

# **Au Commencement était la Caresse**

*Hermann Iline*



## Table des Matières

Avant-Propos	I				
Commencement	3				
Caresse	57				
Action	77	Hommes	118	Distances	157
Amour	82	Intelligence	125	Russie	167
Art	99	Ironie	133	Solitude	171
Bien	109	Mot	140	Souffrance	177
Doute	112	Noblesse	150	Vérité	187
Index des Noms	195				
Table des Matières	199				



## Avant-Propos

Le polyglotte comme le polygame est porté sur la cachotterie. J'ai aimé, en même temps, et j'aime encore – plusieurs idiomes. Mes compagnes sont jalouses ; en présence de l'une, j'occulte mes aventures avec les autres. Par bonheur, leurs promesses se profèrent aux heures différentes de l'âme et m'attirent vers des lieux de rencontre ignorés des rivales.

Il y a tant de manières de posséder une langue, et le manque de droiture dans certains recoins des mots peut ne faire qu'augmenter la secrète jouissance.

Mon espoir est que l'arbre qui reçoit ma greffe n'est pas l'Arbre endémique et vert de la poésie, mais plus modestement l'arbre artificiel et pré-langagier de la méditation en miniature.

La poésie est la rencontre organique d'une émotion, d'une ouïe et d'une intuition, rencontre interdite aux métèques de la langue, dont l'esprit ne sera que rarement surpris en flagrant accord avec la lettre.

Visiblement, le sensible et l'intelligible avaient des commencements différents ; si le premier s'y reposait sur la Caresse, le second, peut-être, découlait du Nombre Naturel.

Les contraintes sont des méta-principes qui réduisent le champ de mes intérêts. Dans ce champ, soit je développe une forêt de principes, soit j'y plante des arbres, des principes solitaires – la fin ou le commencement, la forteresse finale ou la caresse initiale, le discours ou le chant. [Aristote](#) est

dans la forêt, et Platon – dans l'arbre ; développeur ou enveloppeur, raisonneur ou poète.

Le vrai commencement n'accompagne pas mais précède toute action. La vie, comme un livre, est faite de proclamations initiales, de déclamations et réclamations du parcours, de l'attente d'acclamations finales. Aux actions, ou au fond des deux dernières étapes, je préfère le regard, ou la forme, de la première. Aux confessions ou testaments achevés – la caresse suspendue.

La liberté animale et la liberté humaine : la première décide si je *peux* ou pas agir, la seconde – si je *dois* agir. Mais même la seconde ne peut pas m'amener à *vouloir* ou à ne pas vouloir agir. Le désir échappe à la volonté ; et puisque l'objet central du désir est la caresse – au commencement était la Caresse !

La caresse est ce qui s'oppose à l'évidence, à l'adéquation, à la droiture, à la cohérence ; elle serait de l'ordre de signification plutôt que de signe ; elle serait le fond, dont le signe est la forme. Le signe est aux formalistes ce que la caresse est aux idéalistes. *Au Commencement était le signe* - D.Hilbert - *Am Anfang war das Zeichen*.

La Caresse fut le commencement de l'homme angélique ; l'Angoisse – celui de l'homme bestial ; nous sommes condamnés à les assumer toutes les deux. *Au Commencement était la peur, puis la résistance, ensuite le Verbe, le secret* - R.Char – l'Étrange, le mystère ou le secret, n'apparurent qu'avec le poète, c'est-à-dire avec l'homme de culture.

Les artistes, qui réussirent le mieux à produire de la majesté et de la puissance, sont ceux qui comprirent que la meilleure école consiste à commencer par maîtriser la caresse, comme l'outil le plus monumental et tranchant, qu'il s'agisse de l'art plastique, verbal ou mélodique.

Le monde est essentiellement visuel ; la photo, l'écran, l'action, c'est ce qui le rend le plus précisément et fidèlement. Je dois en créer une réplique musicale – par le Verbe, qui sera à mon Commencement. Et pour qu'Il soit pénétrant, fertile et désiré, je l'accompagnerais de caresses.

Le commencement, dans l'écriture, est le contraire de l'enfancement : la caresse en est un aboutissement et non pas un prélude.

Hermann Iline,  
*Provence,*  
*juin 2015*





## COMMENCEMENT

Au commencement était le couple l'Amour - la Haine (Empédocle), la Monade (Pythagore ou W.Leibniz), l'Apparence (Pyrrhon), l'Idée (Platon), le Verbe (le Christ), l'Action (Thomas l'Aquinate, Goethe, après avoir opté pour le Sens et la Force, Valéry, avant de lui préférer l'Étrange, P.J.Proudhon), la Violence ou la Lutte (Pascal ou Ch.Darwin), le Soupçon (K.Marx et sa Classe, S.Freud et sa Perversion, Nietzsche et sa Musique, Berdiaev et sa Liberté), la Donation (Gegebenheit de Heidegger), l'Étrange (à partir des fantômes et spectres : *Shakespeare genuit Marx, Marx genuit Valéry* - J.Derrida). Chacun au commencement de sa discipline : l'Idée (le Nombre, la Monade, la Force) - pour représenter le mystère, le Verbe (l'Amour, le Sens, la Donation) - pour formuler les problèmes, l'Action (la Haine, la Lutte, le Soupçon) - pour tester les solutions, la Perversion et l'Étrange - pour confondre ou embellir les passages de l'un à l'autre de ces trois niveaux.

La pensée antique fut atemporelle, elle se tournait vers les commencements – principes ou éléments – sans se soucier des fins, consciente de l'inertie et du hasard des parcours. Le christianisme eut la mauvaise idée de nous projeter vers l'au-delà - salut final ou piété de parcours ; l'avenir radieux des communistes reprit la même eschatologie déviante ; dans les deux cas – l'endormissement par de fausses certitudes, l'hostilité face au doute et à l'ironie.

Athènes et Descartes doivent être remerciés pour avoir introduit deux grands principes : la liberté dans la cité et le système dans la philosophie, leurs valeurs sont indubitables. Ensuite, les héritiers épigones les mettent en pratique : les politiciens fondent tout sur le commerce et les impôts, et les philosophes – sur le savoir et la vérité. Le parcours est rarement

d'accord avec la source. Ne gardent un contact avec les commencements que les adeptes de la grandeur ou de la poésie, de Gaulle ou [Nietzsche](#).

Tout philosophe rêve d'écrire son propre *Banquet*, avec des invités de marque et des discours élogieux. Mais peu comprennent, que, pour satisfaire les plus exigeants des palais, il ne faille pas resservir des breuvages des autres, issus des caves poussiéreuses, mais faire table-rase de ses horizons et firmaments. La bonne ivresse fuit les lieux, où règnent les volumes et les contre-façons ; il faut réinventer de nouvelles étiquettes, pour les nouveaux cépages et millésimes.

L'an-archie – l'incapacité de trouver des commencements et d'y tenir, la joie naïve de s'adonner au chaos des pas intermédiaires, le désintérêt pour la hauteur des premiers et la profondeur des derniers. Le principe d'absence de principes est des plus misérables.

Le nihiliste : être créateur de ses propres commencements. Les autres – l'inertie des enchaînements.

L'espérance organique est dans la noblesse des commencements ; qui veut la trouver au-delà, risque de la confondre avec l'inertie mécanique.

Le nihilisme : me méfier de l'inertie, chercher le rythme, le point zéro, la source ou l'origine de mes sentiments et pensées. C'est la facette divine de l'homme, la facette purement humaine se trouvant dans l'enchaînement, la suite, l'accroissement du temporel, au détriment de l'éternel. La définition médiévale du nihilisme, qui en affuble ceux qui pensent, que l'hypostase humaine du [Christ](#) n'est rien, me paraît être étonnamment percutante.

Le nihiliste n'a pas moins de points d'attache que les autres, mais de ses attachements ne s'hérite pas mécaniquement son essence ; elle découle

plutôt des *accidents*, qui accompagnent toute naissance du premier pas ou toute liberté du pas dernier.

Pour redorer le blason des révolutions, on devrait se rappeler, que ce mot, *revolvo*, signifiait jadis retour aux origines. Mais le culte des obscurs commencements se mua en dogme des fins radieuses.

L'ange nous enseigne les commencements et les contraintes, le démon nous pousse vers les buts et les chemins. Tant de balivernes *socratiques* sont dues à son démon, dictant des contraintes à la place de son ange.

La descente au point zéro de nos réflexions ou de nos émotions, ce sont nos retrouvailles avec l'état d'innocence, le plus propre à provoquer un reflux de créativité, surtout chez les anges : *le pouvoir rénovateur en nous n'est autre que l'innocence* - A.Grothendieck - l'innocence des buts entretenant l'ignescence des commencements. Pour *Platon*, au commencement étaient les Anges.

Pour pouvoir pratiquer le culte des commencements, il faut avoir accompagné beaucoup de mots et d'idées jusqu'à leurs aboutissements. *L'origine est ce qui se pose à la fin* - R.Debray. Et c'est seulement au milieu des finalités en cendre qu'on apprend l'art d'atteindre aux commencements les plus vitaux, l'art qui se réduit, essentiellement, à l'imposition de bonnes contraintes.

L'inertie prosaïque de l'action s'oppose à ces deux mystères : la créativité des commencements et le tragique de la mort. *À tout commencement préside un miracle* - H.Hesse - *Jedem Anfang wohnt ein Zauber inne*. La liberté du premier pas nous illumine ; mais le dernier restera obscur. *Les hommes ne sont pas nés pour la mort, mais pour le commencement* - H.Arendt - *Men are not born in order to die but to begin*. Vivre des commencements, *nunc coepi !*, c'est avoir son regard, c'est-à-dire être

sensible au miraculeux omniprésent. *Comme enchanté, l'être se dérobe ; en mille lieux il n'est que commencement* - Rilke - *Noch ist uns das Dasein verzaubert : an hundert Stellen ist es noch Ursprung*.

Tout ce qui s'achève n'est plus de la vie, mais de l'inertie. La vie est dans le toupet du premier pas, dans un sens, que l'inertie ignore. *Ici, sur terre, tout ne fait que commencer et rien ne s'achève* - Dostoïevsky - *Здесь, на земле, всё начинается и ничего не кончается*. *Finis coronat opus* - un adage, bon tout juste pour la mécanique.

Il y a des ouvrages et il y a des œuvres. On doit juger les premiers d'après leurs finalités ; on peut évaluer les secondes d'après leurs commencements : *En toute œuvre, ce qui est le plus grand est le commencement* - Platon.

Dans mes ruines peu fréquentables, j'ai beau faire un pied de nez à tous ces bâtisseurs d'édifices du savoir ou de maisons de l'être - j'ai honte devant celui qui refuse les murs, comme toute construction viabilisée, et vit dans un Ouvert, aux sommets d'une sensibilité (Nietzsche) ou d'une intelligence (Valéry), ou bien devant celui qui, dès qu'il voit une pierre, veut l'attacher à son cou (Cioran). C'est le culte d'un Chaos – sentimental, mental ou verbal ; *chaos* voulant dire un Grand Ouvert, celui qui était au Commencement !

*Il y a un principe bon, qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme. Il y a un principe mauvais, qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme* - Pythagore. Dans la première triade perce le robot menaçant, dans la seconde se devine la liberté plus menaçante encore. Hésiode, pour qui *au commencement était le Chaos*, placerait-il, contrairement au Dieu *unique*, la création de la femme, avant celle de l'homme ?

Plus profondément on pénètre dans le mystère de la matière, plus on la

voit comme prolongement du mystère de l'esprit ; après *Au commencement était la particule* de Démocrite, on tombe sur *Au commencement était la symétrie* de Heisenberg ; l'esprit et la matière remontent à la musique et à l'algèbre.

Et si le prologue johannique devait se lire : *Au commencement était la Proportion* ? L'obscur Logos s'illuminant dans le nombre translucide ? La mathématique, de gardienne des entrées académiques, devenant gardienne de la demeure ontologique de l'être.

Le robot n'a besoin ni de rythmes ni de tonalités, ses messages s'énoncent en platitudes linéaires, sans saccades ni roulades. Le robot, c'est l'homme de la version courante, et la musique nous renvoie aux sources. *La musique est aujourd'hui le seul moyen d'atteindre l'homme. Au commencement était la Musique - A.Blok - До человека без музыки сейчас достучаться нельзя. В начале была музыка.*

La puissance éthique - la pitié, la puissance esthétique - le talent, la puissance mystique - la création ; c'est bien étrange que le surhomme, prônant la volonté de puissance, ne le voie pas, et se rabatte sur la fumeuse vie, dans laquelle ne réussissent, aujourd'hui, que des sous-hommes. Étrange aussi de voir dans la volonté de puissance - une *solution de tous les mystères*, tandis que, pour un créateur, elle est le mystère même des commencements, ne se muant même pas en problème.

Oui, le commencement est tout ; mais les uns, les laborieux, le placent aux fondements noirs, et les autres, les glorieux, aux sommets scintillants. Et l'on devient une lumière affairée ou une ombre intense. En tout cas, au-dessus de la grisaille du milieu : trouver le commencement est chose aisée, commencer par le commencement exige beaucoup de liberté d'esprit, de talent et d'intelligence.

Une fois qu'on a éliminé des interprétations fautives, dues à l'ignorance, il doit rester un champ infini pour des interprétations diverses et contradictoires, venues de la créativité et de la liberté, l'admettre, c'est être un Ouvert. *Au commencement était l'Ouvert* - Hésiode.

Quelle est la leçon du flux héraclitéen ? - oublier le fleuve et penser aux entrées, aux commencements hors temps absorbant et la profondeur et la surface par recours à la hauteur intense. Ne serait-ce pas l'éternel retour, fidèle au commencement intégral ? L'*initié*, serait-il celui qui pratique le culte des *initii* - des commencements ?

Sur les axes des valeurs, [Aristote](#) cherche des commencements, [Kant](#) - des frontières, les épigones - leurs points préférés. Mais [Nietzsche](#) ennoblit l'axe tout entier, en le munissant d'une même intensité, qui est le fond de notre moi ; cette axiologie s'appelle l'éternel retour du même ; ce qui change en moi n'est pas moi.

Tout réduire à l'intensité et à l'acquiescement des commencements - la définition de l'éternel (commencements) retour (intensité) du même (acquiescement). Et si, en plus, on y vise les valeurs, c'est la définition même du nihilisme, qui est une technique pour se séparer du profane et un art pour produire du sacré.

Dans l'*éternel retour du même*, le mot-clé est *le même* ; cette métaphore s'oppose aux idées de changement, changement comme moteur et objectif de mes parcours. Quelle attente je mets dans les retrouvailles avec ce que j'avais déjà croisé ? Où se trouve l'essentiel de mon étonnement ou de mon enthousiasme ? En moi ou dans la chose même ? Qu'est-ce qui résume le lien avec le commencement, avec la première rencontre ? Ce ne serait ni un plus (la croissance des progressistes) ni un moins (le détachement des Orientaux), - en poids, en prix ou en valeur, -

mais la même intensité, ou la même hauteur, avec lesquelles je redécouvre cette chose.

La volonté de l'éternel retour est une réaction au néant des finalités, proclamé par le mauvais, le téléonomique, nihilisme, mais elle se réalise dans le néant des commencements, ce bon nihilisme, cette recherche de l'impulsion initiale et initiatique, puisque la vraie source détermine le rythme ou l'intensité du fleuve anti-héraclitéen. *Le fleuve se reverse toujours en lui-même ; et toujours vous entrez dans le même fleuve, vous, les mêmes - Nietzsche - Der Fluß fließt immer wieder in sich zurück ; und immer wieder steigt ihr in den gleichen Fluß, als die Gleichen.*

Le rythme et l'algorithme ont la même origine - l'habitude ou la répétition - mais les sources différentes : le rythme naît en nous, l'algorithme - hors de nous, dans le troupeau ou dans la machine. Étymologiquement, *rythme* signifiait fidélité du fleuve à sa source (fidélité, traduite par la même intensité, dont l'*éternel retour du même* est la plus belle des métaphores), d'où la place qu'il mérite dans le culte des commencements. Le soi inconnu ne se laisse entrevoir que par les premiers pas ou par la hauteur du regard sur toute marche : *Il n'y a d'originalité qu'à l'origine, au-dessus et bien avant* - R.Debray.

Je deviens nihiliste non pas parce que les fins manquent, mais parce que je reconnais leur insignifiance à côté des commencements que j'invente, des contraintes que j'érige et de l'élan qui en résulte.

Le nihilisme est un contraire du scepticisme et de l'absurdisme. Pour ceux-ci, notre propre avis comme l'avis des autres ne valent rien. Pour le nihiliste, bâtir sur les avis des autres ne vaut rien ; seuls valent nos propres fondements, commencements, élans. Être nihiliste, c'est annihiler les avis des autres et ne compter que sur soi. Il va de soi, qu'il ne s'y agit

pas de science, mais de poésie et de philosophie.

Comme toutes les grandes attitudes, le nihilisme est facile à profaner, dont l'exemple le plus flagrant est la manie de la négation systématique de ce qui est consensuel. Toutefois, l'inverse du nihilisme, c'est l'adhésion mécanique aux valeurs des autres, et là, on n'a même pas besoin d'abus ou d'exagération pour le fuir et chercher ses propres commencements.

C'est d'après la place que j'accorde au *nihil* qu'on reconnaît le genre de nihilisme que je pratique. Dans le meilleur des cas, c'est le point de départ qui est visé, l'origine ou le point zéro de mon regard sur le monde, et que j'aurai débarrassé de la présence d'autrui. Mais les démons de [Dostoïevsky](#) le placent dans les finalités, et [Nietzsche](#) – dans le parcours ; on devient, chez eux, adversaire de Dieu ou des hommes, au lieu de soi-même.

La mystique apparaît, presque mécaniquement, à l'approche du point zéro de la matière ou de l'esprit. Le nihilisme, étant le culte du commencement, ne peut être que mystique.

La négation est le lot des esprits faibles ; elle est une épigonie au signe opposé – la même importance accordée aux avis des autres. Le bon nihiliste méprise la négation ; il prône le oui à sa propre audace de fonder ses propres origines à la pensée, au sentiment, au regard.

Il faut porter en soi une puissance des commencements, dans le regard et dans les valeurs ; ni la révolte ni la négation n'y jouent un rôle important ; un acquiescement nihiliste y est un bon vecteur : *Le fond du nihilisme se trouve dans la nature affirmative d'une libération* - [Heidegger](#) - *Das eigentliche Wesen des Nihilismus liegt in der bejahenden Art einer Befreiung.*



Le spectre de l'impulsion initiale, c'est ce qui distingue un homme intéressant. *Tout s'achève avec mon commencement* - T.S.Eliot - *In my beginning is my end* (ne pas croire les Chrétiens, naïfs ou hypocrites : *my end is my beginning*). En grec, *commencer* signifierait *commander* - volonté de puissance (pour Nietzsche, vouloir, c'est obéir au commencement, plutôt que commander la fin) ! *L'unique joie au monde, c'est de commencer* - C.Pavese - *ricominciare è l'unica gioia al mondo*. Ensuite, le poète, qui doit être Prince, conserve cette impulsion (*nous ne sommes pas responsables de ce qui naît en nous, mais de ce qui dure* - Valéry), le philosophe la contrecarre par un angle de vue paradoxal, le pragmatique la rattache à la réalité. La pulsion, l'expulsion, la propulsion.

Le désintérêt pour les commencements, l'incapacité de les réinventer, l'obsession par la routine de l'intermédiaire ou par la prose des finalités calculables. *Il est si difficile de trouver le commencement. Ou mieux : il est difficile de commencer au commencement* - Wittgenstein - *It is so difficult to find the beginning. Or better : it is difficult to begin at the beginning* - ce n'est pas une question d'effort mais de goût, de talent et d'intelligence : *Fais cortège à tes sources* - R.Char.

Au commencement, il faut tout oublier ; mais l'esprit n'en est pas capable ; l'esprit, s'attaquant aux commencements s'appelle âme : *Dans le commencement, l'esprit n'est pas chez lui ; il aime des colonies* - F.Hölderlin - *Zu Haus ist der Geist nicht im Anfang : Kolonie liebt der Geist* - l'esprit vit de conquêtes, en pays étranger ; l'âme, c'est notre patrie.

Le pauvre d'imagination se tourne vers l'avenir ; le pauvre d'esprit patine dans le présent ; le pauvre de vie peuple le passé. L'homme sensible s'éprend de la vie d'un rêve passé plus que d'un rêve d'une vie future. Penser à la conservation du futur et à la redécouverte du passé, c'est, à la fois, le culte du commencement et le souci de l'éternel retour : *Le retour au commencement est une espèce de futur* - V.Jankelevitch.

Si je réussis à placer mes fins dans l'élan de mes commencements, je réalise un tour de l'éternel retour : les horizons inaccessibles, auxquels aspire mon âme, seraient traduits en haut firmament, où me maintient mon talent. Et que mon esprit observateur s'occupe du secondaire maîtrisé – des parcours, des liaisons.

On sait où, dans les affaires des hommes, aboutit le culte des *fins* - à la basse domination de la *finance*. Prôner les *débuts* a l'avantage de faire de moi un éternel *débutant*. Mais le pire serait ne tenir qu'aux *moyens* - je serais médiocre, *moyen*.

L'inspiration : s'arracher, ou être arraché, à l'inertie, tomber sur un point zéro sans cause, passer le flambeau à une fibre créatrice. Cette rencontre entre l'inspiration et la création s'appelle culte des commencements, dont vivent l'artiste, l'amoureux et le rêveur ; dès que la première impulsion est éteinte, intervient la routine, palissent l'art, l'amour et le rêve.

Au-dessus du sens - le culte de la source perdue du premier mot et la joie de la divination de la finalité du dernier. *Chez la femme, le sens est porté par le dernier mot, chez l'homme - par le premier* - L.Salomé. L'homme est musicien d'antan, la femme est Muse de l'instant : le rythme, c'est l'émoi, né à la source et prolongé par le courant créateur ; le commencement, c'est l'émoi sans durée ni coordonnées. Le fleuve cherchant à rester fidèle au sens de sa source - telle fut le sens du *rythme* antique.

La musique, c'est le langage des finales, de l'abouti et de l'irréversible ; on écrit bien des sérénades ou des nocturnes, mais même des matines finirent par représenter la nuit ; la musique prend donc le contre-pied de la philosophie et de la poésie, qui sont des hymnes des commencements et des aubes.

Le commencement, c'est-à-dire naissance ou disparition, est ce qui ne se réduit ni à un accroissement ni à une diminution : un état *absolu*, réel en tant que résultat et virtuel en tant que perspective, au bout d'un processus *infini* (et c'est peut-être le seul cas, où ces termes trop galvaudés d'*infini* ou d'*absolu* aient un sens *réel*).

Le commencement noble n'indique pas de direction, mais détermine la hauteur ou l'intensité : *À chaque fois, le commencement doit laisser perplexé ; ensuite, une lente montée d'inquiétude* - Nietzsche - *Jedesmal ein Anfang, der irreführen soll. Allmählich mehr Unruhe.*

Qu'est-ce que l'intensité ? - serait-ce l'aboutissement d'une flamme, transmise à la musique pour finir imprimée dans l'âme, sans traces d'objets, d'instruments et de finales ? L'énigme de l'esprit, qui se charge de cette trajectoire, - l'impulsion toujours tragique du commencement : *Le tragique commence avec la ruine de l'imitable* - Ph.Lacoue-Labarthe. Le commencement est découverte de tours d'ivoire ; à la fin, une démolition est inévitable ; deux issues possibles : servir de matériaux de construction ou devenir une ruine intouchable, un rêve naissant : *Si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux* - R.Char.

Comment parvenir aux commencements ? - en comprenant ce qui ne l'est pas, en l'éliminant, - donc, par des contraintes. Une fois la durée ou l'enchaînement interdits, mon soi inconnu n'aura qu'un seul interprète possible - mon génie ; et sans le génie, je ne suis que médiation.

Difficile d'être complet, dans la défense des commencements, si l'on n'avait pas suivi ce cheminement préalable : les choses, les idées, les principes, les commencements. C'est pourquoi Valéry est plus complet que Nietzsche.

Pour celui, pour qui le devenir (et non pas l'être) est son élément, la méthode est plus chère que le système, l'inépuisable esthétique du paradoxe - plus chère que l'éthique épuisée de la doxa. *Aucun être à trouver en-dessous de l'action, de l'effet, du devenir* - Nietzsche - *Es gibt kein Sein hinter dem Tun, Wirken, Werden*. En effet, ce qui émane de l'être n'est que le commencement : *L'être pur constitue le commencement* - Hegel - *Das reine Sein macht den Anfang*, et c'est aussi lui, l'être, qui conduit le pas dernier, au seuil du sens ; le reste, le parcours, la durée, est palabre humaine et silence divin.

Accorder le privilège aux commencements ne veut pas dire, qu'on ne s'occuperait plus ni des développements ni des finalités, mais que même dans ceux-ci on chercherait à reproduire l'instant zéro de la création, ce qui en ferait enveloppements et contraintes, ces hautes traductions de leurs profondeurs ou ampleurs. Les vrais commencements, des fleuves et des esprits, se trouvent en hauteur. *L'intérêt des débuts, c'est de nous montrer nos fins* - R.Debray.

Seuls des principes injustifiables, sans causes premières, mériteraient le beau nom de commencement - l'exact opposé des *causes finales*, cette fumisterie des bavards, incapables de la belle laconicité initiatique.

L'origine la plus féconde d'un nouveau langage ou d'un nouveau regard : *Se faire source de ce qu'on reçoit* - Valéry.

Deux cultes opposés, celui du centre et celui du premier pas. Le centre dont tout s'éclaire et rayonne ; le premier pas naissant dans une troublante obscurité. Le centre, le problème de l'équilibre et de la paix. Le premier pas, le mystère des ruptures et de l'inquiétude, l'attraction de nos frontières inaccessibles, l'acceptation d'être un Ouvert. Notre soi inconnu hante nos limites ; son hypostase articulée investit notre centre.

Le vrai élan n'est lié à aucun but palpable. Les *déceptions* viennent de cette mauvaise association. *La nature n'a pas de but, quoiqu'elle ait la loi* - J.Donne - *Nature hath no goal, though she hath law* - mais c'est la culture, et non pas la nature, qui édicte la bonne loi, faisant du commencement le contenu principal des élans créateurs.

Commencements, parcours, fins : dans mon adolescence, un corps tourmenté et une âme naissante font de la hauteur poétique la quintessence de l'humanité ; ma jeunesse studieuse me rapproche de la profondeur savante et j'y place le sel de la terre ; ma maturité fait affleurer tout savoir vers la platitude mécanique et je me mets à apprécier l'ampleur philosophique. Heureux celui qui finit par un retour éternel vers ses sources, pour y retrouver son éternelle et infaillible jeunesse.

Les seuls commencements, dignes d'un philosophe, sont : la souffrance ([Dostoïevsky](#)), la noblesse ([Nietzsche](#)), le langage ([Valéry](#)). Les commencements logique ([Aristote](#)), méthodologique ([Descartes](#)), dialectique ([Hegel](#)) ne sont que des pas intermédiaires et, donc, - insignifiants.

Le vrai maître : il m'introduit dans sa tour d'ivoire, je finis par l'en expulser, je la réduis en ruines et je le vis comme une initiation. Les faux maîtres ne font que créer un mode de recrutement. Écoute [Jésus](#) répéter le mot de [Socrate](#) : *Là où je vais, personne ne pourra me suivre.*

Que doit-on exiger des commencements, dont on vit et/ou qu'on (re)crée ? - la même chose que la nature attend d'une source - d'être en hauteur : *Que tu commences avec ton propre azur ou celui du ciel* - F.Hölderlin - *Mit der unsern zugleich des Himmels Bläue beginnen.*

Je n'aime pas ces profanations, purement verbales, anti-poétiques, du beau terme de *commencement*, que sont l'être ou le néant (par

l'intermédiaire du *devenir* fantomatique), ces spectres interchangeable, sur lesquels se gargarisent [Hegel](#) et [Sartre](#). Le commencement est un surgissement d'une émotion, d'une image, d'une mélodie, d'un état d'âme qu'aucun développement rationnel n'épouse ni n'explique ; on ne peut lui rester fidèle qu'en poésie d'enveloppement par un mot inspiré, c'est-à-dire puissant, ironique, créateur et noble.

Il est très facile de trouver de la profondeur à tout Commencement, qu'il s'agisse du Verbe, de l'Action ou de l'Étrange ; le vrai problème, c'est de savoir le munir de suffisamment de hauteur, afin de rendre visibles les plus beaux des horizons et surtout de pouvoir communiquer avec les plus mystérieux des firmaments.

Le commencement est la quintessence du regard et même peut-être son seul contenu inimitable, le reste ressemblant plutôt à un vide. Et c'est en évitant d'encombrer de nos petitesesses ce vide sacré que nous prouvons la présence d'une pleine fin, au-delà du regard.

Garder la hauteur, ne partir que de points zéro de la création, ce sont des synonymes : *Celui qui monte ne s'arrête jamais d'aller de commencement en commencement* - St-Grégoire de Nysse. *La hauteur naît dans le commencement - ex initio summum* ! Les séjours prolongés dans la profondeur font encourir le danger de sa réduction à la platitude des fins.

Les vrais commencements consistent surtout dans l'élan vers une limite humaine inaccessible, indicible, inévaluable ; être ouvert, c'est être homme des commencements, être celui qui comprend, que tous les pas suivants n'apportent rien à l'élan initial et ne nous rapprochent pas radicalement de nos limites. *Surface limite externe - et lois internes* - [Valéry](#) - belle définition d'un Ouvert, dont l'élan interne vise son horizon inatteignable et beau !

Le commencement, qui ne serait qu'une projection des fins ou le calcul à partir des moyens, ne peut être que profane ; le bon devrait résulter des contraintes divines : *Lorsqu'on installe le commencement à la façon d'une divinité, il est le salut de tout le reste* - Platon.

Le goût ou la passion des commencements est ce qui protège nos pauvres oreilles du sifflement de la faux qui s'approche. Chez certains, ce goût arrive trop tard : *Et c'est au moment même, où, enfin, tu es mûr pour le commencement, que tu vas mourir* - Kant - *Gerade wenn man soweit ist, anfangen zu können, muß man sterben.*

La *noblesse des commencements* est synonyme de la *volonté de puissance*. Avoir de bonnes raisons, pour se choisir soi-même comme source, ne pas partir d'un langage des autres, - mais c'est la définition même de nihilisme !

Si j'efface de ma mémoire toute trace d'Héraclite, Pascal, Nietzsche, Valéry, je peux garder inchangée l'intégralité de mes postulats des commencements – c'est ainsi que je confirmerais et justifierais mon attachement au vrai nihilisme – avoir été seul à la naissance de mon essence.

Je suis ce que sont mes commencements. À la fin, tout - mes pensées, mes actes, mes rêves - ne seront que ruine. Je ne veux pas l'être, comme m'y invite Nietzsche : *À la fin tu seras ce que tu es* - *Du bist am Ende, was du bist*. La seule chose qui comptera à la fin, c'est la consolation, mais qui ne peut provenir que de l'Autre, celui qui me sortira de l'enfer.

L'implication par les commencements est plus éloquente et fructueuse que l'explication par les fins.

Le créateur voit ce qu'il croit (rêve) ; le contemplateur croit (comprend) ce

qu'il voit. S'ils cohabitent en moi, le second devrait n'offrir que des contraintes, tandis que tout commencement devrait appartenir au premier. *Ce qu'il croyait, il le voyait, au lieu que les autres croient ce qu'ils voient* – Fontenelle.

Un nihilisme cohérent, qui tienne la route, suppose un double meurtre : celui des hommes, pour que je puisse assumer seul tous mes commencements, et celui de Dieu – ainsi, aucune finalité divine ne sacrera ni mes débuts ni mes contraintes. Le nihilisme est une double solitude – de mon être profond et de mon haut devenir.

Le meilleur usage de la philosophie consiste en peinture de mes états d'âme ; cet exercice exige le choix des axes, autour desquels je développe mes idées ou lesquels j'enveloppe dans mes métaphores ; ce choix correspond à la mise en place des contraintes ; pour moi, ce sont la noblesse, l'arbre, l'intelligence ; pour Nietzsche – le retour éternel, la volonté de puissance, le surhomme. Ce qu'il faut retenir de ces banalités, c'est qu'il ne faille pas exagérer le rôle des contraintes communes, il faut écouter la musique des commencements personnels.

Opposé à l'Être atemporel, le *Devenir*, pour le Français, est un parcours, tandis que pour l'Allemand, surtout pour un philologue allemand, il n'est que commencement, naissance. Comme en grec, où le verbe *devenir* veut dire *naître*, apparenté à *genesis*.

Tout philosophe, ayant abordé les concepts de bon, de beau, de vrai, produit, nécessairement, un système, ce qui, en soi, ne présente aucun exploit rare. Ce n'est ni la rigueur ni le savoir ni l'ampleur qui en constituent le mérite, mais la capacité de chaque idée, dans les cercles idéels, de servir de commencement, de point de départ d'une partition musicale. Certains appellent cette capacité – l'éternel retour du même (système).



Comparée à l'idée ou à la valeur, la métaphore a une durée de vie décuplée, avant de sombrer, comme tout le reste, dans la banalité ; c'est pourquoi les commencements doivent partir des métaphores vivantes et non pas des abstractions ; l'héritage culturel de mes ancêtres m'oblige à pratiquer un nihilisme filtrant, éliminatoire, pour écarter tout ce qui fut déjà tenté et devint commun. Avoir bien préparé ma défaite future aura fait partie de mon succès présent.

Le nihilisme des commencements est le plus noble ; il s'oppose à l'imitation, à l'inertie, à l'épigonat ; mais si je réussis à faire commencement de tout pas, de toute action, de toute métaphore, je réalise l'éternel retour du même : *La doctrine de l'éternel retour est du nihilisme accompli – Nietzsche - Die Lehre von der ewigen Wiederkunft als Vollendung des Nihilismus.*

Connaît-on un seul lieu heureux, auquel aurait abouti un noble pèlerin du mot ou de l'idée ? Non, Zarathoustra a tort, comme les activistes de la bougeotte et du progrès, - c'est le lieu d'origine, le commencement, qui est le seul à porter un message inimitable.

Impossible de faire de tout instant - une aube ; le culte du commencement, auquel débouche l'éternel retour, ne peut être que spatial : ni répétition ni déjà vu ni durée, mais création en hauteur.

On hérite des horizons des fins, on invente des firmaments des commencements. Dans les beaux débuts, il y a forcément de l'héritage éthique, esthétique, mystique : regards sur la femme, pressentiments du beau, place et heure des larmes, mais l'aspect tribal - nation, clan, famille - ne doit pas dominer en hauteur.

La philosophie est de la poésie renversée : transformer les

commencements poétiques en fins philosophiques ; on peut les confondre : *La philosophie est une science des origines voulues* - G.Bachelard – ce que le poète peut le philosophe le veut.

La civilisation : un paysage horizontal, où s'harmonisent forêts et parcs, falaises et plages, sommets et plaines, ancrés dans le quotidien. La culture : un climat vertical – fatalité d'origines, élan vers l'intemporel.

Ah, s'il était possible de réunir l'ironie, les yeux, les finalités de Voltaire avec la honte, le regard, les commencements de Rousseau ! Le luxe avec l'ascèse !

La vie commence avec l'eau de notre semence, continue avec le feu de nos rêves et avec la terre de nos actions, se termine avec l'air de notre dernier souffle.

L'homme se manifeste sur trois plans : l'être, le paraître, le connaître. Tant qu'il garde une sobriété mécanique, il remplit ces plans, respectivement, d'actions, de reconnaissances, de mémoire. En mode organique, en pulsions donc, ces plans vivent du Beau profond initiatique, du haut Beau intermédiaire, du vaste Vrai final.

Le mot *éternel*, en philosophie, signifie l'aspect trans-historique, la sortie hors du temps, d'où *l'éternel retour nietzschéen*, résultant de la métamorphose du devenir, auquel le créateur affecte l'intensité de l'être, le retour égalisant les dates et ennoblissant les lieux. Il ne restera à la dimension temporelle que le culte des commencements, ce culte de la personnalité et de la hauteur, et que Nietzsche appellera *volonté de puissance*.

Le christianisme voit trois voies vers la perfection – la purification, l'illumination, l'unification. L'adepte de l'arbre, je ne prône que la dernière

cible, puisque, ange au fond de moi-même, je ne cherche aucune pureté extérieure, et porteur d'ombres initiatiques, je n'aspire à aucune lumière définitive.

Les médiocres croient inaugurer une voie nouvelle, tout en s'agglutinant sur des sentiers battus ; le talent munit même ses pas intermédiaires d'une telle intensité inaugurale qu'ils soient perçus comme de vrais commencements, de vraies sources, de vraies initiations.

La volonté peut s'imprégner de trois sources d'intensité : la puissance (autorisant des commencements), la rigueur (assurant un parcours harmonieux), la profondeur (visant des cibles lointaines). Mais quand on a le talent, c'est-à-dire la hauteur, les deux dernières sources se réduisent à la seule première.

L'âme ne se manifeste que dans les commencements, c'est-à-dire dans le rêve. *La rêverie nous met en état d'âme naissante* - G.Bachelard. L'âme serait la poule, et le rêve – l'œuf ; va savoir qui fut le premier.

L'esprit compose le rêve, que lui dictent les yeux fermés ; l'âme, qui le lit, les yeux ouverts, se fait oreilles, pour entendre la musique, que visait, inconscient, le rêve. La possibilité de l'art est dans ces deux paires d'yeux, tantôt naissants tantôt évanescents, découvrant la caresse ou devenant l'ouïe.

L'étonnement, c'est un vide sacré et impénétrable, précédant tout grand commencement. Entre les pas intermédiaires s'insinuent la règle ou la routine, continues, maîtrisées et transparentes. Et **Heidegger** : *L'étonnement s'empare, d'un bout à l'autre, de chaque pas de la philosophie - Das Erstaunen durchherrscht jeden Schritt der Philosophie* - n'arrive pas à justifier cette discontinuité introuvable.

Les hommes commencèrent par concevoir des finalités, ensuite ils apprirent à spécifier des outils, des matières, des fonctions, des acteurs, bref des algorithmes permettant d'avancer vers ces finalités. Mieux rodés sont ces algorithmes, moins on a besoin de se souvenir des finalités. *La vie se construit, comme les nouvelles technologies, elle-même algorithmique et sans finalité* - M.Serres. Les artistes sont adversaires des algorithmes ; ils se consacrent aux commencements.

Ni confession ni testament, prosaïquement réalistes, mais commencement, poétiquement inventé, - telle devrait être l'essence d'un vrai art. *Tout graphème est d'essence testamentaire* - J.Derrida – quand on ne se soucie que de ses héritiers, on peut être sûr de sa déshérence.

Je constate, que toutes mes actions ou pensées dégringolent dans la catégorie des platitudes, dès que je leur trouve une justification, d'où mon dévouement exclusif aux commencements indéfendables, irrationnels, injustifiables. Le poète, et donc le philosophe, ne crée que dans l'injustifiable, ne console que l'inconsolable, ne boit qu'aux sources introuvables.

Le bon commencement se signale soit par une fidélité à l'irrationnel solitaire, soit par un sacrifice du rationnel commun. Mais ce sont les deux manifestations les plus flagrantes de la liberté ! La liberté serait donc l'une des origines premières de nos véritables choix initiatiques.

Le mouton est dans l'inertie, et le robot – dans la routine. Leurs tâches, imposées ou programmées, visent l'utile collectif. L'homme, en paraphrasant [Sartre](#), est dans le commencement nihiliste, c'est-à-dire personnel, des *passions inutiles*.

Ceux qui, depuis la Révolution française, dominaient la culture européenne se définissent en fonction de leurs manques : faute de moyens – les

progressistes, vide des fins – les absurdistes, béance des commencements – les présentistes. Les premiers visaient les horizons collectifs, les deuxièmes – les profondeurs personnelles, les troisièmes – la platitude sous leurs pieds. Tous – aigris, respirant l'air du temps et s'en inspirant, et, tout compte fait, - enfants de la nature. L'homme de culture se tourne vers les grands hommes, tous morts, tous au passé, tous familiers des mêmes firmaments détachés du temps. Son talent le dote de moyens, son intelligence lui souffle les buts, sa noblesse lui dicte les commencements. Et c'est la noblesse qui fait le plus défaut, aujourd'hui.

Presque tout est commun dans l'imagination de finalités ou de parcours, à laquelle se livrent, respectivement, les absurdistes et les pédants. Seuls les nihilistes, avec leur imagination de commencements sauvent l'intellect de la routine des commentaires des autres. Mais les beaux commencements ne naissent que dans la solitude ; affronter celle-ci est presque toujours une malchance pour l'esprit et une chance pour l'âme.

Le nihilisme, qui proclame l'absurdité des fins, est puéril ; le nihilisme, qui réclame l'égalité des parcours, est niais ; le seul nihilisme, digne et créateur, est celui qui acclame les commencements hors sentiers battus.

Le parcours du médiocre : la croyance, le doute, le savoir. Le parcours du sage : le savoir, le doute, la croyance.

Les valeurs que nous prônons ne divergent pas beaucoup, m'est même avis qu'elles sont presque les mêmes pour tout le monde. Ce sont nos vecteurs et non pas les valeurs qui nous distinguent : un vecteur – un point d'origine de nos regards, le commencement, plus la hauteur de la flèche de nos désirs.

Où A.Musset a-t-il vu des *anges du crépuscule* ? À la tombée de la nuit, n'apparaissent que les bêtes ; les anges annoncent les aubes. Les

commencements diurnes chantent les hauteurs nocturnes.

Les commencements politiques possibles : l'élan, la vision du futur, le business-plan – on en mesure les conséquences réelles, et l'on constate, d'une manière irréfutable, que la dernière attitude est, de loin, la plus rentable, pour le bien public. Le rêveur ulcéré laisse tomber le rideau du temps et proclame le culte spatial des commencements immaculés. Et, devenu atemporel, il pratique le palimpseste sur des tableaux du passé et place le futur à une hauteur inaccessible.

L'homme héroïque vit de l'action, en vue d'un objectif collectif ; l'action de l'homme pragmatique se réduit à l'exécution d'un algorithme commun ; l'homme lyrique se repaît des commencements immobiles, naissant dans lui-même.

Il est facile de commencer au milieu des sentiers battus ; il est difficile de découvrir un vrai commencement. Le soi connu commence ; le soi inconnu vit du commencement. *Mon soi infini veut commencer au commencement* – Kierkegaard.

La finitude banalise les chemins et les buts ; seul le commencement peut être infini, en s'identifiant à l'élan vers l'inaccessible.

La vie moderne se réduit aux enchaînements routiniers, mécaniques, où l'essor ne trouve plus de place ; et l'essor est synonyme de commencement, aussi bien dans l'art que dans le rêve, et, pour l'intelligence chinoise, est le fondement même d'une vie de sage. La sagesse serait-elle en train de rejoindre l'art et le rêve dans leur convoi funèbre ?

L'arbre généalogique de l'aristocrate pousse non pas dans le temps commun, mais dans l'espace, qu'il ne partage avec personne, et dans son

arbre, toute racine, tout nœud, toute fleur et toute cime ne sont que commencements individuels. *L'aristocratie ne peut surgir que des commencements* – Berdiaev - *Аристократизм может быть лишь изначальным.*

Le cours de la vie a deux moteurs – l'inertie ou le commencement ; on échappe au premier et passe au second par une concentration initiale et personnelle. Deux fonds, en face, s'y prêtent : soit le temps qui me paralyse par la peur, soit l'éternité qui me libère par l'angoisse. Même le commencement est composé donc de deux moments : les ténèbres de la première pensée et la lumière du sentiment final. Et mon moi s'y incrustera en ombres.

L'inertie d'esclave le rend calme, le commencement d'homme libre le rend inquiet. On comprend le conformisme des chercheurs de la paix d'âme. *La liberté engendre l'angoisse, le refus de la liberté apaise la souffrance* – Berdiaev - *Свобода порождает страдание, отказ же от свободы уменьшает страдание.*

En littérature, l'élan du commencement, né dans la hauteur ou la grandeur, vaut plus que les moyens du parcours, aussi profond qu'il soit. Et d'ailleurs, l'échec dans le second volet explique parfois le succès dans le premier. Mais l'échec dans le premier rend banale toute réussite dans le second.

Toute espérance a pour origine la vue des crépuscules envahissant la lumière d'une pensée, d'un sentiment, d'une action. La mauvaise espérance, c'est se persuader de l'imminence des aubes prometteuses. La bonne – quitter le temps, créer des aubes imaginaires, où l'on rêve, et y chanter la grandeur tragique des crépuscules réels, où l'on vit.

Dieu n'est intéressant que par ce qu'Il imagina au Commencement ; s'Il

est mort, l'homme-créateur devrait se vouer aux commencements humains ; la matière et l'esprit étant déjà suffisamment dessinés par Dieu, il nous restent le cœur et l'âme, le Bien et la Beauté. Si l'on n'est pas créateur, on peut se lamenter : *Les dieux, les démons, les génies étant morts, le monde se laissa submerger par des commencements* - L.Chestov - *Боги и демоны и гении умерли — мир заселился началами* - j'avoue n'apercevoir aucun déluge, c'est la sécheresse qui nous *inonde*.

Ils partent des objets, que la conscience délimita déjà, et l'intellect conceptualisa et verbalisa ; je pars de ces perceptions pré-conscientes que j'appelle états d'âme ; c'est pourquoi l'essentiel de mon énergie porte sur les commencements : partir de l'âme, porté par l'esprit.

Mon soi inconnu n'intervient pas en formulation de mes buts, n'accompagne pas mes parcours ; il semble ne faire qu'inspirer ou bénir mes commencements. *Mystérieuse Moi, tu vas te reconnaître au lever des aurores* - Valéry.

Le regard sur ce qui reste le *même*, se présente comme un *retour* (tout ramener au commencement individuel, ce qui témoigne de notre nomadisme européen) ou une *oscillation-alternance* (égaliser les oppositions d'apparence, une chinoiserie routinière, moutonnière et sédentaire).

La caresse, que je mets au Commencement, est la préférence donnée au mystère face aux problèmes, ou à la musique face aux bruits ; et A.Blok, peut-être, avait raison - *Au commencement était la Musique* - *В начале была музыка*.

Le commencement compte, entre autres, par la surprise et l'espérance, qui, même déçues, génèrent des harmonies et des rythmes. Celui qui sait faire durer cet étonnement et cette attente s'appelle poète ; celui qui se



met à vivre des buts, et même du chemin, est voué à devenir machine.

Le commencement, même privé de buts, est un vecteur : *Le chemin naît parce qu'on le fait* - F.Kafka - *Wege entstehen dadurch, daß man sie geht*. Et même avec des buts sobres atteints, je garderai surtout l'ivresse du parcours : *Ce qui reste d'une pensée, c'est le chemin* - Heidegger - *Was in einem Gedanke übrigbleibt ist der Weg*. Marcher précède le chemin, même Sartre le savait : *L'existence précède l'essence*. Je remplace l'être par le devenir, et je dis : *Dans l'ordre de l'existence, la façon de cheminer est le chemin lui-même ; c'est le cheminement qui nous fait être* - Kierkegaard.

Le génie se reconnaît par le choix de la première ligne ; le talent guide les enjambements ; le destin se penche sur le point final, mais la vie y met une rature.

La source de l'esprit ou l'aboutissement du savoir sur la matière – tels sont les plus profonds mystères du monde, face auxquels l'intellect se remet à la hauteur de l'incontournable croire ; c'est sa force et non pas sa faiblesse, à moins qu'il renonce à toute mystique, pour rejoindre la platitude du seul faire. L'intellect n'est jamais vaincu par la foi, qu'elle soit réglementaire ou intuitive.

Le rêve, flanqué de finalités, perd son mystère ; mais le rêve, livré à la marche, oublie la danse ; il ne peut suivre l'étoile dansante qu'avec de bonnes œillères des commencements, sentimentaux ou artistiques. *Une œuvre d'art impose des contraintes à la rêverie* - G.Spaeth - *Художественное произведение обуздывает мечтательность*.

Il y a de l'hypocrisie dans mon culte des commencements, puisque si ceux-ci se remplissent facilement d'enthousiasmes, les parcours sont marqués par la honte, et les fins n'exhibent que le désespoir.

Qu'est-ce qu'une valeur-vecteur ? - l'origine (point de départ, commencement) et l'unité de mesure (exigence, goût, hauteur). Dans l'Histoire, on n'en manqua jamais, mais désormais la tendance générale place l'origine - au milieu du chemin courant, et la mesure quitte la hauteur, remonte de la profondeur et s'installe dans la platitude. Le bon géomètre est un poète qui trouve en soi-même les commencements et ne mesure que les choses impondérables, n'ayant de poids qu'en hauteur.

Il est facile de trouver une place, au milieu des hommes, où je trouverais une paix, un soulagement, une chaleur provisoires. Le drame humain, c'est la précarité de cette place, sa dépréciation, sa vétusté, sa ruine. Il faut la chercher, ou, mieux, la bâtir ailleurs, dans l'imaginaire, où vibrent mes penchants les plus secrets et sacrés, comme l'amour ou la création. Le lieu, qui défierait le temps et ne connaîtrait que naissances et trépas, et qui hébergerait ma consolation. *Heureux, j'aime et je suis aimé, au lieu, inaltérable ni par moi ni par autrui* - Shakespeare - *Then happy I, that love and am beloved where I may not remove nor be removed.*

L'art de la traduction se prouve le mieux dans le rendu des métaphores. *La foudre engendre l'Univers*, d'Héraclite, je traduis par *Au Commencement était le Feu*, et Heidegger y lit : *L'être de la lumière produit le devenir (la venue-à-l'être dans l'éclaircie) de l'Univers.*

Les espérances, focalisées sur des finalités, sont, le plus souvent, sottises, d'où mon engouement pour les commencements, irresponsables, éphémères, mais divins. On le voit même avec les éléments : le feu nous réduit en cendres, l'air nous érode, l'eau nous pourrit et la terre nous ensevelit, mais, au commencement, le feu nous enthousiasme, l'air nous emporte, l'eau nous sert de miroir, la terre nous éblouit. Mais *Neptune noya plus de monde qu'il n'en sauva* - Érasme - *Neptunus plurus extinguit quam servat.* Il faut vénérer l'étincelle divine, placée en nous, et non pas les dieux inconnus eux-mêmes ; le salut, s'il existe, ne s'inscrit point dans

le réel de demain, il est dans l'idéal d'hier.

Pour l'homme, l'univers est décrit par les trajectoires de la nature et de la culture. Le cycle de l'existence de la nature est horrible et incompréhensible ; deux tableaux qui défient toute imagination : la naissance invraisemblable de la matière dans le Big Bang, la mort de l'esprit dans un espace aux étoiles toutes éteintes. Est-ce que le parcours de la culture serait semblable ? - des graffiti de cavernes à la glaciation des âmes, face aux étoiles abandonnées.

Pour que le vertige du commencement soit libéré de la sobriété des fins, il fait détacher *début* du *but*.

Tous les sentiers sont déjà battus ; toutes les destinations sont répertoriées par l'époque, le métier, la loi ; pour être original, il ne restent que des sources entièrement nouvelles, blotties au fond des impasses et traçant des trajectoires vers les étoiles ; une fois projetées sur la géographie humaine, ces trajectoires seront aussi banales que les métaphores usées.

Plus on sait, plus on désespère ; mieux on ignore, mieux on espère. Connaissances des parcours ou contraintes des commencements.

L'homme vise en profondeur, souhaite en platitude et désire en hauteur ; l'objet poursuivi s'appellera maîtrise, puissance ou illusion ; le contenu en sera – la fin, le parcours, le commencement ; et l'homme en sera penseur, exécutant, rêveur.

La philosophie étant surchargée d'interminables lourdeurs séniles, le seul moyen de lui donner des ailes de jeunesse serait de s'y limiter aux commencements.

Dans sa première jeunesse, on exhibe ce qu'on *sait* (pas grand-chose, en réalité), ensuite, on s'épanche sur ce qu'on *pense* (le plus souvent – des platitudes), enfin, on se contente de narrer ce qu'on *éprouve* (mais il est trop tard, pour s'en émouvoir). Pourtant, l'inverse aurait été si raisonnable. Et utile aussi bien pour le savoir final que pour le valoir initial.

Sur la hiérarchie des thèmes, qui cadrent notre vie : dans neuf cas sur dix, le conformisme est justifié. Il reste le cas, où il est question des commencements individuels, de la solitude, du rêve, du goût ; et c'est là-dessus que se fonde l'exact opposé du conformisme – le nihilisme, qui est le narcissisme de l'aristocrate ou du créateur. Mais un nihilisme systématique est pire qu'un conformisme autocritique.

Le vrai de l'homme est biologiquement fabuleux, mais intellectuellement – commun et banal. Vouloir rester dans le vrai est signe de médiocrité ; tout créateur commence par bâtir son propre langage, dans lequel les valeurs de vérité courantes pourraient s'inverser. Le médiocre cherche à épater dans le langage commun, par de criardes finalités ; le créateur pose des commencements d'un Verbe musical à naître ou à ressusciter.

Deux genres d'homme du troupeau – le robot ambitieux, qui formule les buts terrestres, et le mouton soucieux, qui réclame les moyens terrestres. Mais le solitaire, le poète, l'amoureux, le fier ou l'humble, s'enivre de ses buts et moyens, plutôt célestes que terrestres, mais ne vit que de l'élan de ses commencements.

Il me faut mon étoile, illuminant mon âme, pour que celle-ci projette sur ma vie de beaux commencements. La recherche *au bout de la nuit* semble être une expédition adéquate : s'il s'agit de l'espace, au bout de l'élan se trouvera l'étoile ; s'il s'agit du temps, au bout du *voyage* poindra l'aurore.

Ils sont tellement habitués à voir dans des fondations (*Grund-Urgrund-*

*Ungrund*) quelque chose d'objectif, rémanent, définitif, qu'ils les déclarent incompatibles avec la liberté, tandis qu'elles sont parmi les premières cibles de nos commencements et valent surtout par la part de notre personnalité, dans les couleurs et la musique, inimitables et libres, et dont nous les accompagnons.

À chaque verbe *modal* correspond un axe conceptuel : la fidélité, le sacrifice – au devoir ; la passion, la paix d'âme – au vouloir ; la création, la puissance – au pouvoir ; le commencement, l'inertie – au valoir.

Dans la création artistique, l'éternel retour correspondrait à deux états d'âme différents : celui du créateur comme motif initial, aboutissant à celui du contemplateur comme finalité. Mais c'est toujours l'âme qui crée et qui exulte. En chemin, se produisent des hasards heureux – le talent livre l'enveloppe du style, et l'intelligence développe les pensées, mais on garde surtout le commencement et sa cible, pouvant servir d'un nouveau commencement.

Il faut que ton regard possède assez de profondeur, pour te rendre compte du mystère grandiose du monde et pour affirmer ainsi ton acquiescement enthousiaste. Mais ton regard a, également, besoin d'une grande hauteur, pour faire de toi un nihiliste, celui qui crée ses propres commencements. L'acquiescement n'est nullement un dépassement du nihilisme, mais un partenaire sur le même axe de valeurs.

Au départ, je porte aux nues les qualités de la faiblesse, et à l'arrivée, je reçois le déluge de la honte. Mais cet azur et ce rouge n'ont de sens que dans le bleu de la solitude. La grisaille grégaire est incompatible avec ces couleurs. *La foule est cet être tout-puissant, dénué de repentir ; on a un être anonyme pour auteur, un résidu anonyme constitue le public – Kierkegaard.*

Là où règne la liberté poétique, domine l'acquiescement et s'occulte la négation. Le premier, explicite et personnel, s'adresse au monde céleste ; le second, implicite et général, évalue le monde terrestre. Le premier se réduit aux commencements ; le second se forme de contraintes. Chez les négateurs déferle une indignation, parfois profonde ; chez le poète se dissimule un mépris, toujours hautain.

La maxime est un bond, par-dessus la platitude discursive ; aucun autre genre n'est aussi efficace, pour traduire un vol, un élan, parti de l'étincelle d'un commencement et tendant vers l'étoile que je suis le seul à voir.

Toute la puissance et toute la beauté du chêne découlent de la merveille minérale et vitale, programmée par le Créateur dans un gland. L'esprit s'en contente, mais les yeux veulent admirer le tronc et le feuillage. Et puisque l'art verbal, c'est un déroulement *virtuel* de tableaux que peint l'âme, le talent consiste à n'explicitier que l'énergie du commencement et laisser au lecteur le souci des parcours et finalités. Le chêne à naître, le chêne naissant ou le chêne né peuvent être soit narrés soit chantés. Quand tout instant, toute durée, par une magie du chant, se métamorphosent en commencements, on est en présence d'un talent supérieur.

Dans le répertoire musical mondial, la *Pathétique* de Tchaïkovsky est la pièce la plus philosophique, puisqu'elle reproduit le parcours du créateur : de la transparence du Bien primesautier aux ombres du Beau altier, en s'achevant dans les ténèbres du Vrai sans pitié.

Ma liberté politique découle de l'écoute collective de la loi ; ma liberté économique – de la consultation de mon compte bancaire ; ma liberté éthique – des lieux de mes sacrifices ; ma liberté esthétique – de l'originalité de mes commencements.

Le terme de *destin* a peut-être un sens pour ceux qui créent leurs propres commencements et y voient même une finalité ; ce retour éternel s'appellerait *fatalité*. Mais dans le monde moutonnier, *plus de disparition fatale, mais une dispersion fractale* – J.Baudrillard.

La proclamation de l'aristocratie du rêve et son opposition à la démocratie du réel sont à l'origine de la philosophie poétique ; on trouve sa naissance dans ce bel aveu : *Mon royaume n'est pas de ce monde !*

Chronologiquement, l'homme commença par rêver, bifurqua vers le croire, enchaîna par le penser, pour aboutir à l'agir seul. De l'ange au robot.

L'ivresse comme départ d'une écriture et arrivée d'une lecture, maîtrise concentrée et consolation dissipante, - ce moyen poétique, pour atteindre un but philosophique. *Il n'y a de vraie jouissance que là où il faut commencer par avoir le vertige* - Goethe - *Es ist ja überhaupt kein echter Genuß als da, wo man erst schwindeln muß.*

Dans l'écriture, les principes déterminent la qualité du commencement, et le talent donne de l'harmonie aux enchaînements ; le mauvais commencement peut être redressé par le talent, mais sans celui-ci, celui-là est irrécupérable. *Avant de commencer à philosopher, il faut être spinoziste* - Hegel - *Wenn man anfängt zu philosophieren, so muß man zuerst Spinozist sein.*

Un bon axiologue : la noblesse des commencements (leur hauteur), l'intelligence des finalités (leur profondeur), le talent du parcours (touchant les extrémités des axes).

Un Oui enivré - aux commencements personnels, des Non, sobres et sacrificiels, - aux parcours collectifs, un but - comme fidélité à l'élan des commencements.

Je croyais ne partager le titre de mes exercices qu'avec Marie Stuart et [M.Tsvétaeva](#), et voilà que je découvre une dame de plus, une Italienne, écrivant pour les mêmes et se tournant, pour la première fois, vers les adultes, avec un roman, intitulé – *I più deserti luoghi* ! L'enfance et les commencements ?

Ce qu'il y a de plus beau et enviable dans l'enfance, c'est que l'enfant vive dans le naissant et non pas dans le né. C'est pourquoi être artiste, c'est savoir redevenir enfant, en ne peignant que les commencements, en occultant les parcours et en ignorant les finalités.

Le nihilisme russe vient de la métaphore des rapports entre les pères et les fils ; le père y peut être le bon Dieu, le Tsar ou le géniteur, sympathique (Tourgueniev, [Tolstoï](#)) ou monstrueux ([Dostoïevsky](#), Tchekhov). Pour les ramener à une seule image, on finit par ne garder que celle du maître à penser, nous empêchant de partir de nos propres commencements ; le nihiliste devint celui qui ne veut pas s'appuyer sur les épaules de ses ancêtres.

Le point de vue est la station finale des pérégrinations des yeux ; le regard est le point de départ d'un élan vers une étoile. *Aux USA on échange des arguments, en Allemagne – que des points de vue* - P.Sloterdijk - *In den USA werden Argumente ausgetauscht, in Deutschland nur Standpunkte* - les deux visent les choses ; en Russie on n'échange que des regards sur les fantômes – anges ou monstres.

L'Européen part des finalités claires, auxquelles il adapte des moyens adéquats, rationnels ; le Russe se fie aux pulsions des commencements obscurs, et l'obscurité initiatique l'attire plus que la clarté des buts. *Les Russes sont d'autant plus eux-mêmes qu'ils sont plus ouverts aux forces cachées qui les gouvernent* - D.Fernandez.



En Russie, les tâches eschatologiques (les seules qui y ont cours) sont prises en compte, séparément, par son peuple, qui se plaît dans des fins radieuses ou apocalyptiques, et par sa littérature, qui ne va pas plus loin que des commencements déclamatoires. *La Russie, où, souvent, les idées restent suspendues, dans le doute sur leur meilleur achèvement* - V.Woolf - *Russia, where sentences often remain halfway in doubt of how best to finish them.*

Toute l'Europe ne pense que parcours et finalités ; seule la Russie ne vit que des commencements. H.Hesse définit l'état d'esprit russe comme *la voie, exigeant une pensée du mystère, retour au difforme, à l'inconscient, à tous les commencements* - *den Weg, der das magische Denken fordert. Rückkehr ins Ungeordnete. Rückweg ins Unbewußte. Rückkehr zu allen Anfängen.*

Il y a un nombre fini de chemins pour les pieds ; peu importe lequel tu empruntes, pourvu que, au lieu d'y marcher, tu y dances. Et il y a un nombre infini de chemins pour ton propre regard, et que trace ta création ; ne pas emprunter les chemins des autres, y est capital. *Il y a des gens si pleins de sens commun, qu'il ne leur en reste pas le moindre écart, pour leur sens propre* - M.Unamuno - *Hay personas que están tan llenas de sentido común que no les queda la más mínima grieta para su propio sentido.*

Quand je me trouve au milieu d'un parcours, le cheminement et les finalités se calculent ou se devinent sans peine. Mais le commencement reste une énigme, que ce soit l'amour, le Big Bang ou la pensée. *Pour toute chose, le mystère de son commencement reste insoluble* - Darwin - *The mystery of the beginning of all things is insoluble by us.*

Celui qui vise la profondeur, sans posséder le talent littéraire, finit dans la

platitute ; c'est le cas de [Descartes](#), superficiel (*oberflächlich*) selon [Nietzsche](#). Mais [Valéry](#), avec sa liberté poétique, est profond. Les meilleurs prennent la profondeur pour moyen, la musique – pour but et la hauteur – pour commencement.

Le même mot français *conscience* correspond aux essences, souvent diamétralement opposées, des génies [tolstoïen](#) et [dostoïevskien](#), avec la conscience *morale, à valeurs fixes*, pour le premier, et la conscience *psychologique, axiologique*, de l'autre. L'appel de la conscience invite toujours à explorer les profondeurs, des finalités, des parcours, mais rend inapte à la hauteur des commencements.

La tragédie du Bien – l'élan, ne touchant aucune cible ; la tragédie du Beau – l'élan, perdant de sa hauteur, la chute. *On ne peut pas préserver la beauté, ce qui est la chose la plus triste du monde* - Nabokov - *Красоту нельзя удержать, и в этом - единственная печаль мира*. La plus vivable des tragédies est celle du Vrai – l'élan, dont on vient de découvrir la source, l'inertie.

Dans les actions, qu'on qualifie de bonnes, la vertu et le vice ont la même probabilité d'en être l'origine.

Le bon cycle d'un vrai amour : je ne t'en dois que le commencement et la fin ; tout ce qui est intermédiaire fut dû au hasard. Et lorsque l'amour est faux ou inventé, on dit : *J'ai vécu le début, comme la fin, - sans vous* - [M.Tsvétaeva](#) - *Всё началось - и кончилось - без Вас*.

Le bon résultat d'une recherche est soit une découverte (aboutissement d'un chemin), soit une invention (renvoi aux nouveaux commencements). Selon leur objet, il y aurait trois sortes de recherches – la recherche de la réalité (les sciences dures), la recherche de la représentation (la mathématique), la recherche du langage (la poésie). Les découvertes se

font surtout dans la première ; les deux dernières devraient viser surtout des inventions. La philosophie serait une tentative d'unifier ces trois regards sur la condition humaine.

Le commencement d'un livre serait aussi un arbre, dont les racines et les fleurs sont des jardins secrets de l'auteur, et dont les seules variables seraient placées dans sa cime, pour attendre des unifications improbables avec des regards d'autrui. B.Pasternak : *Un vrai livre n'a pas de première page ; il naît Dieu sait où, il bouleverse la jungle vierge et soudain parle le langage de toute la canopée* - *Ни у какой истинной книги нет первой страницы; она зарождается бог знает где, и катится, будя заповедные дебри и вдруг заговаривает всеми вершинами сразу* - vit une forêt là où il n'y avait qu'un arbre.

K.Marx justifie les révolutions, avec ce dicton allemand : *Plutôt une fin effroyable qu'un effroi sans fin* - *Lieber ein Ende mit Schrecken als ein Schrecken ohne Ende* - et que j'enchaînerais avec : *Plutôt un commencement enthousiaste qu'un enthousiasme sans commencement.*

Au-delà du commencement jouent les forces, les vérités, les reconnaissances, bref quelque chose de médiocre ; et aucune profondeur des (in)certitudes ne peut rivaliser avec la hauteur de la noblesse et de l'élan vers un infini initiatique et qu'imprime dans notre âme un beau commencement !

La raison et la noblesse sont, le plus souvent, adversaires. La fin de la raison, c'est le désespoir ; le commencement de la noblesse, c'est l'espérance. *Le commencement de la philosophie n'est pas l'étonnement, mais le désespoir* - L.Chestov - *Начало философии не удивление, а отчаяние.* Maintenir l'étonnement, c'est maintenir l'espérance.

En tâtonnant dans les fondements, il faut choisir entre l'Histoire écrite et

le Chaos originel – fouiller les origines ou créer ses propres commencements ; le temps et les causes objectifs, opposés à l'espace et à la liberté inventés.

La vie se résume en actes, pensées et rêves : le hasard (des parcours), l'art (des finalités), le départ (des élans).

Notre époque : la science ignorant la conscience (hypertrophie des esprits et déperdition des âmes), la disparition des commencements personnels au profit des enchaînements collectifs, les prises mécaniques de décisions vitales. *On touche au noir matin de la matière, au triomphe de l'automate, à la barbarie savante* - A.Suarès.

[Dostoïevsky](#) veut dépasser les limites, et [Nietzsche](#) veut réévaluer les valeurs – les limites et les valeurs des AUTRES ! C'est minable, puisque aucune originalité n'est plus possible dans les finalités ; le talent se manifeste surtout dans la fraîcheur et la noblesse de ses commencements ou, faute de mieux, dans l'ardeur ou l'intensité de l'élan vers des limites inaccessibles.

Puisque leur but est de nous conduire vers la nuit, [Nietzsche](#) et [Cioran](#), commencent par nous plonger dans les crépuscules ; moi, je ne quitte pas ma nuit, où je devine et j'esquisse des aurores, des commencements.

Dans le domaine intellectuel, la grandeur est de savoir commencer et de savoir garder un élan vers des cibles inaccessibles. Et dans le mot paradoxal de [Goethe](#) : *Tu gagnes en grandeur, si tu ne peux pas aboutir - Daß du nicht enden kannst, das macht dich groß* - il faut remplacer *peux* par *veux*.

Presque partout, où j'emploie le mot *commencement*, j'aurais dû mettre *naissance*. Le vivant, opposé au marbre des idées, aux coloris des images,

aux coordonnées des actions. La hauteur superlative du soi inconnu inspireur, opposée à la hauteur comparative du soi connu créateur.

Obsédé seulement par les commencements, je reste assez indifférents aux fins et même aux centres. Je ne peux être ni anthropocentrique, puisque l'homme est englué dans l'irréversible *progressus in simile*, ni logocentrique, puisque ce n'est plus le noble Logos qu'on y sous-entend mais un verbiage, ni même onirocentrique, puisque ce n'est plus le songe du cœur qui y est visé mais le sommeil de l'âme.

Le nihilisme est une volonté d'un homme d'être créateur de ses propres commencements intellectuels, artistiques ou sentimentaux. Le nihilisme n'est pas le refus de tout héritage, mais l'usage de celui-ci seulement en tant que matériaux ou trésaurus, et non pas en tant que guides ou maîtres. Le nihiliste dédaigne la communication avec ses contemporains, mais vénère la transmission de l'invariant, du noble, du mystérieux. Il est un homme atemporel et atopique, un homme de trop. Il cultive la facette surhumaine de sa nature humaine, en ne s'adressant qu'au grand Inexistant, à Dieu.

La volonté de ne pas aller au-delà des commencements hautains se justifie, entre autres, par la crainte, que ce qui fut ressenti comme un vertige de la hauteur s'avère, à la longue, se réduire à la vanité et à l'orgueil.

Mon corps est une prison ; c'est à travers ses barreaux que mon soi inconnu forme mon regard sur le monde. Ma conscience, ce sont des ruines, que parcourent les yeux de mon soi connu, pour en reconstituer l'origine.

Le malheur est dans la durée, dans irréversibilité ; le bonheur est dans un instant d'oubli, d'extase, d'abandon. Peindre le malheur est une tâche de

la mémoire ; l'image du bonheur se concentre en un seul point, et que seule l'écriture d'art peut reproduire par la création des origines, des commencements sans développement. Des épopées narrent le malheur ; la maxime chante le bonheur.

La noblesse des finalités est à la portée de celui qui a une volonté ; la noblesse du parcours – qui a une puissance ; la noblesse des commencements – qui a un talent. N'importe qui, les bosseurs, les créateurs.

Que certaines de mes obscurités - qui sont mon élément naturel - deviennent lumineuses, le seul intérêt que j'en vois consisterait dans l'usage de cette lumière par des autres, pour projeter leurs propres ombres. Être une source est plus noble qu'être une illumination.

Ce qu'il faut reprocher aux philosophes, ce n'est pas de s'arrêter à mi-chemin, mais le fait même de se mettre en marche, au lieu de se contenter de mettre en musique leurs propres commencements. Le développement est de l'inertie commune, et les buts atteints – l'impasse individuelle.

Qu'est-ce qui justifie, en philosophie, l'appel au genre discursif ? - la poursuite, avec un progrès illusoire, d'une vérité à démontrer ; la prétention de ne négliger aucun des horizons envisageables ; la volonté de constituer un tableau exhaustif et monumental. La vérité, le savoir, la belle universalité – critères, réservés à la science et à l'art et complètement étrangers à la bonne philosophie, qui est toujours inchoative et subjective. Seul l'aphorisme vérifie ces exigences, y ajoutant la beauté de l'expression.

En philosophie, tous les *chemins vers la lumière* sont battus, ternes, décousus ; ce qui vaut, pour notre dynamisme et nos élans, c'est la

recherche de l'origine de nos ombres.

La *création* est un contraire du *rêve* : celle-là vaut, surtout, par la qualité de ses nets commencements, et celui-ci – par l'inaccessibilité de ses buts vagues. Mais aussi bien les commencements que les buts y servent de lumière, pour projeter nos ombres intellectuelles ou sentimentales. *L'impossible, nous ne l'atteignons pas, mais il nous sert de lanterne* - R.Char – tu y parles du rêve immobile, tandis que la création est l'art du possible animé.

Le style est la laconicité, imposée par l'exigence des contraintes, laconicité des commencements, et la plénitude ou la puissance, surgissant de ces sources, tantôt hautes tantôt profondes.

Tout mouvement est de l'inertie : en revanche, contempler des buts, universels mais inaccessibles, ou créer des commencements, individuels et nets, brise la monotonie des parcours, allume les regards ou rappelle l'existence de nos ailes. Tout anti-eschatologue se condamne à l'imitation : *Mon objectif – me débarrasser de commencements et de fins* - L.Chestov - *Моя задача - избавиться от начал и концов.*

Pour celui qui ne vit que de ses commencements, la suite dans les idées est une chute.

Dans le domaine spirituel, la catégorie de *maître* s'éteignit ; il ne restent que des *élèves* et des *esclaves*, incapables de créer leurs propres commencements, mais armés de vastes mémoires et de suites serviles dans les idées mécaniques.

Une maxime est toujours un commencement explicite et une fin implicite ; derrière son point final, on doit deviner des points de suspension, d'interrogation, d'exclamation. Quand on n'en est pas capable, on dit :

*Tout commencement est petit* – J.Joubert.

Une maxime doit exprimer l'élan vers l'inaccessible ; l'élan est plus près de l'immobilité des commencements que des distances parcourues. Donc, cette définition : *L'aphorisme n'est qu'un mouvement sans suite* - R.Musil - *Aphorismus – bloß Bewegung ohne Ergebnis* - est entièrement erronée.

La maxime est une réponse, aux vastes horizons, et qui laisse deviner la profondeur de sa question et la hauteur de ses sources.

La maxime : un haut commencement qui est en même temps une conclusion profonde.

L'auteur classique ne perd pas de vue l'embouchure, le delta ; le romantique invente les sources, les torrents. L'achèvement ou l'élan. La satisfaction ou l'espérance.

La noblesse du rêve n'est ni dans la dignité du mouvement ni dans la netteté du but, mais dans l'immobilité d'un beau commencement. Renoncer à développer celui-ci rend la vie plus pauvre et le rêve – plus riche.

L'effet bienfaisant de disposer – ou mieux – de les créer ! - des buts inaccessibles : tu renonces aux parcours et te concentres dans l'élan, dans le commencement, fidèle à l'étoile, créatrice ou inspiratrice de ces buts.

Consoler, ce n'est pas redonner l'envie des départs dans la vie, mais le goût des commencements dans les rêves. *Dieu nous envoie le désespoir, afin de réveiller en nous une nouvelle vie* - H.Hesse - *Die Verzweiflung schickt uns Gott, um neues Leben in uns zu erwecken* - il s'agirait plutôt d'un nouveau rêve.



Se perdre ou se trouver sont de creuses péripéties des adeptes de parcours ou de buts communs, même poursuivis dans la solitude. Celui qui se contente des commencements, dictés par son soi inconnu, s'identifie avec la musique, composée par son soi connu, – créateur et création – l'âme et l'esprit, qui n'ont rien à perdre ni rien à trouver, puisqu'ils restent hors-temps.

Une grande beauté te promet le bonheur, ensuite te saisit d'angoisse et enfin te fige dans la tragédie. C'est pourquoi il faut te contenter de promesses impossibles, d'espérances inventés, de commencements.

Tes larmes, de chagrin ou de joie, vont tarir – c'est là l'une des origines de la tragédie humaine.

Ton espérance : au milieu d'une sécheresse, s'aggravant dans le lit de tes torrents d'antan, en pleine perte de ton être dans un néant commun, continuer à croire en hauteur de tes sources. Fermer tes yeux, mais ne pas perdre ton regard sur ton étoile, de plus en plus lointaine.

L'homme de la nature ou l'homme de la culture : le premier est le prolongement du simiesque, le second – le commencement du divin. Les deux sont proches de l'extinction, au profit de l'homme des tâches, des algorithmes, des finalités, - un embranchement robotique.

La nature, la vie, l'art se trouvent dans le même camp ; le camp adverse, c'est l'univers mort, minéral. Celui-ci est, tout entier, dans l'inertie, dans un parcours préprogrammé ; celui-là vaut surtout par des initiations, commencements, créations.

Pour tes passions, tes rêves, tes créations, toute perte d'intensité ou de hauteur, est mortelle, puisque tu les dois *recommencer*, ressusciter (le retour éternel). Le lien qui t'unissait à eux se dénoue, se brise ; cette

rupture est à l'origine de la tragédie humaine – se rabattre sur les souvenirs, ranimer le regard d'antan.

Aux actes, transformations, amplifications je préfère le filtrage : le rétrécissement des horizons au minimum de choses, pour me concentrer sur les sources, les commencements, tenant à la hauteur, en absence finale de choses. L'homme commence à valoir par les choses qu'il exclut et par l'élan vers l'inexistant.

Les mots, qui décrivent une douleur ou un bonheur réels, ou bien les mots, dépeignant des états d'âme complètement inventés, - sont indiscernables. L'authenticité ne peut pas être un critère sérieux de la qualité d'un écrit. Dans la littérature, les mots sont des points de départ et non pas d'arrivée.

C'est dans tes commencements que tu mettras ce qui est sacré pour toi – dans ce lieu de tes sacrifices ou fidélités. *Là où jaillit un grand fleuve secret s'érigent les autels* - Sénèque - *Ex abdito vasti amnis eruptio aras habet.*

La honte finale ou les contraintes initiales sont des états d'âme centraux de l'homme d'action ou de l'homme du rêve, de Don Juan ou de Don Quichotte.

Les absurdistes (L.Chestov, Cioran) croient que l'absence de fondements (le déracinement) favorise l'épanouissement de l'individu ; mais le plus bel épanouissement se forme dans nos commencements, qui sont une espèce de fondement. S'épanouir dans un parcours impeccable ou dans un but atteint est ou sera à portée des robots.

Tout enchaînement d'idées est un acte, mais tout acte est dépourvu de noblesse. Donc, contente-toi d'une idée solitaire, d'un commencement, qui

ne serait qu'un élan atemporel, sans suites.

La force enracine tes actes et minéralise tes rêves. *La faiblesse traduit la fraîcheur de la vie* - Lao Tseu. La fraîcheur est toujours près des naissances, des commencements - de ceux des rêves. L'acte vaut par ses fins, le rêve - par ses débuts.

L'harmonie sert aux enchaînements en continu ; elle n'est qu'un critère secondaire pour celui qui se dédie aux élans des seuls commencements. Le vraiment Beau voisine avec l'horrible. *Dostoïevsky*, qui, jamais, ne connut ni l'équilibre ni la paix, nous surprend : *La beauté est dans l'harmonie et le calme* - *В красоте гармония и спокойствие*.

La noble liberté des commencements individuels n'a rien à voir avec la banale liberté des finalités communes. Et les finalités ne peuvent qu'être communes. La seule vraie liberté réside donc dans les particularismes des premiers pas.

L'immobilité des commencements sert à résister à l'inertie des parcours. *Mon enthousiasme ne surgit que dans l'élan créateur initial ; tout 'développement' est perte d'intensité, sous le signe de la nécessité et non pas de la liberté* - *Berdiaev* - *Только первичный творческий подъём вызывал во мне энтузиазм; „развитие” - охлаждение, под знаком необходимости, а не свободы*. Toutefois, le premier chaînon de cette chute n'est pas la perte de l'enthousiasme, mais le pâlissement de la beauté. C'est une question de style et non pas de liberté. D'ailleurs, dans les grands commencements il y a plus d'arbitraire noble que de liberté neutre.

Mon goût pour les contraintes (opposées aux parcours et aux buts et décorant les commencements) s'explique, partiellement, par le fait que, chez les Anciens, *liberté* voulait dire *action sans contrainte*, d'où peu

d'intérêt que je porte aux études sur la liberté.

Tout bon philosophe est fait de ses commencements, de ses contraintes, de ses mystères ; il est *un homme d'impossibilités, d'inhibitions, un homme d'arrêt* – Ch.Péguy.

Le nihilisme, en tant que la volonté d'être l'auteur de ses propres commencements, est la seule philosophie non-conformiste ; le **cartésianisme** est lié à son époque, le **kantisme** est trivial, l'absurdisme est bête, la phénoménologie est commune, l'analytisme est borné.

En physique, on finit par chasser tout infini ; la vitesse de la lumière et la température de la matière en sont les victimes les plus célèbres, qui rendirent inaccessible et incompréhensible la belle image du Big-Bang. Et sans l'infini – pas d'origine, pas de commencement transcendant – le mur de M.Planck est infranchissable pour la raison. La mathématique reste la seule science à bien s'entendre avec un infini docile, mais ses commencements sont, contrairement à la physique, triviaux. L'art, qui est la maîtrise des commencements passionnants, est donc plus près de la physique que de la mathématique.

Les commencements dévoilent tes élans, et les fins exhibent tes adieux ; le seul compromis possible entre eux serait un chant du cygne – nouveauté terrestre, ouverture céleste, frisson funeste ; le commencement comme porte de sortie, la fin comme porte d'entrée.

La pensée comme but – un désespoir de la profondeur ; la pensée comme moyen – un désespoir dans la platitude ; la pensée comme commencement – une espérance en hauteur. Ses alliés respectifs – l'ambition, la puissance, la noblesse.

Tant qu'on est obsédé par des buts ou des labeurs, on est condamné à

l'ennui – ressenti ou produit.

J'admets facilement, et même fièrement, que mes écrits n'ont ni queue ni tête, c'est-à-dire ils sont dépourvus et de la poursuite de nettes finalités et de l'obsession par la raison – je laisse ces soucis aux réalistes, superficiels ou profonds ; je me contente des commencements, où se niche la hauteur du rêve.

Ce ne sont plus les chemins qui portent l'action de l'homme, mais des chaînes de production ou de distribution. Mais même dans les chemins, je n'apprécie que leurs points de départ, le seul séjour vivable des rêves, surtout s'ils visent la hauteur. *Je veux prendre mon chemin à la hauteur des astres* - Pythagore.

Dans cette bêtise *socratique* : *Qui veut – cherche un moyen, qui ne veut pas – cherche une raison*, on relève un tas de malentendus. Ne pas vouloir certaines choses mesquines fait partie des contraintes bienfaisantes ; les moyens assurent des parcours des chemins battus, le talent annonce des commencements inédits ; ce n'est pas *chercher*, mais *vouloir* qui y est le verbe central – le désir, il faut l'entretenir dans la hauteur, au lieu de chercher à l'abaisser jusqu'à la réalité. Au lieu de dénoncer la paresse, l'auteur aurait dû se prononcer pour la noblesse.

Et la réalité et le rêve sont dépourvus de pensées et de musique ; c'est l'esprit et l'âme qui les conçoivent ; mais où se trouve leur source ? Dans le réel ou l'imaginaire ? ou bien seraient-elles, elles-mêmes, la source du réel et de l'imaginaire ? Les adeptes de la première attitude, les réalistes, brodent à partir de ce que voient leurs yeux ou entendent leurs oreilles, et visent des finalités profondes. Les seconds, les rêveurs, partent de leur regard intérieur, jamais en contradiction avec les yeux et oreilles, mais créant ses propres hauts commencements.

Aux certitudes en profondeur, promises à la platitude finale, je préfère les apparences en hauteur, prometteuses de commencements personnels.

Le terme de *moyen* a de multiples acceptions : moyens de formuler, stratégiquement, une action, moyens de fixer le commencement, d'assurer le parcours, de finaliser l'action. Puisque mon intérêt s'arrête aux commencements, les moyens y consistent à privilégier l'enveloppement par la forme au développement du fond et à suggérer des inconnues dont on pourrait munir l'arbre des fins, unifiable avec l'arbre du commencement.

Dans ton écrit, tu as beau ne viser que des fleurs (des états d'âme), il en surgira, immanquablement, un arbre d'esprit, structuré par des idées, qui approfondissent les racines et étendent des ramages. Mais la beauté de l'ensemble doit consister en qualité d'accès aux fleurs, c'est-à-dire – dans le style.

Ce n'est pas toi qui es maître des circonstances, routinières ou aléatoires, qui constitue ton existence ; tu en es, le plus souvent, esclave. *Nous guidons les affaires en leurs commencements, mais par après, ce sont elles qui nous guident* - Montaigne. Vivre surtout des commencements est un privilège des créateurs.

Quoi qu'on en dise, l'impulsion initiale, dans l'écriture, ne débouche que sur la *volonté* de te saisir d'une feuille blanche, sur rien de plus. Elle provient de ton soi inconnu. Le vrai *mouvement* initial, verbal, aléatoire et imprévisible, vient des images, des idées, des mélodies, des mots initiaux, générés par ton soi connu, avec le désir de préserver l'impulsion, inarticulée ou indicible, qui aura servi d'origine stimulante. Seuls tes commencements gardent un contact avec ton soi inconnu ; au-delà, c'est déjà du travail mécanique, non-qualifié.

La mélancolie naît dans l'âme, mais elle contamine l'esprit, qui se met à fouiller la mémoire, à la recherche de sources, – en vain. C'est peut-être, cet échec qui distingue la mélancolie – de la tristesse.

L'ennui du genre discursif est dans la mécanique des rapports entre causes et effets, contrairement au genre aphoristique, dans lequel s'exprime une prédestination originaire et organique. Valéry applique la même définition au poème : *Le poème apparaît des fragments, un commencement prédestiné de quelque chose.*

L'évolution de l'outil principal d'une écriture artistique : de la confiance orgueilleuse en l'esprit, à la fière foi en l'âme, à la noble maîtrise par le mot, cette étape ultime de toute plume ambitieuse et éclairée, étape gênante pour le regard initiateur mais justifiée par la création finale. En plus, cette conclusion aboutit à cette antienne protéiforme, tout galvaudée qu'elle est, - *Au Commencement était le Verbe*, puisque tout grand écrivain vaut par la qualité de ses commencements. Le rêve : réduire tout discours au *statu nascendi*.

L'usage du mot admet trois sources de ses acceptions ; statistiquement courante, étymologique, innovante. La première est banale, la deuxième – stérile, la troisième – douteuse. C'est pourquoi les relations entre les mots sont beaucoup plus fécondes que les jeux avec des mots séparés – la métaphore s'oppose à l'inertie, à la pédanterie, à l'exotisme.

En écrivant, je suis toujours partagé entre deux impressions disjointes sur le contenu de mes tribulations verbales : est-ce du travail ou est-ce du jeu ? Mais je constate, que le meilleur surgit lorsque, dans cette opposition, le jeu l'emporte. Peut-être parce que, parmi ses alliés, se trouvent l'entame, l'amour, le rêve, tandis qu'à côté du travail s'agglutinent l'algorithme, la multitude, la possession.

Dans la vie, l'égoïsme intellectuel s'appelle nihilisme, et dans le rêve – narcissisme. Dans les deux cas – le culte du commencement individuel.

L'origine d'un amour véritable échappe à nos facettes divines – au Bien, au Beau, au Vrai ; Dieu en fit un mystère irréductible : moins on en comprend la justification, plus il est juste. *La Beauté engendre l'amour* - Cervantès - *Engendra amor la hermosura* - le Beau faiblit, le Vrai ennuie, le Bien se fane, et seul l'Amour reste au-delà des formes, des certitudes, des émotions.

Le papillon et la fleur sont de beaux symboles des commencements, ne promettant aucune beauté durable, aucun fruit, entretenant la soif, pour le lendemain, réel ou imaginaire. *Le fruit est pour l'homme, mais la fleur est pour Dieu* – P.Claudé.

*Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie* - Jésus. On se trompe, lorsqu'on dit, que ce sont, respectivement, le mouvement, le but et le contenu. Il faudrait voir dans le Chemin le contenu, dans la Vérité - le mouvement, dans la Vie - le but ! En tout cas, au parcours je préfère le commencement, à la vérité – le langage, à la vie – le rêve.

Théoriquement, il serait injuste d'accuser la prose de ne produire que du bruit, tandis que la poésie ne composerait que de la musique ; on peut imaginer des développements, continuellement géniaux, d'un bel accord de départ ; mais la pratique montre que les liens successifs entre perles ne sont presque jamais perles eux-mêmes, ce qui, inévitablement, engendre des ramassis inexpressifs, une cacophonie, incompatible avec la musique, - c'est bien du bruit.

Ni le mouvement discursif, ni la finalité proclamative, mais l'immobilité du commencement, libre et noble, rend sacrée une écriture. *Toute œuvre d'art, qui n'est pas un commencement, ne vaut pas grand-chose* -



E.Pound - *Any work of art, which is not a beginning, is of little worth.*

Là où la vie réelle désespérante dit *C'est la fin*, mon rêve, à la recherche d'une consolation, dit *C'est un commencement et une espérance*.

Le Commencement d'un rêve (qui n'est pas *Verbal*) et la Fin d'une vie sont les moments les plus intenses. Je place la caresse (l'espérance) dans le premier ; la seconde (le désespoir) est résumée par ce gémissement évangélique, qui ne sonne tragiquement qu'en allemand : *Es ist vollbracht* (Bach y apporta un effet musical insurpassable).

On vit, alternativement, du réel et de l'imaginaire ; dans le premier cas, la matière vitale consiste en sensations et actions ; dans le second – en sentiments et pensées. Dans l'acceptation courante – la vie ou le rêve, l'existence extérieure ou l'existence intérieure, la concentration ou l'imagination, l'enchaînement ou recommencement, l'inertie ou la création, la reproduction ou l'invention, la servilité ou la liberté.

Plus tu vas, moins tu penses que le talent, ce soit l'harmonisation ou la coordination entre ce que tes yeux croient et ce que ton regard crée. Décidément, le talent n'est que ton regard initiateur et vibrant, bien que certaines choses vues se mettent, parfois, à vibrer, elles aussi ; le réel ne constitue qu'un cadre commun, qui conviendrait à tant de tableaux disparates.

Dans l'action, dans laquelle se croisent les faits et les idées, il y a trois sortes d'acteur : les exécutants, les créateurs, les eschatologues ; les premiers, maîtres des outils, savent ce qu'ils *doivent* faire, les deuxièmes, dessinateurs des parcours, *peuvent* expliquer *comment* il faut le faire, les troisièmes, visionnaires des commencements et calculateurs des finalités, *veulent* justifier *pourquoi* il faut le faire.

Il y a des écrivains qui pensent, orgueilleusement, posséder des idées si importantes, qu'elles doivent être aussitôt énoncées ; il y en a d'autres qui, fièrement, déclarent en être possédés – les pédants ou les minaudants. Dans l'art, les idées n'inspirent ni les hauts départs ni les profondes arrivées ; elles naissent, par hasard ou par inadvertance, dans les parcours, à l'insu du marcheur, ou plutôt du danseur ; elles illuminent les chemins ; mais n'apportent presque rien aux élans, toujours obscurs.

L'idée ne vaut que par la noblesse, la hauteur et la fraîcheur de son commencement ; plus on la développe ou l'approfondit, moins excitante et pure elle est. *On ne poursuit une idée jusqu'au bout que si l'on est imperméable à l'ennui* - Cioran.

Inévitablement, même aux plus narcissiques entre nous, il arrive de s'appuyer sur les valeurs communes qu'on prend, intuitivement, pour les siennes propres. De temps en temps, on s'en rend compte, on les rejette, on s'en déprend – voici la naissance de ses vrais commencements ou un retour à son soi-même. Le retour éternel (hors souci du temps, suite à un abandon-oubli) de Nietzsche est ce (re)commencement.

Où placer l'Étrange valéryen ? - les finalités sont presque toujours explicites, pas de place pour l'Étrange ; avec un peu de perspicacité et d'astuces, les sinuosités des parcours se déchiffrent aisément, l'Étrange se banalise ; il reste le commencement, ce grand hôte de l'Étrange, cet équivalent de la Hauteur, à partir de laquelle, tout le reste n'est qu'inertie descendante.

Le mouvement – des bras, des pieds, de la cervelle – est le sort commun de l'espèce spatio-temporelle ; l'immobilité, dont je parle, est d'ordre exclusivement intellectuel – faire rentrer mon rêve dans un seul point, celui d'un commencement. *Toutes les affaires des hommes se ressemblent au point d'où elles partent ; nées du néant, elles retombent*

*dans le néant* - Bias – le néant est l'éternel retour du commencement.

Les soucis sentimentaux, médicaux, vitaux accablent avec la même acuité, qu'on soit un plouc ou un sage ; les incantations stoïciennes n'offrent aucune défense contre cette fatalité, puisque la vie, son support, nous dote de mêmes organes bien fragiles. Heureusement, notre existence a une seconde facette, cette fois d'origine divine, - le rêve ; ici, tout est personnel, tout est dans les commencements créateurs, tout est défi à la souffrance et, plus généralement, à la tragédie.

L'inspiration détermine la hauteur des commencements, l'inertie cerne l'étendue des parcours, le besoin de fermeture et de solidité dicte les fins. Et puisque je ne veux pas subir de poussées mécaniques extérieures et veux être un Ouvert et un chantre des faiblesses, je serai l'homme des commencements, tout pas développeur faisant perdre de la hauteur initiale. Je serai donc à l'écoute de mon soi inconnu, source des inspirations.

Je ne suis moi-même que dans *mes* commencements (mon éternel retour spatial !) ; c'est là que me rencontre mon soi inconnu ; tout enchaînement m'éloigne de moi-même et me sépare de mon soi inconnu.

Toute innovation, aujourd'hui, est inertielle, un pas de plus, un enchaînement, le contraire du commencement. D'ailleurs, la devise des Américains, ces innovateurs insatiables, - *Annuit coeptis* (tirée de Virgile) – qu'ils traduisent – *Favoriser l'entreprise* – devrait signifier – *On salue le commencement* !

Ma mélancolie des commencements est le contraire exact de leur *mélancolie de la fin du monde*.

Les sceptiques ou les pusillanimes geignent sur les commencements (*le*

*monde raté*) ou sur les fins (*la mort*). Le cas est incurable, lorsque ces deux *états d'esprit* cohabitent chez un même personnage. On se débarrasse rarement de la seconde calamité, mais la première offre une échappatoire – pour ta création ou tes rêves, invente tes propres commencements, hors le temps, hors les soucis terrestres, commencements tournés vers les limites célestes. Et la fidélité à cet *état d'âme* constitue l'essence de toute grande consolation.

En préparant ses propres *commencements*, le nihiliste occulte les autres. Le sceptique substitue le *but* des autres par le sien propre, mais le parcours vers ce but a de fortes chances d'être le même que chez les autres ; quant aux commencements, le sceptique aura la même objectivité, pour ne pas dire banalité, que les autres.

Mets à tes Commencements l'élan ou la caresse. Ni des choses immanentes ni des savoirs transcendants, ces objets d'étude prosaïques des scientifiques. Le philosophe et le poète doivent s'occuper du chant du sujet.

L'inspiration offre le commencement, mais, pour le valider, il faut du travail : une adresse du développement ou une caresse par enveloppement. *Le génie commence les beaux ouvrages ; mais le travail seul les achève* – J.Joubert.

Avec des commencements minables, les actions ou les idées, qui en découlent, ont la même probabilité d'être *grandes* ou misérables. Aux bons commencements, la chose à recommander la plus utile est de s'arrêter le plus tôt possible, avant d'être gâchés par une action ou par une idée.

Mes commencements ne sont pas des points de départ des chemins communs ; ils sont plutôt des annonces d'impasses. Pas d'avancements

possibles ; je ne compte que sur une ascension ; c'est ce qui distingue une maxime d'un aphorisme, la verticalité de l'horizontalité, le désespoir mental de l'espérance astrale.

Mon idéal d'écriture – inclure l'essentiel dans une seule proposition, de telle façon que le lecteur n'ait aucune envie de voir une deuxième. C'est pourquoi je déteste les bavards comme W.Faulkner : *Écris ta première phrase de telle manière, que le lecteur veuille, à tout prix, lire la suivante* - *Write the first sentence in such a way that the reader wants to read the next one at all costs.*

Le *Logos* johannique pourrait se traduire par *entendement* (Tolstoï), ce qui est déjà au-delà non seulement du Verbe (collé directement à la représentation) mais aussi de la phrase (qui n'est qu'une requête langagière, loin du sens conceptuel). L'entendement est dans l'interprétation, aboutissant au Sens, - trop d'étapes pour prétendre d'être aux origines. *Au Commencement était le Verbe, et à la Fin – la Phrase* - S.Lec. Et puisqu'il n'y avait rien à représenter, au Commencement était, peut-être, *l'idée* (le dessein divin) de la représentation.

Il est facile de *fantasmer* sur des signes d'agonie de tout ce qui est vivant ; il est beaucoup plus difficile de *vivre* des naissances de ce qui vivra dans les âmes, dans les livres, dans les notes.

Les aubes (les commencements) sont surtout appréciées aux crépuscules (de la vie).

Derrière les horizons visibles se tapissent les buts, gris ou noirs ; vis plutôt du bleu des commencements, préoccupe-toi du *recueil de l'azur* (R.Char).

Toutes mes consolations sont dans le renouvellement ou rafraîchissement

de mes commencements ; les finalités deviennent fatales, donc hors de ma portée. Chateaubriand est plus optimiste : *Les matins se consolent eux-mêmes, les heures du soir ont besoin d'être consolées.*

Mon ambition intellectuelle - me résumer en commencements crépusculaires.

La noblesse, dans l'art, consiste à donner de la hauteur à ce qui t'entraîne vers un but digne (l'élan vers l'inaccessible) et à ce qui retient tes commencements indignes (la pureté des contraintes).

## CARESSE

Le vrai regard est comme une caresse - l'art d'attouchement initiatique, tout en surface ; la profondeur, comme une possession, crée un paysage, mais fausse le climat. *Tout vrai regard est un désir* - A.Musset.

Rencontre merveilleuse du désir et de la jouissance, s'arrêtant au seuil infranchissable du manque - le rêve, avec son autre nom : volupté ou mieux *Lust* ! *Qu'est-ce en somme la rose - que la fête d'un fruit perdu* - Rilke.

Le désir, ce ne sont peut-être ni les ailes de l'âme ni le plomb dans la chair, mais la hauteur dans son intensité, ou la profondeur dans sa densité. Et la volupté, ce n'est pas assouvir le désir, mais entretenir la soif, pas la convoitise mais la hantise. *Ne convoitant rien, rien ne l'entraîne vers la hauteur, rien ne l'accable jusqu'en profondeur* - Jean de la Croix - *No codiciando nada, nada le fatiga hacia arriba, nada le oprime hacia abajo* - il reste suspendu hors toute coordonnée.

La caresse, ce dénominateur commun entre deux pulsions centrales de l'homme : chercher une maîtresse ou une reconnaissance ; l'orgueil est vaste, la volupté est profonde, mais la caresse, elle, est haute !

On n'arrive à associer l'idée d'immortalité ni au corps, ni à l'âme, ni à la conscience ; ce qui s'en rapproche le plus, c'est la caresse que je voue à un visage, à un souvenir, à ce qui m'avait muni de regard, aux mains de ma mère, bref à l'absurdité insondable d'un aveugle amour, qui ne dure qu'un moment : *L'immortalité : un instant, pour le génie, une longue vie - pour les médiocres* - M.Prichvine - *Для гениальных бессмертие - в мгновении, а для обыкновенных - в долготе жизни.*

L'immortelle caresse, au-dessus de l'immortalité d'une conscience selon Pythagore ou [Socrate](#), d'une pensée selon [Aristote](#), d'une foi selon le [Christ](#), d'une création selon l'Artiste.

Le culte de la caresse, c'est préférer l'appel obscur de la faiblesse à l'obligation criarde de la force, la maîtrise - à la possession, l'invisible - à l'évident. Caresser une peau, une image ou une pensée, c'est maîtriser, en s'abandonnant, en ne se saisissant de rien.

Dans une caresse peu importe son objet - épiderme, amour-propre ou talent - on suspend son vol, on vit de la tension de sa corde et l'on oublie sa cible, on est atteint, comblé par le fragment de ce qui reste incompréhensible, poétique : *Nous ne pouvons recevoir des impulsions de poésie qu'à travers des fragments* - G.Bachelard.

À l'enfer, avec sa tentation par la révolte, au purgatoire, avec sa tentation par la perfection (Chateaubriand), je préfère mon paradis, avec ma tentation par le désir et la caresse. Ni l'éternité de débandade, ni l'avenir de mascarade, mais le présent de toquade.

Le beau nom de *volonté* n'est vraiment grand que lorsque derrière lui on devine aussi bien l'esprit que l'âme, le cœur et le corps, la puissance y étant rejointe par la hauteur, la passion et la caresse.

L'esprit et l'âme ne sont que deux hypostases (*sive animus, sive intellectus* - même si [Descartes](#) aurait dû y mettre *anima* et non *animus*), se muant facilement l'une dans l'autre, en fonction du climat de notre cœur. C'est l'amour, la Chair, la Caresse qui, en revanche, restent irréductibles et couronnent ou complètent notre divinité jusque dans une triade. Le Verbe doit (pro)céder (de) à la Caresse.

Un jour, on comprend que la chair, contrairement au corps, est aussi



immatérielle que l'âme ; l'âme, dispensatrice des caresses invisibles, la chair, réceptacle des caresses du regard et de la peau.

L'âme n'est ni éternelle ni porteuse d'une éternité ni même en contact avec une éternité, elle est élan vers l'inexistant atemporel, élan qui est à la fois *agentia* et *amantia* (R.Lulle), ce besoin de caresses sacrées, animant nos meilleurs images, regards ou frissons. Mais puisque cet élan est toujours tourné vers l'*au-delà* des choses et des idées, on accorde à l'âme, métaphoriquement, un voisinage avec l'éternité.

Une complète différence de nature entre ces deux voluptés : la caresse à donner ou la caresse à recevoir, entre mon corps touchant et mon corps touché ; j'extrapole la vie sur l'art, et je trouve un énorme gouffre entre mon âme touchée et mon esprit touchant, ces deux outils du corps : pour interpréter ou pour représenter le monde, et qui, à tour de rôle, se renvoient de la matière à caresser par le verbe. *La volupté recherche les choses belles, sonores, suaves, agréables au goût et au toucher* - *St-Augustin* - *Voluptas pulchra, canora, suavia, sapida vel gustavi vel tetigi discernitur* - décidément, la caresse est la curiosité et du corps et de l'esprit, et c'est l'âme qui les unit.

Pour devenir dionysiaque, Apollon n'a qu'à adopter la voix d'Éros. Apollon est dans une fin insonore ; Dionysos – dans un commencement mélodieux.

La caresse est à l'âme ce que l'algorithme est à l'esprit, et l'orgie – au corps. La caresse est l'esprit, devenu charnel, ou le corps, devenant spirituel.

Les contraintes mathématiques ou érotiques, bien formulées en problèmes, promettent de l'élégance et dans les solutions algébriques et dans les mystères lubriques. La volupté y est davantage dans la séduction

que dans la possession, non dans l'être-là, mais dans le naître des pas qui y mènent.

Pour ne pas souffrir de la passion pour la femme, Démocrite se crève les yeux, et les Chrétiens veulent que leur âme soit sourde à l'appel de cette voix. Mais la vue et l'ouïe n'y sont peut-être pas les sens les plus troublants, et le toucher, ou son absence, créent davantage de tensions entre la jouissance et la souffrance. Le corps caressé, comme le mot châtié, traduisent mieux notre goût que la vision des contours ou l'écoute des horizons.

Toute caresse, que ce soit par le mot, par le regard ou même par la main, est si facile à profaner : il suffit que le réel fasse irruption dans le domaine, réservé exclusivement au rêve : *Ce monde trop réel est obscène*  
- J.Baudrillard.

La tête peut bien forcer la main à se serrer contre le cœur, frapper le front ou remplir la bouche, elle ne peut pas lui apprendre l'art des caresses.

L'esprit désire la même chose que la femme : concevoir dans l'amour, enfanter sans douleur. Et comme la femme, il succombe à la séduction des badauds et se fait avorter des embryons illégitimes.

L'erreur, remontant à Diogène, fut de chercher à séparer l'âme du corps. Il faut reconnaître, qu'ils ne voient dans le corps que des cadences du *hard* et non pas des caresses du *soft*. Le poète procure des jouissances au corps, même par des caresses verbales, musicales ou mentales. L'âme ardente sans le corps n'est qu'une raison froide.

Le parallèle est saisissant entre ce que le Verbe apporte à l'esprit et ce que la Caresse procure au corps ; mais le contre-point est encore plus fascinant, lorsque l'esprit s'incline devant la caresse ou le corps s'élançe

après le verbe.

Dans la mise en place du rendez-vous avec ma Muse, la raison c'est le choix du lieu, de la date, du décor. Mais, en cachette, ce rendez-vous est attendu par mon esprit, mon corps, mon âme – la séduction, la volupté, la jouissance. L'enfant de l'âme s'appelle volupté : Psyché et Hédoné.

Souvent, les anges ou Zeus même ne peuvent plus compter sur leurs conduire ou déduire, seul le séduire leur assurant la maîtrise ou la maîtresse ; ils se déguisent en démons ou en taureaux, à qui tant de choses, interdites au ciel, sont permises sur terre.

Le corps, en tant que support de l'âme, ce ne sont ni la physiologie, ni l'âge, ni l'anatomie, ni les nerfs, mais la mémoire des voluptés ou défaillances de nos caresses, au milieu des rêves, des mots, des attouchements. Ceux qui se laissent influencer par les tracasseries de leur estomac, par la profondeur de leurs larmes, par la hauteur de leur rire, font, d'habitude, pleurer d'ennui.

Je parviens à imaginer, que je reste moi-même, privé de tous mes sens, sauf le toucher, ce symbole même de la caresse. Et même les autres sens, à leurs sommets respectifs, culminent aux caresses : la beauté – pour les yeux, la musique – pour les oreilles, l'arôme – pour le nez, la saveur – pour la langue. Et l'intelligence – caresse de l'esprit, comme l'amour – caresse de l'âme.

La rhétorique ou l'imagination classiques, le rêve ou la sensibilité romantiques, le fantasme ou la folie postmodernes - cette dégringolade terminologique reflète fidèlement, pourtant, un progrès vers plus d'authenticité - le don sous-jacent, qu'il s'agisse de la créativité ou du frisson, est de nature érotique. Comme si le corps voulait prendre sa revanche sur l'esprit, la caresse se plaçant au même niveau que le bon et

le beau.

Les *amis* ou les *amants* de la sagesse - deux familles, presque sans intersection. Je ne fréquente que les seconds : le culte de la caresse, l'ivresse de l'obscurité, le goût pour des contacts téméraires, suivis du refus d'en assumer les conséquences. Mais les *amis* dominent : en créant des salons et écoles, en traquant, en pleine lumière, la sobre vérité, en s'enorgueillissant d'une cohérence entre leurs dits et leurs faits. *Aut factum aut dictum* (St-Augustin) est plus intelligent que *dictum - factum*.

La féminité la plus subtile et attendrissante est dessinée par les plumes les plus volages – A.Pouchkine, P.Verlaine, Tolstoï ; chez les prudes et graves, on trouve l'insipidité de la Samaritaine, de la Nouvelle Héloïse, de la Marguerite de Goethe ou de M.Boulgakov. L'authenticité du sensuel est dans la peinture du désir, plus que dans celle de l'objet désiré.

Un merveilleux exemple de l'éternel retour : la sensation et le désir exercent, réciproquement, une influence, l'un sur l'autre, et l'on finit par ne plus comprendre, d'où vient l'excitation, puisque la même intensité est portée par mon regard et ressentie par ma chair. L'extérieur et l'intérieur, le perçu et le conçu se fusionnent dans la volupté.

L'axe *contrainte - liberté* reste assez insignifiant ; à *contrainte* il faut chercher un opposé, suivant le sens du toucher, et je le verrais dans *caresse*. Au commencement était peut-être le toucher : la caresse ou la contrainte (*die Zucht* de Nietzsche).

*La volupté, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, soit du côté du néant, soit du côté de l'infini* - G.Thibon. Et quand, en plus, le vase est majestueusement vide - quelle sonorité ! À faire pâlir tous les silences.

Dans le dilemme du verre moitié-plein moitié-vidé, l'optimisme ne consiste

pas à se pencher du côté plein, mais à trouver des ressources, mystiques ou éthériques, du côté vide, à faire un bon choix entre *la volupté du vide et le leurre du plein* - Th.Adorno - *der Lust der Leere und der Lüge der Fülle*.

Un plaisir mystique s'appelle caresse ; jadis, et le corps et l'âme vivaient de ce salutaire mystère : *Le corps attend un supplément d'âme, la mécanique exige une mystique* - H.Bergson, mais aujourd'hui, la mécanique s'installa partout, où demeurait l'âme, et tout mystère spirituel trouva sa solution robotique.

Le talent, c'est surmonter ce qui est humainement difficile ; le génie, c'est maîtriser ce qui est divinement facile, tout en restant humainement impossible. Mais ces adresses actives, talentueuses ou géniales, sont peu de chose à côté de la caresse passive, dont on enveloppe le rêve, et que d'autres profanent par la petitesse développante. Rendre le rêve plus lointain que présent, pour qu'il nous attire et excite plus que le fait - l'affaire du génie improbable.

Chez l'homme, ce merveilleux parallélisme entre le matériel et l'immatériel : la mémoire et le muscle accompagnent l'esprit, et ce dernier mue en âme, dès que le corps s'adonne à la caresse ou découvre les joies de la faiblesse. Le corps et la raison sont bicéphales – une tête sobre et une autre - grisée.

La jeunesse, c'est un bonheur voué aux yeux ouverts, la caresse aussi réelle que la peau ; la maturité - la béatitude réservée aux yeux fermés, toute caresse naissant et croissant dans l'imaginaire. Odysseus ou Homère.

Dans les profondeurs, il n'y a que très peu de points d'attache ; et en surface ils abondent. D'où l'austérité des profonds et l'exubérance des

superficiels. Mais la personnalité n'a qu'une seule dimension probante - la hauteur, et elle accompagne plus naturellement les superficiels que les profonds, elle est plus près de la caresse que du forage. Et J.Benda - *En ce qui regarde l'amour, Descartes, Spinoza, H.Spencer travaillent en profondeur et Stendhal - presque uniquement en surface* - n'y est pas si idiot qu'il en a l'air. La peau n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus profond chez nous (Valéry), mais elle promet une belle hauteur.

La montagne, l'arbre, la caresse – la hauteur minérale, végétale, animale – trois métaphores-hypostases de l'âme.

Au début, ils pensent protéger leur âme, en n'offrant aux autres que la vue de leur épiderme. Mais le ballet incessant des chatouilles, déchirures, caresses fait vite oublier l'auteur de toute musique ; on ne caresse pas les cordes de l'âme, on les tend, car la première fonction de la musique est le tragique et non pas le ludique.

Aussi abstraite que soit n'importe laquelle de mes remarques, je ne parviens jamais à la détacher de mon corps, c'est-à-dire d'une caresse ou d'une douleur, vrillées au corps de mon discours. Valéry parle d'un corps de l'esprit comme d'une inconnue sur l'arbre intellectuel. L'inhumaine pseudo-ascèse platonicienne - mourir au corps, pour libérer l'essence et renaître à l'être - explique l'obsession des Anciens par la minable tranquillité de l'âme, prépare le chemin à l'idée saugrenue de la résurrection, et, surtout, justifie la robotisation actuelle des esprits (esprit de corps).

Toute tentative d'une écriture noble aboutit à la problématique confrontation aristotélicienne entre l'intelligible et le sensible. Privilégier le concept, le système, l'inférence, bref une solution, ou bien la beauté, l'émotion, le goût – bref, un mystère - la caresse. La métaphore est une caresse, comme le sont le paradoxe, la mélodie, le rêve. Tout bon philosophe est chantre de la caresse protéiforme.

L'évolution de l'image de la philosophie : une bergère insouciant se transformant subrepticement en *berger* rongé par le *souci* (Heidegger). La volupté cédant à la volonté, le soupir - au devenir, le naître - à l'être, la caresse - à la bassesse.

Il faut beaucoup d'esprit, pour comprendre, que, à l'instar de l'âme, l'esprit, pour être fécond, la nuit de son illumination, a besoin de caresses aux endroits secrets. *Pour un homme d'esprit, l'âme, c'est presque du corps* - M.Tsvétaeva - *Душа, для человека духа, - почти плоть.*

Avant de s'imposer, tout nouveau style traverse une zone dangereuse, où la honte et la jouissance se disputent la primauté. La caresse, artistique ou charnelle, c'est une audace qui n'a pas encore vaincu la honte, mais sent déjà l'approche de la jouissance. La caresse, cet équilibre entre la cime qui couronne et la racine qui soupçonne.

Deux degrés de honte : non seulement je ne suis point fier du regard, qui se forma en moi, à coups des mots, des votes et des abstentions, mais, même à l'intérieur de ce regard, je trouve si facilement des failles, des ruptures, des chutes. Est-ce parce que je ne poursuivis jamais le vrai ni n'envisageai jamais l'incarnation du bon ? Ou bien parce que tout ce qui est viscéral sent trop son milieu d'origine ? D'où mon intérêt pour la peau et sa caresse.

L'érotisme opposé à la transaction, la caresse – à la possession. Quand on a connu la folle jouissance de caresser un mot, un corps, une idée, on se rit de la sobre satisfaction de maîtriser un sujet, une rigueur ou une puissance.

Parmi la gent de plume, le nul est motivé par le besoin résolu d'écrire, le médiocre - par le besoin problématique de lutter, le meilleur - par le besoin mystérieux de caresser. Graphomanie, mégalomanie, érotomanie.

La liberté ne s'exerce que par l'esprit, mais elle met en jeu, respectivement : le cœur, pour sacrifier au Bien désintéressé ; l'âme, pour s'adonner à la hauteur, en abandonnant le terre-à-terre ; le corps, pour accepter la déraison de la volupté.

Là où l'écrivain médiocre exhibe l'anatomie, le délicat n'esquisse que la caresse.

Dans chaque écrit se reflètent nos sens : l'odorat – perspicacité, le goût – élégance, la vue – horizons, l'ouïe – connaissance, le toucher – caresse. Toutes ces facettes s'inscrivent dans l'ampleur et se rehaussent par le talent.

Il y en a, pour qui écrire, c'est développer, dresser un échafaudage ; ô combien plus brillants sont ceux, pour qui écrire, c'est envelopper, caresser une image !

Ce qui est bancal et bête, dans une métaphore ou dans une pensée, cherche son salut dans le développement ; mais ce qui est déjà plein - y perd. *L'image gagne toujours à ne pas être développée* - L.Aragon - la pensée, en dernière instance, y gagne aussi. Et c'est l'émotion première qui en est victime, puisqu'elle n'est vivante que près de sa source, à laquelle on ne peut être fidèle qu'en mourant de soif.

Le cogito n'est pas une formule logique, mais une équation à variables, dont chacun crée les domaines de valeurs. Toutefois, pour son père misérable, il relevait plutôt de la physiologie que de la logique : *Sentir n'est rien d'autre que penser* - Descartes - *Sentire nihil aliud est quam cogitare* - voilà que le front plissé, que lui prêtent les acolytes, cède tout son prestige - aux glandes ! Pour être sûr d'exister, il suffit donc, par exemple, d'être caressé, ce qui n'est que du bon sens !



L'âme est ce qui vit, organiquement, directement, aveuglement, le mystère indicible du monde ; l'esprit est ce qui, par un doute ravageur, le traduit en problèmes conceptuels ou langagiers. Deux observateurs s'en mêlent, le corps et la raison, qui en cherchent des solutions - la caresse ou l'algorithme, les deux faisant visiblement partie du dessein divin.

La pureté : le plus idéaliste des sens, la vue, débarrassée de sa facette matérialiste, devient regard ; le plus matérialiste, le toucher, libéré de sa fonction idéaliste, devient caresse.

Les charlatans de la chair, ou exquis pornographes, vous promettent de vous stupéfier avec leurs scènes de violence extrême, de lascivités inouïes, d'audaces inimaginables, et, toujours, leurs monstruosité bien plates s'avèrent être à portée de n'importe quel garagiste.

Le soi connu se traduit par la lumière, caressante et certaine ; les ombres, tragiques et furtives, traduisent le soi inconnu : *Le moi inconnu exige un milieu éphémère, comme en offrent les ombres* - Kierkegaard.

On pénètre un problème, c'est-à-dire on le formule ; on ne pénètre pas un mystère, qui, on le sait, reste impénétrable. Le mystère est la caresse préliminaire. Du problème pénétré, l'homme retire une solution, ce qui promet la conception d'un nouveau mystère.

Le passage de la jeunesse à la maturité, c'est la préférence grandissante, qu'on accorde aux yeux fermés, par rapport aux yeux écarquillés : pour percevoir la réalité, pour entrevoir le rêve, pour concevoir ou recevoir des caresses.

Être sans honte, aujourd'hui, signifie ne voir que le corps des pensées, sans s'arrêter sur leurs vêtements que conçoit le haut couturier qu'est tout créateur. Il n'y a que celui-ci qui s'inspire de la troublante nudité de la pensée à maîtriser et que, par ailleurs, il ne touche qu'en rêve, dans ses

phantasmata inarticulées. *La perte de la honte est le premier signe d'un faible d'esprit* - S.Freud - *Der Verlust von Scham ist das erste Zeichen des Schwachsinn* - un faible d'esprit étant celui qui croit que la force équivaut l'esprit.

Tout homme a un soi et un visage ; le soi, presque en entier, est partagé avec autrui, le visage est inimitable ; on peut et doit admirer le soi, on ne peut aimer que le visage ; on se comprend ou se méprend au même degré, qu'on se scrute ou scrute autrui, le visage crée sa propre vérité irrésistible ; le soi est un miracle d'espèce, le visage est une magie de caresse. Narcisse savait s'agenouiller dans des temples, avant de s'agenouiller devant le lac ; la page blanche reflète mon visage, question de profondeur de mon écritoire et surtout de hauteur de mon regard.

Le corps, ce sont des capteurs qui envoient des signaux à l'âme, qui les transforme en jouissances, en souffrances ou en connaissances (dans ce dernier cas, l'âme s'appellera esprit) : signal - caresse/blessure - musique. Leur rapport n'est ni fusion phénoménologique ni séparation bergsonienne, mais cohabitation entre la fontaine et la soif.

L'esprit de la science est dans ses constantes, son âme - dans ses inconnues, son corps - dans ses unifications avec l'arbre philosophique. *L'âme de la science a besoin d'un corps* - D.Mendeleïev - *Душе науки нужно тело*. Tant que ce corps réclamait des caresses - par l'élégance, par l'amour, par la volupté - la science laissait son esprit se muer en âme. Mais depuis que la science se pratique sans conscience, non seulement elle perdit son âme, mais même son esprit devint une espèce de calculatrice dans un corps électronique. Pourtant, on pensait jadis, que *rien ne nous est plus présent que notre âme* - St-Augustin - *nihil sibi ipsi praesentius quam anima*.

Nos états d'esprit se traduisent fidèlement par nos prises de positions ; nos états d'âme sont à traduire à partir de nos poses. Caresses bestiales

d'amour-propre ou tendresse musicale d'amour. Étrange parallélisme de lectures intellectuelle ou érotique du couple de mots – *position-pose*.

Et si l'esprit et l'âme n'étaient que nos fantasmes, et si notre intérieur n'était prévu que pour les viscères et muscles ? Et si la caresse de notre peau était la dernière profondeur, qui nous soit accessible ? Même les robots doutent de l'existence d'un intérieur.

L'éloge de la superficialité : on ennoblit la chose par un attouchement, non par une maîtrise ou par un épuisement.

Je vécus tant de belles sensations à la lecture de ceux qui ne faisaient qu'effleurer élégamment de beaux sujets – des caresses conçues, des caresses perçues. Quant à ceux qui creusent, forent ou percent, je n'en vis jamais qui m'émouvrait ou m'étonnerait, en exhibant des pierres précieuses ou en laissant jaillir une belle fontaine.

Le bavard viole l'ineffable ; le laconique caresse l'indicible.

Où réside la honte ? - dans le corps ou dans l'âme ? - quelle nudité a plus besoin d'être cachée ? *Le corps est l'habit de l'âme ; il en couvre la nudité et la honte* - J.G.Hamann - *Der Leib ist das Kleid der Seele. Er deckt die Blösse und Schande derselben* - la caresse sauvant l'altesse.

Je me relis et je n'y trouve aucune trace des lieux, où je bouquinais ou bossais ; ni Moscou ni Paris, mais la Méditerranée, elle y est omniprésente, elle qui illuminait les autres, elle qui m'enténébra. Je me fiche de ma cervelle comme de mes muscles ; je veux coucher mon âme en compagnie de mes caresses.

Éros munit la raison d'ailes, que les rats de bibliothèques déchiquettent en autant de plumes décharnées, pour griffonner des pages asexuées.

Ils prennent trop à la lettre les mots de *hauteur* ou de *profondeur* et cherchent à nous proposer des échelles ou des puits, tandis qu'il suffit de nous rappeler le besoin d'ailes ou le besoin d'échos, les deux - à travers des caresses verbales et non pas des messes doctrinales.

La maîtrise de la verticalité : avoir sondé la profondeur, pour donner de l'élan ironique et sacrificiel à mon esprit ; avoir prêté un serment de fidélité à la hauteur, pour que s'y éploie mon âme ; avoir un pied-à-terre dans la superficialité, pour que mon cœur s'y adonne à la caresse des sens.

Pourquoi est-il si facile de rendre notre âme solidaire du cerveau, du visage, des mains, des pieds ou de la peau, et non pas des viscères, de l'aorte ou de la vessie ? L'âme serait-elle vissée aux opérations mécaniques et nullement - aux opérateurs organiques ? Et la peau, avec sa soif de caresses, serait-elle l'élément le plus profond de notre soi ?

Partout, sur mon corps, peut se loger la poésie : la caresse - poésie des doigts, la danse - poésie du pied, le chant - poésie de la bouche, l'humilité - poésie du cou, le rêve - poésie des yeux, la musique - poésie de la cervelle, le jeu - poésie du sexe, l'ivresse - poésie du palais.

Mon arbre est un compromis, ou mieux - une union, ou encore mieux - une unification entre le matérialisme et l'idéalisme : j'admire l'existence même des constantes dans l'univers de la matière et j'admire l'essence même des variables ou des inconnues, dont est capable l'univers de l'esprit. Mais l'admiration, c'est un autre nom pour désigner la caresse, qui est le commencement ou la racine de tout.

La surface, ou l'épiderme, permet de visualiser la profondeur ou de caresser la hauteur.

La caresse, pour l'âme, serait la même chose que le mordant - pour l'esprit.

Les trois hypostases indissociables de ma trinité - la caresse, le regard, la noblesse - semblent représenter le Diable, puisque l'apôtre préféré de [Jésus](#) les définit comme *concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie*.

Les paroles qui sauvent (la poésie) nous détachent des choses qui plaisent, mais les paroles qui plaisent (les caresses) nous attachent aux choses à sauver. Le bon sauveur doit savoir jouer sur les deux registres.

Dans toutes nos langues, la caresse corporelle, en tant qu'une métaphore, se propage partout où l'émotion a sa place : *toucher - touchant, (be)rühren - rührend, тронуть — тронут*. Il semblerait même, que les bons esprits eux aussi subissent la même contamination : *La plus haute sagesse consiste à savoir comment toucher à l'intouchable d'une manière touchante* - Nicolas de Cuse - *Summa sapientia est haec, ut scias, quomodo attingitur inattingibile inattingibiliter* - on ne sait pas si l'on est en présence d'une pensée, d'une maîtresse ou d'un poème.

À partir de *temple*, de ce qui sépare l'intérieur de l'extérieur, pour créer du sacré, part une jolie bifurcation : vers le noyau profond à caresser, l'*intime*, et vers l'ampleur du *temps*, qui nous torture, en se développant, ou nous caresse, en nous enveloppant.

Qui veut déduire développe ; qui veut séduire enveloppe. Développer des abstractions, non enveloppées de chair métaphorique, c'est reconstruire un squelette à partir des ossements.

Si je veux rendre ma caresse - un soupir, un gémissement ou un silence voluptueux - la vigueur est préférable à la douceur, la contrainte - le fouet

et les chaînes – au déchaînement. Et A.France : *Caressez longuement votre phrase, et elle finira par sourire* - a de mauvais moyens et buts.

Dans la félicité des caresses verbales, je ne pense pas souvent à la conception d'enfants, de ces pensées, le plus souvent illégitimes. Mais *tu enfantes de pensées, comme enfante et les porte longtemps la femme* - M.Prichvine - *мысли рождаются, как живые дети, и их долго вынашивают* - dans la douleur, la difformité et la perte d'appétits.

Face à l'âme - deux interprètes, aux rôles assez proches - le corps et la langue. Le corps perçoit et imprime ce que l'âme exprime et conçoit, mais parfois le corps devient dominateur, comme la langue, et ce qui s'appelle caresse, pour le corps, s'appellera poésie, pour la langue.

La caresse s'associe avec la nudité - verbale, sentimentale ou anatomique ; Platon, qui ne préconise que deux genres d'entraînement, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, - la musique et la gymnastique, est peut-être le premier à avoir compris qu'au Commencement était la Caresse (*gymnos* - nudité).

Le regard, c'est la vue, remplie de mon visage, de mon étonnement, de mes caresses, c'est le toucher intuitif guidant le goût réflexif : *La philosophie du regard s'accomplit dans un remplissement tactile de l'intuition* - J.Derrida.

La plus glaciale des indifférences s'appelle platitude, et la caresse, à l'opposé de la platitude, est à l'origine de l'amour, de la musique, de la poésie, de la conscience. *Une caresse brise la glace infinie du monde - telle est la leçon merveilleuse du Christ* - F.Iskander - *Космический холод мира преодолевается лаской. В этом чудо учения Христа*. Dommage que le Christ se soit arrêté sur le seul premier domaine, à moins que les autres ne soient que des expansions du premier.

Le visage est nu, et le moi porte des habits des autres, ou au moins par tous endossables (je ne pousserai tout de même pas jusqu'à l'appeler - haïssable). Le moi cherche des prouesses, le visage se contente de caresses.

Je peux admettre, que le Verbe, telle une forme articulée de la Caresse, était au Commencement, mais, visiblement, il est tout-à-fait impuissant face à la Fin – aucune production verbale, comparable au **Requiem** de Mozart, au dernier **Trio** de Schubert, à la **Pathétique** de Tchaïkovsky. Et si, au Commencement, nous étions sourds, et même la première Caresse était musicale ?

Plus que dans l'intelligence, plus que dans le pouvoir, plus que dans l'art du jeu - c'est dans ma faculté de caresser - par la main, le mot ou le regard - que je place mon amour-propre suraigu. Si ma caresse n'est recherchée par personne, rien ne me sauvera de la paralysante honte.

L'angoisse, sans disparaître, se met à parler espérance ; le doute, sans perdre l'acuité de son problème, se mue en apaisant mystère, - c'est ainsi que je verrais la grâce. La grâce, c'est la caresse des fins et des commencements, des résignations et des révoltes. Caresse, le contraire de possession ou de maîtrise. Caresse, dans laquelle **Socrate** ne voyait qu'un compagnon du sensible et de l'intelligible, tandis que les hédonistes (*Philèbe*), plus sensibles peut-être que lui, tout en étant moins intelligibles, en faisaient un principe.

Ce qu'on prend pour commencements divins - Verbe ou Amour - devient, traduit en notre modeste idiome humain, des fins ultimes - livre ou caresse, auxquels aboutissent la vie et son bonheur.

Aux angles de vue sur les commencements divins dans le vivant - au

langagier (le Verbe) et à l'organique (la Caresse) – on peut ajouter le mécanique : l'apprentissage (filtrage d'expériences), la formation d'algorithmes (scénarios d'exécution), le passage de la première étape à la seconde, la partie la plus énigmatique, sur-rationnelle, magique, mais visiblement implémentée jusque dans les roses et les moustiques.

Pour parler de l'existence, nous pouvons porter en nous trois mondes : celui du vrai, celui du beau, celui du Bien, dans lesquels nous plongeant nos trois interprètes – l'esprit, l'âme, le cœur, et qui font de nous un intellectuel, un artiste, un saint. D'où trois cas extrêmes : si je ne reconnais que le monde du vrai, je devrais affronter, dans une lutte féroce, un désespoir noir ; si je ne vis que du beau, je vivrais une espérance dans l'inexistant ; si je me laisse emporter par l'émoi du Bien, je porterais l'amour ou la caresse à ce monde immatériel. L'existence est placée par l'esprit dans une représentation, par l'âme – dans un langage, par le cœur – dans la réalité. L'union des trois paraît être impossible ; il faudrait être un ange, ou celui qui n'affronte que les anges.

Sur son lit de mort, l'homme se retrouve dans l'état, dans lequel il est né : sans cheveux, sans dents et sans rêves, qui lui permirent, à l'âge décent, d'apprécier le goût, la caresse et l'émoi. Et il finira par retomber dans la seule chose, qu'il savait faire à la naissance, - dans les pleurs et gémissements.

Être ou devenir, deux facettes de mon moi, l'essence et l'existence. L'être, ce sont mon intelligence et ma noblesse ; le devenir, ce sont mes actions et mon avoir. Il suffit d'avoir du talent, pour que, dans tous ces ingrédients, se manifeste ma création ; et le talent, c'est la prémonition et la maîtrise des caresses, que puissent prodiguer mon corps ou mon âme. Toute belle création est création de caresses – musicales, érotiques, intellectuelles.



Dieu n'émet pas de lumière, ne se manifeste pas par ses ombres. Et **Nietzsche** : *Quand toutes ces ombres de Dieu cesseront-elles de nous obscurcir ? - Wann werden uns alle diese Schatten Gottes nicht mehr verdunkeln ?* - finira par comprendre, que ce n'est pas la vue mais la caresse qui révèle le C(c)réateur, et la caresse est ressentie surtout dans les ténèbres – mystiques, érotiques, artistiques.

Si, dans ma perception, je privilégie la vue (et la compréhension), j'ai affaire à mon esprit ; et si je privilégie le toucher (et la caresse), le même organe s'appellera âme. Même **Descartes**, tout en partant de l'esprit, le savait : *Le premier principe est que notre âme existe*. Et quand l'œil de l'esprit se laisse guider par le toucher de l'âme, naît mon regard.

Les hypostases divines chez l'homme : le cœur (pour tendre vers le Bien), l'âme (pour s'émouvoir devant le Beau), l'esprit (pour prospecter le Vrai). Les sens produisent ses hypostases humaines : le regard, le goût, l'intuition, la musique, la caresse.

Les plus belles qualités du cœur, de l'âme, de l'esprit se réduisent, en fin de compte, à la même chose – à la maîtrise des caresses, qui exprimeront, respectivement, l'amour, la noblesse, le talent – le visage illuminé, le regard mélancolique, la tête haute. *Le visage dévoile la couleur du cœur* - Dante - *Lo viso mostra lo color del coro*.

Tout embryon de mes notules est enfanté par mon esprit, chatouillé par mon âme, excitée par - une intelligence, une hauteur, une musique, une noblesse, une ironie. Autant de Muses différentes, et je ne sais pas laquelle est la plus fertile.

Tout objet que tu touches (au lieu de le saisir ou le posséder), comme tout objet qui te touche (au lieu de t'écraser ou te dominer), peut provoquer ce besoin de caresses, peut-être le premier de tous les besoins qu'un homme

de bien cherche. Les mots d'un conte de fées, le beau visage d'une femme inconnue, la pensée qui t'immobilise, l'arbre qui te tend ses fleurs ou ses ombres.

## **ACTION**

On se révèle par le mot dans un langage, par la pensée dans un modèle, par un acte dans une réalité. L'équivalence entre les deux premiers - création humaine, entre les deux derniers - divine. Au commencement divin était la pensée ; le verbe n'annonce qu'un commencement humain.

Ni devoir ni action, mais bien la volonté, qui doit (veut ? peut ?) rester une pure volonté de puissance. Si, en plus, on se souvenait, que Nature voulait dire naissance ou commencement : rester fidèle au commencement s'appelle rythme - la vertu serait donc de la musique !

Je cherche à confondre la *volonté de puissance*, et voilà que surgit au bout de mes lèvres, tout de raccroc, - la *volupté en puissance*, à laquelle peut-être avait pensé Shakespeare : *La volupté en action ruine l'esprit - Th'expense of Spirit, the lust in action*, tandis que la volupté en puissance l'élèverait !

La volupté est la volonté de ne pas agir, les yeux ouverts, mais de rougir ou rugir, les yeux fermés. La volonté *en puissance* est un thème à creuser, puisqu'on sait que *la volonté d'agir écrase la pensée - Heidegger - der Wille zum Handeln überrollt das Denken* - il faut donc choisir entre volonté en tant que corde tendue ou en tant que flèche décochée, ou, comme dirait *Aristote*, entre la volupté *en puissance* et la volonté *en acte*.

La volupté est dans l'acte furtif et aveugle, et non dans le rêve absent ; mais l'acte est rare en amour qui vit du rêve, d'où le spectre de la souffrance, qui hante l'amour. Et l'acte, hélas, c'est le mal : *Dans le mal se trouve toute volupté* - Baudelaire.

Ce qui distingue les passions, ce n'est pas la part de vertus ou de vices,

mais le milieu de leur exercice - la certitude de l'action ou le vague du rêve, le réel ou l'idéal, le plaisir des yeux ou la volupté du regard. *Les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour* - Chateaubriand. L'amour actif est source de tant de scélératesses, et l'orgueil passif – de tant de noblesse.

L'action ne fait que du remplissage ; du silence des mains naît la caresse ou le rêve. *Qui se tait avec sa bouche bavarde avec ses mains* - S.Freud - *Wessen Lippen schweigen, der schwätzt mit den Fingerspitzen*. Il faut être fanatique de la lutte des classes et des sexes, pour voir dans la caresse, comme Sartre, *une embuscade tendue à l'autre* ; la caresse est une tentative désespérée, pour que la main parle le langage du rêve.

Connaître ses points de départ et d'arrivée et ignorer ses développements et actes suffit pour connaître un homme d'envergure. Son rêve est d'entretenir le rythme du pointillé vital, dessiné par ses deux points, dont il n'est pas vraiment le maître, mais seulement l'admirateur. Mais être fasciné par les sources vaut mieux qu'être façonné par les ressources.

Mon vrai visage, ce sont les caresses que je promets ou que je languis de recevoir. Mes actions ne sont que des masques de mon esprit, comme mes discours – des masques de mon âme. Mon soi connu est dans mes masques, mon soi inconnu – dans mon visage, qui porte *une grande, une unique arrière-pensée, à jamais inexprimable, celle qui, constante, habite les bons visages* - H.Hofmannsthal - *der eine große, nie auszusprechende Hintergedanke, der stetige, der in guten Gesichtern steht*.

Les actes s'insèrent entre la source obscure et le dénouement flagrant, entre la bonté originelle et le désarroi final ; ils sont des péchés intermédiaires, que désapprouvent les médiateurs oisifs, les anges. Le péché, *courant* et nullement originel, est de voir au commencement la pensée, le verbe, l'acte et non pas le Bien, la musique ou la caresse.

Le regard est une espèce de conception du monde ; l'action et la contemplation y sont également inutiles ; la main caressante y est plus féconde que la main agissante, et les yeux fermés y sont plus prometteurs que les yeux écarquillés.

Dans l'action, le corps défigure l'âme ; dans la réflexion, l'âme redessine le corps. *C'est la vie, et non pas la mort, qui sépare l'âme du corps* - Valéry.

Ce qui rend le commencement suffisant et tout développement – superflu, c'est la musique déterminant et le thème et le rythme. *Une action est rythmée, quand elle dépend uniquement de son commencement* - Valéry.

Tout discours est fait du dit et du fait, le vrai faire, hors toute imitation, consistant à innover dans le dire. Et cette innovation peut surgir de plusieurs sources : le choix de matériaux, l'usage d'outils, le style d'édifices, leur ampleur, la solidité de leurs fondements ou l'audace de leurs hauteurs, leur incrustation dans le paysage etc. Sans le faire, le seul dire n'est qu'une copie ou une partie de termitières ou de phalanstères.

Sur Terre n'est libre peut-être que mon premier pas, les suivants ne m'appartiennent pas, ou moi, je ne leur appartiens plus. Mais le regard posé sur mon étoile est toujours libre. Et les meilleurs chemins se tracent dans le ciel, à la lumière de mon étoile.

Quand l'intensité remplit mon regard, tout événement - une agonie, un triomphe ou une découverte - est vécu telle une vicissitude sans conséquence, aux noms communs. N'apportent des secousses que les naissances, ces surgissements de l'innommé.

Ni une foi réglementaire ni, encore moins, une action ne nous rapprochent

de nous-mêmes. C'est le désir du point zéro, dans chaque départ, qui donnerait une bonne direction. L'action ne peut unir que les courts désirs, portés par la mesure et l'habitude. Ceux qui se touchent au-delà des choses, réclament le rêve inaccessible.

Que je vise mon étoile, des fauteuils ou des podiums, un jour je me trouverai à leurs pieds. Où veux-je que ma chute m'attende ? M'effondrer d'épuisement, à la fin, m'essouffler d'ennui, dans un parcours sans fin, inclure ma chute dans le fondement même de mon commencement ? Ce dernier choix suppose, que ma demeure soit une haute ruine. *Le fond de la chute se trouve d'abord dans la grandeur du commencement - Heidegger - Der Grund des Einsturzes liegt zuerst in der Größe des Anfangs.*

La tragédie, ce ne sont pas des vicissitudes du parcours, mais le crépuscule des fins, assombrissant et dramatisant l'aurore des commencements : l'affaiblissement pressenti de toute la gamme de l'âme : l'émotion, l'espérance, le talent, la volonté, la jeunesse. C'est pourquoi le meilleur tragédien, ce n'est pas Shakespeare, mais Tchekhov. Ni l'action ni la réflexion, mais la pitié et l'impuissance.

L'absence de but décrit aussi bien le mauvais que le bon nihilisme. Le premier, l'absurdiste, le constate et se met à se lamenter et à justifier son cynisme. Le second, le noble, le proclame par un acte de volonté, car l'essentiel de nos élans et de nos visages s'associe à la hauteur de nos commencements et à la noblesse de nos contraintes.

L'humilité des buts, la neutralité des moyens, l'intérêt des contraintes profondes, la passion des hauts commencements. *Je suis fier de mes obstacles - Valéry.*

La liberté s'annonce dans l'audace des passions, se devine dans la

créativité des commencements, mais elle se *prouve* uniquement dans les sacrifices et fidélités des actions. Il ne faut compter ni sur l'extase ni sur la contemplation, pour saisir la liberté, comme le fait Plotin : *La liberté réside dans l'intelligence, qui se désintéresse de l'action.*

L'action, à l'instar de la pensée, gagne en pureté, lorsque son essence est dans le commencement ; *agir* et *commencer* s'expriment par le même verbe grec *archein*. Comme *parole* et *esprit* se rencontrent dans *logein*. *Agir* ou *penser* - comme prendre *initiative*.

Plusieurs libertés sont présentes dans l'agir : celle de choisir, celle d'en être conscient, celle de pouvoir le justifier, celle de constituer un vrai commencement – et toutes sont d'authentiques miracles. *Le miracle de la liberté consiste dans ce pouvoir-commencer* - H.Arendt - *Das Wunder der Freiheit liegt in diesem Anfangen-Können.*

Le travail, aujourd'hui, est l'exécution d'un algorithme en vue d'un but parfaitement transparent et rationnel, le contraire de ce qu'est la caresse à donner : un secret commencement, aux conséquences imprévisibles, le seul retour désiré étant une caresse à recevoir. Mais, peut-être, *primitivement, caresse et travail devaient être associés* - G.Bachelard - pour que la *praxis* profonde rejoigne la haute *poiésis*.

Le sens de ta vie se laisse mieux deviner par ce que tu évites que par ce que tu poursuis : *Tiens au sens des contraintes que tu imposes à ton action* – Marc-Aurèle.

Me montrer par mes actes, me décrire avec mes idées, m'inventer en métaphores – je me demande, laquelle de ces images est la plus authentique ou exhibe mon soi le plus complet. Sceptique des actes, neutre avec les idées, je préfère la caresse et l'intensité des métaphores.

## AMOUR

De tous les désirs, le moins bien articulé quoique le plus vital, est le désir d'être aimé. Et le seul échec irréconciliable est de définitivement ne pas l'être. Le meilleur en nous ne s'articule guère ; on ne peut être aimé que pour la face cachée de notre être. Je suis mon épiderme et ma cervelle ; je NE suis ni mon invention ni mes pulsions. C'est pourquoi il est inepte de dire : *J'aime mieux être haï pour ce que je suis que d'être aimé pour ce que je ne suis pas* - A.Gide.

Toutes les passions logent assez nettement dans la cervelle avant de contaminer les mains, les pieds ou l'âme. Sauf l'amour. On ne sait jamais quelle cellule en serait frappée en premier. Face à lui, l'épiderme comme le cœur deviennent poreux, se laissent envahir par ses émanations, éruptions, courants, souffles, caresses. La cervelle abdique, l'espoir enfantin se met à bouleverser, le hasard aveugle - à prendre l'allure du destin, la belle liberté - à perdre ses titres de noblesse, le mystère à portée des grenouilles - à auréoler le quotidien.

En mettant à l'origine du péché - l'amour charnel, le christianisme entoura nos caresses d'une aura supplémentaire. Qui apporta le plus à l'urbanisme des idées ? - des entreprises de leur démolition !

Chaque sens, quand il devient despotique, est un imposteur de l'amour : le toucher qui propulse le corps, la vue qu'éblouit une beauté, l'ouïe qui cède aux tendres sirènes, l'odorat qui invente des parfums artificiels, le goût qui éveille le rapace. L'amour, c'est la fusion inconditionnelle des sens, perdant leurs fonctions premières.



Tout amour se réduit à la caresse, et non seulement l'amour, puisque le seul point commun entre le beau, le bon et le vrai semble être la caresse, qu'éprouvent nos sens esthétique, éthique ou intellectuel. Dieu, visiblement, en fut tellement obsédé, que même notre peau en porte des conséquences.

L'amour est censé, aujourd'hui, faire du *bien* comme la gymnastique, le code pénal ou les cercles d'anciens combattants. Aimer, c'est oublier la honte, la condition de tout premier pas vers le bien. Donc, aimer, c'est redevenir barbare et laisser un chaos sentimental se substituer à l'ordre moral. Les caresses faisant oublier les rudesses.

Sur dix tentatives de parler de *choses tendres*, neuf laissent derrière elles la honteuse imperfection, photographique ou langagière, qui m'oblige à ne plus chanter que la fonction et non les exploits des organes (*Non seulement aimer, mais être l'amour* - Angélu - *Wir sollen nicht nur lieben, sondern die Liebe sein*). De même, la pudeur sexuelle se sauve vers l'ambigüe poésie. L'amour est le seul nom, dans lequel s'entendent merveilleusement les trois verbes irréconciliables : l'avoir, l'être, le faire.

Aimer : quand, sous mes yeux incrédules, le corps, l'esprit et le cœur de l'être aimé deviennent âme.

Aimer charnellement le corps et spirituellement l'esprit - est banal et improductif ; il faudrait aimer charnellement l'esprit et spirituellement le corps, ce qui élève et l'esprit et le corps. Surtout si l'on croit, que *entre le pénis et les mathématiques, il n'existe rien ! C'est le vide !* - F.Céline. Alternier les hauts et les bas : *Tu es ardent dans le glacial, glacial dans l'ardent* - Cicéron - *In re frigidissima cales, in ferventissima friges*. Entre deux éléments, l'eau et le feu, il faut choisir : *L'esprit n'est pas un*

*réceptif à remplir, mais un feu à entretenir* - Plutarque.

Aimer, c'est la caresse d'une jouissance irréaliste ; être aimé, c'est la caresse de l'amour-propre bien réel ; l'amour partagé, c'est la rencontre du songe et du réveil. *Aimer, c'est jouir, tandis que ce n'est pas jouir que d'être aimé* - Aristote.

On dirait, que chacun de nos sens, sans exception, fut créé avec la seule fin de tendre vers sa transfiguration extatique par le simple fait d'aimer ; on ne sait même pas lequel en est le mieux marqué. *L'amour est la poésie des sens* - Balzac.

Se dire, sobrement, qu'aucune possession, en amour, n'est envisageable, et se griser, ensuite, en faisant mystère ou fantôme de ce qu'on aime - le contraire de La Rochefoucauld : *L'amour n'est qu'une envie de posséder ce que l'on aime, après beaucoup de mystères.*

J'ai tant aimé ce qui est invisible en toi, que, par un débordement de tendresse ou d'imagination, j'ai fini par aimer ton visible.

Parmi tous les excès qui rythment mon existence, l'amour est celui qui me met le plus près de mon soi inconnu : je me reconnâtrai dans l'espérance, dans la caresse, dans la solitude et dans la souffrance, et je les exalterai, tandis que la vie des autres sens ne cesse de les dégrader.

L'amour, comme la philosophie, c'est la découverte du potentiel de mes faiblesses et l'art de tout ramener au point zéro soit du sentiment, soit de la réflexion. *D'un fond de faiblesses et de nudités surgit l'amour, et à partir de là - la fécondité* - J.G.Hamann - *Auf Schwächen und Blößen gründet sich die Liebe, und auf diese die Fruchtbarkeit* - l'inertie drapait la nudité, la puissance sans volonté abaisse mes faiblesses, seuls les

commencements sont féconds.

L'amour est une sacralisation, par un cœur crédule, d'un grandiose sans mérite. L'agenouillement devant l'humain ou le divin, devant la femme ou devant Dieu, la raison désarmée bénissant ma reddition. Loin de l'*agapé platonicien* (et de sa vérité), proche de la *philia* chrétienne (et de son humanité), indiscernable de l'*éros* (et de sa caresse).

Si la raison se tait, l'amour devient bavard ; quand celui-ci veut parler, la raison devrait lui dire de se taire. Dès que l'amour parle, ce n'est plus l'amour, hélas, qui parle... Il doit prêter sa voix, pas ses mots (qu'il n'a pas !). Son silence, ce sont ses caresses : *Le baiser est la plus sûre façon de se taire en disant tout* - G.Maupassant.

Moins on habille l'amour, moins il aura froid. Peu de gens savent cet art ludique, le déshabillage. Dénuder l'amour est aussi amusant que désarmer une vérité. Notre regard, c'est l'habit, mais notre nudité apparaît le mieux dans et par l'amour : *L'amour nous révèle dans notre nudité* - C.Pavese - *Un amore ci rivela nella nostra nudità*.

La volupté nous conduit au seuil de la chute, et l'esprit en crée la hauteur ou nous munit d'ailes. *La spiritualisation de la sensualité s'appelle amour* - Nietzsche - *Die Vergeistigung der Sinnlichkeit heißt Liebe*. La spiritualité est créatrice d'images soudaines, indéchiffrables et éclatantes, en sursaut ou en pointillé, dont se nourrit l'ombrageuse sensualité, adepte du continu.

L'esprit est juge en dernière instance, dans toutes nos controverses intérieures, sauf en amour, où cette prérogative appartient à l'âme. C'est l'âme qui, devant les attaques de l'amour, assure la glorieuse reddition de l'esprit, du corps et du cœur.

On sait qu'on aime, tant que toute découverte, chez l'être aimé, ne fait qu'épaissir son mystère, tant que son voile n'est pas percé par les yeux trop ouverts, tant que le meilleur attouchement se produit à l'insu des mains et des cerveaux. Dès que le mystère tourne en problèmes et le *souci* bavard remplace la *caresse* indicible, on n'est plus amoureux ; la *solution finale* n'est pas loin.

Depuis *Jésus*, on sait que Dieu est Amour (Éros), mais K.Marx lui oppose Polémos, *Nietzsche* – Dionysos, *S.Freud* – Thanatos. Le soupçon tue l'amour.

Ce qu'on dit de l'amour : *L'âme est le lieu de ses mystères, le corps son Livre Révélé* - J.Donne - *Love mysteries in soules doe grow, but yet the body is his booke* - s'applique aussi à l'art et à la science, qui sondent les mystères du beau et du vrai, mais doivent se contenter de rendre lisible, c'est-à-dire charnel ou formel, ce qui, au fond, n'est qu'intelligible. Le corps de l'art et de la science s'appelle représentation. Ce que l'oreille entend dans l'Écriture, l'œil devrait graver dans la Table des Lois.

Quand les yeux amoureux sont là, fermés ou écarquillés, les caresses envoyées dans la pleine lumière valent les caresses soufflées par l'obscurité. *L'ombre est si belle, où m'attire ta main* - M.Desbordes-Valmore. Tant que l'amoureux suit la lumière invisible qui l'attire, l'ombre en reproduit les contours recherchés. Quand le cerveau se met à apporter des chandelles, l'ombre devient muette.

Il est facile de voir le vrai élément de l'amour - dans le feu de mon désir, dans l'air où se déploient mes ailes, dans la terre qui veut garder des traces de mon passage. Mais l'eau semble être l'élément le plus proche du mystère amoureux, et non pas seulement à cause de la sacrée soif, mais

aussi - pour l'immensité de l'illusion qu'elle crée, aussi bien en grâces qu'en pesanteurs : *Le bonheur, c'est l'eau du filet que tu tires* - proverbe russe - *Наше счастье - вода в бредне* - et si, en plus, je pensais au naufrage et aux voiles plus qu'à la criée, je prendrais les profondeurs pour altitudes.

C'est l'amour qui trouve le meilleur emploi pour tous les éléments de mon arbre : *L'amour s'élève jusqu'à votre hauteur et caresse vos branches les plus délicates. Il descendra jusqu'à vos racines et les secouera là où elles s'accrochent à la terre* - Kh.Gibran - *Love ascends to your height and caresses your tenderest branches. Love shall descend to your roots and shake them in their clinging to the earth*. Et il m'apprend à vivre en déraciné, à la nouvelle étoile, sous de nouvelles ombres. Et je comprendrai, que le soi, c'est la hauteur, où naissent des couleurs : *Les ombres rehaussent les couleurs* - W.Leibniz.

Pour rappeler aux hommes Son grand dessein, Dieu voulut rendre brutalement et mystérieusement inconnu – l'être, dont ils tombe(ro)nt amoureux. *Aimer, c'est voir l'homme tel que le vit Dieu* - M.Tsvétaeva - *Любить - видеть человека таким, каким его задумал Бог* - sans qu'on sache jamais si au commencement était l'amour ou le mystère. Parmi les dieux païens, Cupidon fut le dernier-né ; d'après la règle *last-in-last-out*, la mort de Dieu(x) signifierait la mort de l'amour.

*Au commencement, toutes les pensées sont vouées à l'amour. Plus tard, tout l'amour est voué aux pensées* - A.Einstein - *Am Anfang gehören alle Gedanken der Liebe. Später gehört alle Liebe den Gedanken*. Au commencement, la *pensée*, ce sont les yeux enflammés ; vers la fin, l'*amour*, c'est le regard sans flamme. Plus on pense, moins on aime. Mais mieux on pense, mieux on aime.

Le désir de devenir, ou même la certitude soudaine d'être - pur, parfait, au sommet de mes dons, de mes soifs, de mes regards, - tels sont les symptômes d'un état amoureux. Les purs découvrent un récipient de leur pureté, et les impurs découvrent la source d'eux-mêmes. *L'imparfait a plus besoin d'amour que le parfait* - O.Wilde - *It is not the perfect, but the imperfect, who have need of love.*

L'amour, porté en soi, sans objet ni espérance, n'est que tendresse, se nourrissant d'elle-même. L'amour est un réveil des soifs de l'âme ; la tendresse irrigue le cœur endormi. L'âme est gorgée de soifs inassouvies, auxquelles l'amour invente la fontaine. Avec la tendresse, je suis à la paisible et certaine œuvre du bien ; l'amour me fait découvrir l'intensité vibrante sur tout l'axe du bien et du mal, de la pureté de l'ange au remords de la bête, le *grâce* à se convertissant facilement en *malgré*.

La désillusion est la terre, comme l'illusion est l'air ; la beauté est l'eau de la fontaine, où ta soif est feu. *C'est en reculant sans cesse que la beauté garde son attrait. Nez-à-nez avec elle, l'amant n'étreint que sa propre désillusion* - H.Melville - *The beauty's power lies in its ever-receding nature. When the gap is closed, the lover embraces only his own disillusion.*

Dieu nous munit d'instincts de l'amour, du bien et du beau, sollicitant notre corps, notre cœur ou notre âme ; l'esprit les prend en charge, et pour cela il dispose de deux structures d'accueil - la raison et l'imagination : pour les développer jusqu'à leur insertion dans des algorithmes du réel ou pour les envelopper de rythmes imaginaires et mystérieux ; il faut choisir entre la justesse apaisante et la caresse troublante.

La passion est un besoin de sacrifier ce qui est fort ou de rester fidèle à ce

qui est faible. L'esprit, l'âme ou le corps sont les organes, en général – exclusifs, de ces résistances à l'inertie ambiante. Mais seul l'amour les aligne de front, tous les trois : *L'amour est de toutes les passions la plus forte, parce qu'elle attaque à la fois la tête, le cœur et le corps* - Voltaire.

L'amour de Platon, l'amour d'Aristote, l'amour du Christ (tendresse, volupté, sacrifice/fidélité - *agapé, éros, philia*), trois révoltes contre nature, qui, pourtant, constituent l'homme.

L'amour est peut-être le seul sentiment qui atteint les sommets, quel que soit l'organe qui s'y adonne : l'esprit, l'âme ou le corps. Et d'ailleurs, ses plus beaux triomphes s'emportent, lorsque un seul de ses trois alliés fait taire les deux autres. Ainsi l'amour n'y a rien de nécessaire, mais tout lui y est suffisant.

Dante est dans le regard, Béatrice est dans la hauteur. *L'éternel Féminin nous aspire vers le haut* - Goethe - *Das Ewig-Weibliche zieht uns hinan*. Élever son regard devient question de conservation de l'espèce : *Psyché est fécondée par le regard d'Éros* (L.Salomé). Heureusement, le vrai regard a une bonne source : *L'amour est le regard de l'âme* - S.Weil.

L'amour est un triomphe de la faiblesse, mais le désir est la force même. La caresse est traduction de la faiblesse, et la possession – inertie de la force. L'amour, ce n'est donc ni se serrer, ni même se parler, mais bien s'écouter, se consumer, ne plus peser, se laisser soulever.

Trois stades dans l'amour : l'absence vécue comme une souffrance, le désir de caresser, l'universalité dans la caresse et dans la souffrance – tout contact – d'épiderme, de regard ou de mots – comportant des caresses ; la facilité, avec laquelle la caresse devient souffrance et la souffrance – caresse.

Le fond de l'amour se réduit, peut-être, à une biologie ou à une astuce divine, mais la forme la plus sublime de sa manifestation, c'est la caresse ; c'est elle qui relance la flamme, que cherche à souffler toute satisfaction de mes désirs. L'amoureux et le créateur vivent les mêmes affres, la forme sauvant le fond : *Une passion, s'éteignant dans une forme, - voilà ce qu'est la création* - M.Prichvine - *Творчество - это страсть, умирающая в форме.*

L'amour fuit les preuves et les développements ; il veut réduire à la forme de maximes caressantes tout le fond écrasant de la vie ; la caresse, que la main lascive ou le verbe furtif m'offrent, c'est une maxime d'un bien suspendu. *Laisse-moi l'aphorisme ; j'attends l'arbre et l'amour* - Valéry.

L'amour doit être mystique ; seulement érotique, il n'est qu'instinct ; l'amour tout court, c'est le mystique sublimant l'érotique. *Aucune route ne mène de l'amour sensuel à l'amour spirituel, de nombreux chemins mènent du second au premier* - L.Salomé. La sensualité est la jouissance des sentiers et des pas perdus ; la spiritualité - l'art d'aménager les impasses.

L'amour et la caresse sont des réveils de notre pudeur, le besoin de la nuit, l'impossibilité ou le refus de se manifester au grand jour.

La passion de et pour l'inconnu entretient et la science et l'amour ; il faut introduire de nouvelles inconnues dans l'arbre de la connaissance voluptueuse et réveiller, ainsi, des unifications inespérées avec l'arbre de la vie. Stendhal appelle cette magie – cristallisation (des branches recouvertes de nouveaux cristaux) : *opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.*

Le plus beau compliment que je puisse te faire : je ne connais aucun vaste chemin-solution, menant vers toi ; je ne connais aucun milieu-problème,



où nous pourrions nous dévisager profondément ; je ne te connais qu'à travers un élan-mystère, qui nous fait frissonner à une même hauteur, sans que nos mains ou pensées se touchent.

L'amour : un hasard, qui fait fusionner les yeux et les sens, dans un même frisson, un hasard, sur lequel l'esprit ferme les yeux et l'âme ouvre le regard. Dès qu'une loi y touche, l'amour ne sert qu'à renforcer la Distribution du Grand Nombre. L'intuition : un hasard auquel a cru l'âme. Comme la volupté se dévoilant au corps.

*Tout engouement amoureux, quelque apparence éthérée qu'il se donne, a sa racine dans l'instinct sexuel - A.Schopenhauer - Alle Verliebtheit, wie ätherisch sie sich auch gebärden mag, wurzelt allein im Geschlechtstrieb.*

Ce qui en fait un bel arbre ! Aucun autre n'a autant d'inconnues, en tout point de son corps et de son âme. Aucun autre n'aboutit aux unifications aussi abondantes en lumières et en ombres, en pertes et en retrouvailles de soi, en élans et en immobilités. L'alternative de l'arbre, c'est la platitude, la transparence, le morne enracinement dans le minéral.

L'amour me fait oublier mes démêlées avec les autres, pour me mesurer surtout avec mon propre soi inconnu, que je vais peut-être découvrir pour la première fois. Plus je me mesure avec les autres, plus je suis abusé par le misérable culte de la force ; je ne commence à cultiver une noble faiblesse qu'après d'honorables défaites, face à mon adversaire de choix, mon soi, inconnu et invincible. Cette volupté d'abandon et de sujétion est appelée, par certains, *force*, qui serait le *dépassement* de mon soi - dépasser ce qui est immobile ne fait tourner la tête que chez les adorateurs des pieds, oublieux des cœurs et même des cervelles.

L'amour réveille les superlatifs : *Aimer, c'est une espèce d'action, visant la volupté ; être aimé ne mène à aucune action, être aimé est une forme de supériorité* - *Aristote* - de supériorité sur ses semblables, tandis qu'aimer,

c'est la supériorité de la source de tout Bien, de mon soi inconnu, sur mon soi connu.

Deux sommets humains opposés, le rêve et la caresse, laissent le savoir et l'amour en état de manque. Le réel n'en est que la partie débordante ; l'art, c'est-à-dire le rêve traduit en caresses, en étant le contenu. *Je comprends ce que l'amour pourrait être. Excès du réel ! Les caresses sont connaissances. Les actes de l'amant seraient des modèles des œuvres* - Valéry.

*L'amour n'exerce ni ne subit la force ; c'est là l'unique pureté* - S.Weil. Il a assez de mercenaires fanatiques, qui se souillent pour lui, avec délices.

L'amour est la seule manifestation palpable du bien ; mais si le bien répugne à l'action et ne se donne qu'au rêve, l'amour a son action, qui s'appelle caresse. L'amour divin, semble-t-il, en est dépourvu : *Pour imiter l'amour divin, il faut aussi ne jamais faire appel à l'action* - Platon.

L'érotisme est le seul domaine, où l'âme est plus près de la matière que de l'esprit. Et le bel humour de O.Wilde : *Pour le philosophe, les femmes représentent le triomphe de la matière sur l'esprit, et les hommes – celui de l'esprit sur la morale* - *Women represent the triumph of matter over mind, men represent the triumph of mind over morals* pourrait passer pour le triomphe de l'âme.

Un grand amour ne peut naître que dans une grande solitude, et comme celle-ci n'existe plus, l'amour, dans ce monde de la petitesse, ne peut être que petit. En tout cas, *pour fuir la solitude, l'amour est le moyen le plus sûr* - B.Russell - *love is the principal means of escape from the loneliness*. Il est plutôt un cul-de-sac, où, fuyant la multitude, les amoureux rencontrent deux immobiles solitudes. Tomber amoureux, c'est devenir solitaire ; sans l'amour, les hommes auraient déjà oublié ce qu'est la

solitude.

Les livres ne sont plus dépositaires de rêves. *Qu'arrive-t-il, lorsqu'on a trop longtemps vécu dans les livres ? On oublie le premier et le dernier mot* - M.Blanchot. On y vit, comme partout ailleurs, dans l'inertie des actes et dans la routine des pensées. L'intermédiaire occultant le primordial. Celui-ci ne se devine plus que dans les yeux amoureux, où surgissent encore les premiers et les derniers sentiments. La dernière source de rêves et de mots irresponsables, donc initiatiques ou testamentaires.

Le mariage est une tentative de fusionner les trois hypostases grecques de l'amour – *agapè, éros, philia* - la sensibilité, l'adoration, l'imagination. Et sa ruine la plus fréquente résulte du manque d'imagination, comme l'abandon par l'Esprit-Saint nous sépare et du Père et du Fils.

Le culte du saint amour ou de la sainte écriture consiste à en vivre le saint commencement. La téléologie ou le changement en sont ennemis. *L'amour redoute le changement plus que la destruction* - Nietzsche – *Vor dem Wechsel graut der Liebe mehr als vor der Vernichtung*.

Que ton amour surgisse de l'illusion ou bien de la réalité, l'attirance initiale serait du même ordre ; mais si tu peux alimenter l'illusion par ton imagination, rien ne sauve la réalité de sa végétation finale. Donc, même ébloui par la seule réalité, sache la munir d'une illusion, si tu veux défier le temps.

La possession ou la caresse, ce qu'on obtient ou ce dont on rêve, l'esprit dans les profondeurs ou l'âme aux anges, la danse hors espace ou l'espérance hors temps.

L'amour est une étoile, qui munit tes commencements de hauteur, ton parcours – de lumière, tes buts – de tendresse. Mais cette étoile a sa propre orbite : *L'amour n'est pas un but ; il n'est qu'un voyage* - D.H.Lawrence - *Love is not a goal ; it is only a travelling.*

La caresse, comme la prière, a besoin d'une foi, c'est-à-dire des chemins obliques, pour ma main, mon regard ou mon mot. Y manquer de foi réveille une mauvaise conscience. *J'ai honte de ma vivante tendresse – sans la foi* - Z.Hippius - *Мне стыдно за свою неумирающую нежность – без веры.*

Dieu réserve aux hommes ordinaires son regard courroucé, pour leur inspirer la peur et le remords ; mais Il leur refuse et l'oreille et la bouche. Pour les amoureux et les poètes, Dieu n'est ni sourd ni muet. À l'amoureux Dieu dicte les caresses, au poète - les mélodies. Traduire ce que n'entend personne d'autres est leur métier commun. *Les poètes ne sont que les interprètes des dieux* – Platon.

Il faudrait réserver le terme d'*amour* à ses deux éruptions inconditionnelles : l'amour maternel, viscéral, imbu d'esprit de sacrifice aveugle, et l'amour sensuel, à fidélité aveugle, porté à un être du sexe opposé ; ce sont des caresses – par le regard, par le mot, par la main. En revanche, l'amour de Dieu, de vérité ou de patrie devrait être réduit aux choses sacrées : le sacré du lointain, le sacré de l'immédiat, le sacré du proche. L'âme sacralise la Création divine, l'esprit - la création humaine, le cœur – l'émotion de notre venue au monde.

Si le mot *absolu* a un sens, ni l'esprit ni le savoir ni la puissance ne sauraient s'y attacher ; et il m'est avis, que seul l'amour traduirait cette force obscure, puisque me savoir aimé m'élève plus haut que de me savoir fort.

La hauteur noble, la hauteur à garder, n'est pas dans un lieu à ne pas quitter, elle est dans un élan qu'apportent une âme chevaleresque ou un cœur amoureux, un regard fraternel ou les ailes palpitantes, bref – une amitié de rêve ou un amour de caresses. *L'amitié est l'amour sans ses ailes !* - G.Byron - *Friendship is Love without his wings !*

Le cœur amoureux ne devrait pas se détourner du soutien de l'âme ou de l'esprit : *On aime ce qu'on ne saurait ni définir ni nommer* - Bélinsky - *Любят то, чего не умеют ни определить, ни назвать* - l'âme envelopperait ton imagination de l'intensité des caresses, et l'esprit les développerait en mélodies et métaphores.

Tu es amoureux, lorsque tout attouchement avec l'être aimé – par le regard, la main, le souvenir, le désir – cesse d'être acte et devient caresse, excitante ou apaisante, voluptueuse ou douce, te précipitant dans l'abîme ou t'élevant dans la hauteur. Tu n'es plus ni les yeux ni le regard, et l'être aimé n'est plus l'objet regardé, c'est toi qui es regardé et aimé par Dieu, qui est Amour.

Le Bien appartient au cœur, comme le corps et ses désirs ; et l'amour est le désir – mystérieux, sensuel ou immatériel. Quand on dit, que le poète est un éternel amoureux, cela veut dire, que son complice, son âme, parcourt le chemin de son cœur. *Le désir est affaire du corps, mais nous sommes, l'un pour l'autre, - des âmes* - M.Tsvétaeva - *Хотеть — это дело тел, а мы друг для друга - души.*

Dans les cas les plus désespérés de mon existence, c'est la pitié de ma mère qui m'apportait le soulagement le plus précieux, je la vivais comme une caresse, une consolation dans la vraie vie, celle qui est ailleurs. *Les étoiles, connaissent-elles la pitié ? La mère – si – et qu'elle soit placée au-*

*dessus des étoiles !* - V.Rozanov - *Звёзды жалеют ли? Мать - жалеет: и да будет она выше звёзд.*

L'amour profond – le désir de caresses ; le haut amour – la caresse par le désir. Le désir attache à la terre, la caresse en détache.

La passion sans sommeil réparateur peut devenir mécanique ; mais si *la tendresse est le repos de la passion* - J.Joubert – ses rêves sont des caresses.

Dans l'aval d'un amour, nous guette l'inertie, l'anonymat, puisqu'on se jettera, tôt ou tard, dans un océan de la vie commune. Il faut viser l'amont, remonter le fleuve, pour les retrouvailles avec la source. Le *grâce* à doit céder au *malgré*.

La caresse provient de la faiblesse ou de l'espérance ; peut-on imaginer une caresse, due à la force ou au désespoir ?

Je caresse ce qu'une proximité évidente m'offre ; j'aime ce vers quoi m'attire un obscur lointain. *Mais c'est, précisément, mon prochain qu'il est impossible d'aimer ; on ne peut aimer que les lointains* - Dostoïevsky - *Именно ближних-то и невозможно любить, а разве лишь дальних.*

Tu ne peux désirer que ce qui est mystérieux, donc ce que tu ne connais pas ; le connu, tu peux le toucher ; l'inconnu, tu le caresses. Ceux qui ne furent jamais approchés par le mystère disent : *Tu ne le désires pas ce que tu ignores* - Hegel - *Man begehrt das nicht, was man nicht kennt.*

Le plus grand mystère humain réside dans le bonheur que nous apporte une caresse artistique ou une caresse amoureuse. *Toute caresse, tout regard, toute partie du corps a son mystère, dont le réveil apporte du*

*bonheur à l'initié* - H.Hesse - *Jedes Streicheln, jeder Anblick, jede kleinste Stelle des Körpers hat ihr Geheimnis, das zu wecken dem Wissenden Glück bereitet.*

Une femme, amoureuse d'un homme, suit soit son cœur soit son corps soit son âme : la première fait de l'homme un ange, qui finit par s'envoler ailleurs ; la deuxième en fait une bête, qui rampera dans la platitude ; la troisième veut et peut imaginer dans son amoureux un ange des hauteurs ou une bête des profondeurs.

Être artiste, c'est maîtriser la caresse - par le mot, la mélodie, l'image, le style. C'est presque la même chose que d'être amoureux. *Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens un objet aimable* - Stendhal.

L'amour semble occuper tous tes horizons, tous tes sommets, tous tes gouffres ; pourtant, sa plus fidèle traduction semble être la caresse, comme si l'objet de ton amour était tout petit et avait besoin de protection. *Le diminutif est invitation aux caresses ; l'amour amenuise l'objet aimé* - M.Unamuno - *El diminutivo es señal de cariño ; el amor achica la cosa amada.*

La rigueur, c'est du développement ; la caresse - de l'enveloppement. L'aphorisme doit être une caresse. *Qui ne séduit pas par la caresse ne séduira pas par la rigueur* - Tchékhov - *Кто не может взять лаской, тот не возьмёт и строгостью.*

L'amour-arbre meurt de l'absence d'ombres, que projettent les feuilles-caresses ; dans la racine, tout n'est que lumière. *Sans les caresses, l'amour meurt par la racine* - Hugo.

Les sentiments ne sont jamais profonds, la profondeur étant la faculté de voir plus loin, tandis que les sentiments sont aveugles. Le seul lieu, où ils sont à l'aise, c'est la hauteur, la noblesse. Qu'ils soient vils ou purs, c'est la musique et non pas le discours qui les traduit fidèlement.

Plus un sentiment est profond, mieux appropriée, parmi tous les moyens, est la musique, pour le rendre. L'amour semble être le seul sentiment qui échappe à cette règle ; je parcours les moyens de son expression – tableau, discours, poème, mélodie – et je leur trouve la même puissance et je ne peux trouver de meilleur candidat à l'excellence que leur dénominateur commun – la caresse.

La caresse est une invitation à la volupté : charnelle, visuelle, auditive, intellectuelle.



## ART

On renonce au développement suite aux contraintes que s'impose un bon goût : *La profondeur du sage est dans l'indifférence pour le développement* - G.Benn - *Entwicklungsferndheit ist die Tiefe des Weisen* - ou une bonne obsession : *Ma passion est de parler sans développer. Dès que je me mets à développer la pensée, à laquelle je crois, je cesse de croire au développé* - Dostoïevsky - *Страсть моя - говорить без развития. Случись, что я начну развивать мысль, в которую верую, я сам перестаю верить в излагаемое*. Que le bel instant s'arrête - tel est le désir, que réveille l'art statique. L'art dynamique est une aberration. Le roman est une aberration, et la maxime - le seul héritier légitime de la poésie.

Un curieux parallélisme : l'art et l'érotisme commencent par le désintéret pour la simple *reproduction* de la vie.

Est artiste celui qui a les moyens pour munir d'une même noblesse et d'une même intensité les axes entiers, dont celui de l'acquiescement ou du refus, de la vérité fixe ou de la vérité naissante. *Le Comment adoucit le Non, qui devient ainsi plus caressant qu'un Oui* - V.Jankelevitch - on croirait que la caresse serait au commencement non seulement du bon, mais aussi du beau.

L'intensité que j'appelle de mes vœux, doit couronner l'union du lisible, de l'intelligible, du sensible : profondeur, hauteur, ampleur - beauté, noblesse, bonté. Montaigne, non sans raison, l'appelle volupté : *En la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté*, tout en réconciliant Épicure avec Zénon de Cittium, dans une perfection

aristotélicienne.

Un sens possible de la vie : munir, d'une même intensité, et nos ascèses et nos débauches - le meilleur remède contre déceptions et désenchantements - l'intensité comme sens, vecteur ou méta-valeur sur l'axe sensuel. La pureté y étant rejointe par la honte. Ni les voluptés ne calment l'angoisse vitale, ni l'abstention ascétique n'atteint rien de sacré.

*À la fin doit régner la sensation, au milieu - l'esprit, au début - la raison - Goethe - Am Ende soll die Empfindung, in der Mitte die Vernunft, am Anfang der Verstand vorwalten.* C'est le contraire de ce que clame le poète : la sensation le met en mouvement, au milieu gouverne la raison et à la fin, se dégage l'esprit. L'essentiel est toujours joué au commencement.

Le vrai artiste répugne au développement, puisqu'il sent, que l'inertie, plus que la créativité, prendra la relève du premier pas. *Tout l'intérêt de l'art se trouve dans le commencement. Après le commencement, c'est déjà la fin* - P.Picasso. Là où le badaud est mû par la curiosité, l'artiste est hanté par l'ennui. *Chose insupportable pour un artiste : ne plus être au commencement* - C.Pavese - *Una cosa insopportabile all'artista : non sentirsi più all'inizio.*

Près du but, l'artiste vit le vide ou l'impuissance d'une déconcentration ; le vrai bonheur l'accueille dans l'extase des commencements ou dans le vertige du parcours : *Malheur à toute forme de culture, qui indique l'aboutissement, au lieu de faire notre bonheur sur le chemin lui-même - Goethe - Wehe jeder Art von Bildung, welche uns auf das Ende hinweist, anstatt uns auf dem Wege selbst zu beglücken* - le chemin des meilleurs est le commencement même.

L'érotisme est peut-être le seul domaine, où tout homme puisse devenir artiste. *Grandeur de l'homme dans sa concupiscence – d'en avoir su tirer un règlement admirable* - Pascal.

L'art : suggérer, pudiquement, par quelques reliefs, contours ou fragrances, le sens, la charge et la hauteur d'un regard sur ce qui appelle adulation, sacrifice ou possession - tout art est, donc, érotique. Où encore la volupté frôle de si près la honte ? *Mes pensées sont mes catins* - Diderot. Les intentions du bon Dieu n'y sont pas sans ambiguïté non plus : entre *être* l'Amour ou *faire* l'amour, Il s'est réservé être et ne nous invita qu'à faire.

La volupté est fragilité ; elle est dans une audace des commencements, elle peut s'effondrer dans toute routine intermédiaire ; elle est doublement fragile dans l'art, où le rideau une fois ouvert doit finir par tomber. Une œuvre d'art *suscite le bienheureux frisson de l'évanescence voluptueuse* - Heidegger - *ruft das selige Grauen des Hinschmelzens im Genuß hervor*. Elle se concentre auprès de ses commencements et prend soin de son sépulcre. Mais c'est le parcours ou le bilan d'une vie - *curriculum vitae* ou comptes rendus - que nous exhibent les artisans de la platitude, que devinrent les héritiers des artistes.

Baisser les yeux, cherchant des profondeurs, des voluptés ou des hontes, - un excellent moyen pour être propulsé vers la hauteur. L'écriture aurait dû être une œuvre de la chair, où l'oreille et les yeux enflamment alternativement les mains et le cerveau.

L'âme d'écrivain, le corps de ses écrits, le vêtement de sa pensée : le désir, avoué, de s'habiller et le désir, invouable, de se déshabiller.

Il y a bien trois catégories d'écrivains : du départ (commencement, genèse), du parcours (structures, devenir), de l'arrivée (être, finalités) -

les pensifs, les poussifs, les pontifes. L'impasse ou l'égarement les guettent tous au même degré, mais seuls les premiers en font l'aveu et même leur profession.

On *doit* posséder le vrai ; on *veut* faire le bien ; mais le beau, on ne *peut* qu'en attendre des caresses. Et puisque aucun sauveur, aucun illuminé, aucun prophète ne s'était jamais intéressé au beau, je dirais, une fois de plus, qu'au commencement, peut-être, n'était ni la charité de l'amour, ni la vérité du verbe, mais la Caresse du regard. Le beau, c'est une désespérance qui soulève, le bien - une espérance venue du fond de la terre, le vrai - une plate certitude.

Toute bonne lecture est de nature érotique : dès que je ne veux que comprendre ce que je recherche, je suis frappé de honte ou d'impuissance. Chez les autres, je me découvre des pulsions de voyeur ou me comporte comme dans un lupanar. *Ta bibliothèque est ton harem* - R.W.Emerson - *A man's library is a sort of harem*. Livre comme visée, à l'usage des chasseurs (Artémis précédant Aphrodite et même Athéna), ou livre initiateur du premier pas, protecteur de l'intouchable.

Dans une œuvre d'art, le commencement, c'est la contrainte, imposée par le regard (le soi inconnu) et suivie par le style (le soi connu). Un commencement réussi serait une pure caresse : *ces regards brillants de caresses* - Balzac.

Le style que j'apprécie le plus est le style inaugural, le style de l'aube ou des commencements, de l'accès, par essor ou par chute, vers le point zéro de tout ce qui est vital, accès donnant sur la hauteur. *Écrire, c'est avoir la passion de l'origine* - E.Jabès.

Le désir excite la poésie, qui enfante l'idée ; le mauvais amant confond effets et causes : *La poésie est une volupté couvrant la pensée* - A.Vigny.

La poésie devrait se vouer entièrement à ses mots et se moquer de ses idées ; le mot poétique est la musique, *l'idée de la poésie est la prose* - W.Benjamin - *die Idee der Poesie ist die Prosa* ; la prose, qui suit la musique, même en traînant ses idées, devient poésie. La langue, c'est la logique munie de musique.

L'intellectuel est celui qui met le *pourquoi* avant le *comment* ; l'artiste fait l'inverse. Mais si, dans mon écrit, le *qui* se met devant tout *quoi*, je m'aperçois vite, que tout *pourquoi* est de trop, et je deviens, ou voudrais devenir, artiste. Le souci du *pourquoi* prendra forme de contraintes implicites ; le talent du *comment* constituera la tâche explicite des commencements.

Quand on renonce au développement, qui est toujours servile, le commencement cesse d'être un point de départ nécessaire et devient un point de mire libre. Les yeux développent ; le regard enveloppe.

Les meilleurs humanistes et les meilleurs artistes sont ceux, chez qui l'appel du bon et l'attrait du beau proviennent de la nature et non pas de la culture, et qui sont, donc, plutôt sources que finalités, plutôt mélodies qu'instruments, plutôt regards qu'yeux, plutôt contraintes que moyens.

Tant de transitions bourratives, dans des enchaînements narratifs, qui finissent par en oublier les sources et les finalités. Tout le contraire de la poésie : *Le poète, grand Commenceur, le poète intransitif* - R.Char.

Une bonne écriture vient avec ton talent ; les commencements et les sources résident dans ton génie, qui n'a rien de langagier. La bonne écriture, c'est l'art de rester fidèle au message de ta source, donc - de garder le *rythme* ; bien écrire, c'est créer de la musique. *L'art de bien écrire est ton commencement et ta source* - Horace - *Scribendi recte*

*sapere est et principium et fons.*

Le choix est entre l'imposture (la *mystification de soi*) et la *conscience de soi*. L'artiste opte pour le premier terme, afin de communiquer avec la source de tout ce qui est mystérieusement humain. Les autres se partagent en deux groupes équivalents : les joueurs conformistes et les jouets anti-conformistes.

Le surhomme se moque de ses muscles, de ses pensées, de son avoir et même de son être, il est dans un devenir artistique, dans une beauté naissante et non pas dans une vérité déclinante ; il est, donc, un grand consolateur de l'homme solitaire et désespéré. Et son langage vaut par sa musique haute plus que par son message profond. L'art et le langage forment la vie et ont pour dénominateur commun – l'intensité. Ainsi, [Nietzsche](#) mérite le titre de seul philosophe complet de l'histoire.

La terreur, inévitablement, s'invite à toute fête de la beauté, puisque tout créateur a sous les yeux le beau miracle de l'engendrement et la banalité horrible de la mort.

Aucune intuition ne peut nous fournir la moindre image de la force divine, à l'origine de la vie. Mais la création artistique a certainement plus d'homologies avec la Création que la science, car le beau et le bien sont plus viscéralement vissés à la vie que la vérité et le savoir.

Pour se faire une idée de ce qui nous pousse à écrire, il faut avoir découvert un livre, qui ne serait qu'un message au fond d'une bouteille de détresse. Les uns y trouveront un appel, les autres – une transmission, les troisièmes, les plus sagaces, - une tentative de faire même de notre dernier pas – une œuvre musicale. Écrire, c'est faire durer en musique l'écho de nos commencements-souvenirs.

Toute tentative de fixer l'intemporel artistique introduit dans nos tableaux ce traître de temps (la *chute dans le Temps* de Cioran) ; on cherche, inconsciemment, à lui donner de la cohérence, et c'est ainsi que naissent les tons propres au matin, au jour, au soir ou à la nuit - le commencement, la lumière, la chute ou le désespoir. Mais l'essentiel reste au-delà du ton, et derrière la noirceur *cioranique* se lisent tant de visions lumineuses.

Toute la hauteur de l'art est dans l'élan tragique des commencements ; toute la profondeur de la vie est dans le courage d'assumer les suites de nos débuts, aussi redoutables, pour l'artiste, que la mort même. *Ce n'est pas la mort qu'on devrait redouter, mais ce qu'on n'arrive même pas à commencer à vivre* - Marc-Aurèle.

Les mêmes angoisses guettent tout mortel ; chacun cherche sa consolation, en fonction de ses talents, de son intelligence, de la hauteur de son regard. Fonctionnellement, le créateur n'y est pas très différent de celui qui plante un arbre ou une progéniture. Tous réussissent leurs débuts, tous échouent au final. Ne te fais pas trop d'illusions la-dessus : *La création, voilà ce qui délivre de la souffrance et rend la vie - légère - Nietzsche - Schaffen - das ist die große Erlösung vom Leiden, und des Lebens Leichtwerden*. On est créateur, si l'on s'occupe de l'arbre entier de la vie : de ses racines, de ses fleurs et de ses ombres, en y plaçant des inconnues, sources des lumières initiales et des ténèbres finales.

Les écrivains : ils ont trop de sources communes et trop peu de commencements uniques ; ils creusent dans l'embryologie, sans s'élever à la conception ; ils gèrent la grossesse anonyme et ignorent la caresse intime.

Et la vie et l'art se décomposent sur trois axes : l'intelligence, le talent, la noblesse, en visant, respectivement, les finalités, les parcours, les commencements. Et Valéry, tenant surtout au talent, reproche au siècle ses raccourcis : *La vie moderne nous offre tous les moyens courts d'arriver au but sans avoir à faire le chemin* - au lieu de s'horrorifier de la disparition de commencements dans l'imaginaire moderne. La noblesse réside dans l'âme, l'organe délaissé par ce siècle.

L'homme de l'oreille (le frère), l'homme du regard (le créateur), l'homme du goût (le noble), l'homme du flair (le poète), l'homme du toucher (le caressant) me sont plus proches que l'homme-plume (le professionnel) de Flaubert ou de Nabokov.

Sans une dimension musicale, l'art est impensable. Mais on ne crée jamais la musique (par son esprit) sans porter en son âme, au préalable, une autre musique, inconsciente, intérieure, personnelle. Sans celle-ci, on peut produire des comptes rendus, de la philosophie académique, mais on n'enflammera jamais les âmes. *Le secret de l'écriture réside dans la musique involontaire dans l'âme* - V.Rozanov - *Секрет писательства заключается в невольной музыке в душе.*

La netteté de la frontière entre la vie et l'art est signe d'artiste ; c'est en la franchissant qu'il devient, respectivement, maître ou esclave ; sa force n'a aucun sens dans la vie, son humilité n'a aucun sens dans l'art. La vie est une épreuve de forces ; l'art n'est qu'une consolation par la beauté. *L'art n'est pas une puissance, mais il est une consolation* - Th.Mann - *Die Kunst ist keine Macht, aber sie ist ein Trost.* Toute force étant devenue suppôt du désespoir, la consolation ne peut plus compter que sur nos faiblesses – l'amour, la caresse, le sacrifice.

Mes rapports avec l'écriture ont tout d'une liaison secrète : la caresse et la



jouissance la décrivent mieux que la reconnaissance sociale, professionnelle ou fiscale. Je la rencontre aux lieux obscurs et solitaires, où ne rapproche que le lointain, ne règnent que ses caprices, ne brille que mon étoile.

Dans l'approche de l'art, on doit partir soit de la vie soit du rêve, et ces deux angles d'attaque s'excluent, mutuellement. Nietzsche penche pour la vie, et moi – pour le rêve. La jouissance biologique serait, pour Nietzsche, l'essence même des valeurs esthétiques ; et pour moi, ce serait la caresse mélancolique. Sous toutes ses formes, le vitalisme est signe de la pauvreté – spirituelle, créatrice ou imaginative.

Il ne suffit pas de renoncer aux *grandes* pensées et à ta présence dans ton écriture, pour soit pratiquer un art pur soit n'exhiber que des balivernes. En voici deux partisans : Flaubert - aucune métaphore et un métronome phonétique guidant les descriptions de boîtes d'allumettes ; Nabokov – un courant gracieux de métaphores et des mélodies sentimentales en tant que caresses de l'oreille.

Le désespoir est présent aussi bien dans l'art que dans la vie ; dans l'art on l'ennoblit par un chant, et dans la vie on l'adoucit par la caresse. La caresse extrême – le chant du cygne.

Le contraire de la caresse, c'est la violence – verbale, musicale ou gestuelle. La caresse est unique, la violence est commune. La violence rend la tragédie de la vie - banale, la caresse lui apporte de la consolation. Quand on découvre la poésie par Shakespeare ou J.Racine, on pense que *la violence, en poésie, est tout* - G.Steiner - *la violence is all in poetry*. Quand on comprend Tchékhov, on ne cherche que la caresse.

Le chemin menant à la naissance de ton regard poétique : tu ne

comprends plus, tu n'entends plus, tu ne vois plus – et tu fais appel au goût (les contraintes de l'esprit) et au toucher (la caresse de l'âme).

La puissance du fond n'est que la profondeur – je la salue ; mais je me moque de la puissance de la forme, puissance qui n'y est que la lourdeur, elle y est presque le contraire de la hauteur de la caresse, cette essence de la forme.

Pour celui qui pratique le ton hyperbolique, la nuance n'est pas un avatar de la culture. Par ailleurs, il y a plus de nuances de la médiocrité que de la subtilité. L'intensité est beaucoup plus tranchante que la nuance, bien qu'étant signe d'une certaine barbarie.

## BIEN

Tous nos organes ont leur fonction et leur objet ; il est facile de juger de leur état de marche. Sauf le cœur, cette source de doute sur tout : le bonheur, la douleur, l'honneur. *Là où il n'y a pas de différence entre bonheur et malheur, souffrance ou volupté, là il n'y a pas non plus de différence entre le bien et le mal* - L.Feuerbach - *Wo kein Unterschied zwischen Glück und Unglück, zwischen Wohl und Wehe, da ist auch kein Unterschied zwischen Gut und Böse* - au contraire, cette perplexité est un symptôme de présence du bien dans le cœur. Le mal vient si souvent de la netteté de ces frontières.

La bizarrerie du français fait, que le même mot - la honte - s'applique à Ève et à Judas, à la volupté naissante et à un bien à l'agonie ; la honte entretient le besoin d'aimer et le besoin d'être bon ; elle pointe des lieux d'un fragile bonheur : *Le besoin d'aimer - suprême Bien et félicité suprême* - Kierkegaard.

Dans l'action – aucune trace de Dieu ; dans le vrai, l'homme se passe de Dieu ; dans le beau, il est Son rival. Il reste le Bien, humainement intraduisible et, de toute évidence, - divin ; c'est pourquoi je comprends ceux, pour qui Dieu est Amour, qui est un bien extatique, miraculeusement incarné, la caresse, opposée à la maîtrise. Étant plus près de l'outil que de la fonction, je dirais que Dieu est Caresse, puisque celle-ci traduit l'amour en mystère céleste, au lieu de le réduire en solution terrestre.

Dieu est Éros ou Caresse, puisque c'est bien la caresse qui se trouve à tous les sommets : du sentiment, du verbe, de la pensée. Dieu est Agapè, puisque de toutes les merveilles de la Création, seul le bien ne trouve

aucune matérialisation crédible. Bref, Dieu est Amour.

Une honte m'inonde, chaque fois que je trouve trop de douceur dans ma voix ; l'écriture en contre-point du sentiment semble être la plus noble. La rudesse, plus que la mollesse, doit animer la voix d'ange. *Le diable, visant le cœur, n'a pas dans son carquois de flèche plus sûre que la voix douce* - G.Byron - *The devil hath not, in all his quiver's choice, an arrow for the heart like a sweet voice*. Le diable est indifférent ; c'est l'ange qui doit être fanatique.

Peut-on peindre son soi, en confessant ses turpitudes, face aux Manichéens ou aux duchesses (St-Augustin ou Rousseau) ? - à la limite, on y trouve quelques éclats de cervelle. Heureusement, il y a aussi la chair ; et la concupiscence *augustinienne* ou la mauvaise paternité rousseauïste nous font entrevoir quelque chose de vraiment intime. Heureusement, il y a aussi l'âme et le talent, c'est-à-dire le regard, qui, à toute sa production, affecte le genre de confession ou de testament.

Deux directions, dans lesquelles je peux abandonner un problème : quand il a perdu son charme, sa virginité, je lui préférerai le mystère de la pudeur ; ou bien je me vouerai au pays des solutions frigides, où aucune excitation poétique n'est de mise. Le chemin de la honte, le chemin de la pitié.

Le sens de la honte devrait me rapprocher des dieux, puisque l'emploi principal des ailes semble être de cacher ma bosse. *De toutes les choses attenantes au corps, ce sont les ailes qui le plus participent à ce qui est divin* - Platon.

Le savoir hautain (*la vanité des doctes - la boria dei dotti* - G.B.Vico) se moque de la pitié, il est gêné par sa trop chaude intimité. Il faut encraper le savoir par de l'ironie, pour qu'il condescende au tendre.

Sans le Bien vrillé dans notre cœur, sans la sexualité vrillée dans notre

corps, notre esprit aurait perdu une immense source de mystères et sa capacité de se transformer en âme.

Le pays de la raison et du sentiment est traversé par trois sortes de chemins : ceux du vrai, animés par les destinations, qui, irrémédiablement, porteront le nom de désespoir ; ceux du bien et du beau, vivant des commencements ou des parcours, débouchant sur les ruines ou les impasses, mais accueillant l'espérance. L'espérance – la fragilité du beau ou du bon triomphant de la solidité du vrai.

Nos sens nous aident à apprécier tout ce que l'esprit imagine ou l'âme crée. Mais le Bien, la caresse, ce langage du cœur, se passe de nos sens. *Le Bien est un langage que les muets parlent et que les sourds entendent* - M.Twain - *Kindness is a language which the dumb can speak and the deaf can understand.*

Deux nobles perspectives : chercher le beau dans l'universel gémissant, trouver mon bien silencieux dans la pitié, particulière et gratuite ! Le bien est le point de rencontre entre la science et l'art : dans leurs finalités, la première est pessimiste et la seconde – optimiste ; mais dans leurs commencements – leurs tons s'inversent. *Réduire mes souffrances à ce qu'elles ont d'universel, considérer celles des autres comme uniques* – G.Thibon.

Ce n'est pas le hasard qui dévierait l'action du bien vers le mal : *Je te cultivais, vertu, comme une réalité, et tu n'étais qu'esclave du hasard* - Plutarque – mais c'est une fatalité même. Le Bien vit de l'élan et du rêve et fuit les fins et la réalité.

## DOUTE

Aucun beau mystère n'est né de mon savoir, mais celui-ci aide à me débarrasser des avortons et à régulariser des bâtards. C'est en pelotant mon ignardise que j'assure la descendance du rêve volage.

La lumière ne caresse pas celui qui est riche en ombres, elle l'humilie. Les vraies ténèbres ne le paralysent pas, elles le relèvent. Les ténèbres enivrent d'un air de défaite, d'une véracité du vaincu. La lumière produit un état de sobre et faux triomphe. L'hallucinogène se moque du lucifère.

La conception, tant charnelle que conceptuelle, est tâtonnante et toute dans le sondage des profondeurs. *L'esprit conçoit avec douleur et enfante avec délices* - J.Joubert. Mais le nombre d'angles d'attaque y est plus déroutant, et les aspérités et culs-de-sac abondent davantage.

Dans la découverte de l'inattendu, la lumière a une fausse réputation. Pour accéder aux mystères, on a besoin d'obscurité, où se procurent les plus chaudes des caresses. *La caresse ne sait pas ce qu'elle recherche. Elle est faite de l'accroissement de faim* - E.Levinas.

Dans le regard, il devrait y avoir de la grâce et de la pesanteur, de ce qui est charmant et de ce qui est charmeur, comme dans le regard de femme, qui prolonge ou complète ce que la bouche n'ose pas prononcer. *La femme enrichit la hauteur de la vie et en multiplie la profondeur* - Nietzsche - *Durch Frauen werden die Höhepunkte des Lebens bereichert und die Tiefpunkte vermehrt*. Elle voit plus de branches à variables que de constantes racines. Le regard est un interprète, et l'interprétariat, c'est le contraire de l'empreinte.

Ni réflexion ni pulsion n'atteignent ni ne délimitent mon soi inconnu ; sa seule manifestation indubitable est l'amour qu'on me porte. *Où est ce moi, s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ?* - Pascal - il est ma source profonde, il est le haut firmament de ceux qui m'aiment.

Notre soi se dépose dans trois domaines : hors de nous, sur notre épiderme, au fond de nous-mêmes. Le premier réceptacle reçoit le vrai (l'universel, la puissance), le deuxième – le beau (la création, la caresse ou la souffrance), le troisième – le bon (l'amour, la noblesse, la honte).

Dans le corps, où logent pèle-mêle l'âme, le muscle et la cervelle, aucune étanchéité sûre : on inocule une dose d'algèbre destinée au cerveau, on en retrouve des traces jusque dans notre capacité d'aimer.

Comment échappe-t-on au monde des évidences ? Le philosophe - par la logique, l'amoureux - par le physique, le poète - par la musique. Ils créent des cadences, des transes, des danses, qui ne sont que des apparences de la vie, des rythmes humains extrapolant les algorithmes divins. *J'existe comme les chiffres de mon rythme* - M.Serres.

Oui, la vie est un rêve, diurne ou nocturne, la raison ou l'érotisme, l'être ou le néant. Et comme toujours, c'est à travers leurs perversions que nous en touchons le fond : l'acte ou la possession, agir ou avoir. On jouit toujours à deux, et l'on jouit le mieux avec un partenaire vécu comme un mystère, et que ne voient pas ceux qui ne s'occupent que de problèmes visibles : *La physique est aux maths ce que faire l'amour est à se masturber* - R.Feynman - *Physics is to math what sex is to masturbation*.

L'une des contraintes les plus subtiles est celle qui, à un rare moment choisi, fait taire la raison, pour laisser la parole à la volupté irrationnelle - verbale, sensuelle ou chimérique. *Pour bien jouir, il serait sage de se priver* - H.Matisse.

Dès que je sais ce que je fais, je quitte l'art, l'éros et le rêve. C'est dans

l'ignorance étoilée que naît la beauté, la caresse et l'émotion.

On sait où mène la poursuite de la beauté : de ses ténèbres, tout bon Orphée retourne sans Eurydice ; Psyché se perd, en cherchant le beau visage d'Éros ; Démocrite, ébloui par ce que lui apporte le regard, se crève les yeux ; faute de lumière, Empédocle se précipite dans l'Etna.

Le même soupir chatouille toutes les lèvres : le technicien le *traduit* en *solutions*, le journaliste le *représente* en *problème*, le poète l'*interprète* en *mystère*.

Que la gent de la physique est supérieure à la gent lyrique, en témérité des liaisons ! Comparez avec la belle incertitude quantique de Heisenberg : je suis onde et je suis matière ! Un *chaosmos* ! C'est ainsi que je devrais voir ma lumière ou mon livre ! Mieux vibrer à l'évocation d'une onde, plutôt que d'un corpuscule (*poésie, percevoir l'onde plus que le corps* - Valéry).

Les meilleures rencontres sont nocturnes. Les meilleurs adieux sont diurnes. Il vaut mieux, que le premier pas soit impénétrable et le dernier - inoubliable. De nuit, les contours flottants rapprochent ; de jour, l'accommodation du cœur éloigne.

Dans les crépuscules, le créateur sent l'approche du premier souffle, l'habitué de la clarté du jour les trouve irrespirables. Rarement le premier élan jaillit d'une source limpide. La source obscure, c'est l'imagination, cet ami certain de l'incertitude (*amicus certus in re incerta* - Cicéron).

L'esprit, pour concevoir, n'a besoin ni de lumière des idées ni d'ombres des sentiments ; on conçoit d'habitude dans le noir du désir ; c'est à tâtons, en avançant les sens ou les sons des mots, que le talent découvre les plus charmants objets de volupté et de pensée.

Le paradoxe doit n'être qu'une maîtresse, qu'on ne doit jamais épouser



pour la vie, sinon on s'abêtit dans le ricanement et la grimace (Cioran y succombe). C'est là qu'est la différence entre ceux qui prennent congé de leurs paroles, dès que celles-ci congurent, et ceux qui épousent leurs idées. Les naïfs, qui croient en paroles vierges, finissent par épouser celles qui n'ont aucun appât.

Le soi n'est ni un but salubre ni une contrainte problématique, mais un mystérieux commencement, le point zéro, jamais en contact avec le premier pas. L'idéal : commencer par le soi inconnu, finir par le soi connu.

Ces moments magiques, où le soi secret se manifeste : par un son, par un ton, par un fond ; aucune suite, aucun développement, on cherche à envelopper cet état d'âme, on ne s'intéresse qu'à sa naissance - c'est cela, le goût des commencements. *Ne me séduit que ce qui me précède* - Cioran - tu aurais pu ajouter - *et ce qui m'achève*.

Ne pas confondre, dans les tentatives d'écriture, le commencement et l'origine. Le commencement doit être clair, mais rien ne doit dissiper ni profaner l'obscurité intouchable, voire le mystère, de l'origine. Le commencement doit être un mystère d'initiation, comme chez les Grecs.

Notre soi inconnu étant notre limite inaccessible, le soi connu devrait renoncer à tout achèvement et ne s'occuper que des commencements et des élans vers les limites, être un Ouvert.

Le visage de ceux qui proclament, doctes, se chercher est, d'habitude, déjà une copie en dur d'un prototype grégaire ; ils cherchent des *finalités* sur des sentiers battus ; le vrai, le grand, le mystérieux soi ne se manifeste que si l'on fuit son soi visible, sans craindre les impasses, et ne vit que des commencements, des amorces, les pieds en paix et le regard en feu.

Autour, tout n'est mû que par le sens, tempéré par la sensation et abandonné du sentiment. Et dire que Nietzsche voyait dans l'absence de sens *le danger des dangers* et nous tendait un marteau pour abattre le nihilisme, celui même qui n'est pas du tout l'absence de sens, mais l'appel à le recréer à partir du point zéro de l'imagination et de la sensibilité, au lieu de vivre d'une répétition quelconque, fût-elle appelée éternel retour. Que tes *interrogations soient plus près des commencements ! - Anfänglicher Fragen !* (Heidegger).

Descartes voit la source de l'homme dans la *position* du *cogito* (l'ampleur de la raison), Heidegger - dans la *pro-position* du *sum* (la profondeur du langage) ; elle serait plus nette - dans la *pose* de *l'ergo* (la hauteur du regard).

Dans les commencements mythiques, le Verbe ne viendrait qu'en troisième position, après l'Étonnement (Thaumas du thaumaturge) et les Couleurs (Iris de la poïésis). Une fois de plus, c'est Valéry, avec son Étrange, qui est le plus près des sources.

De jour, je n'ai que l'entretien crédule de l'eau courante ; de nuit, j'entretiens ma soif incrédule, auprès de la fontaine invisible. *En cette nuit obscure de la vie, la foi me dit où est la source fraîche, bien que de nuit - Jean de la Croix - En esta noche oscura de la vida, qué bien sé yo por fe la fonte frida, aunque es de noche.*

On ne découvre pas le mystère impossible en suivant ses rêves ; c'est, au contraire, le rêve qui naît de la conscience du mystère bien réel.

*N'écrire que ce que personne n'aurait su écrire à ma place* – cette bonne règle a pour conséquence, que je ne peux plus écrire sur ce que j'ai vécu, connu, vu, puisque ces faits sont largement partageables avec le premier venu. À les narrer – il y aurait trop de *vérités* courantes, intermédiaires,

tandis que je veux me mettre entièrement dans mes commencements *inventés*. D'où le gouffre entre mes yeux et mon regard, entre mon action et mon rêve. Et l'étrange solidarité entre ma honte et mon orgueil, entre la bête a posteriori et l'ange a priori. Pour les regards - l'exhibition des ombres fantomatiques ; pour les yeux - l'extinction de la lumière des choses.

Aucun langage – ni littéraire ni plastique ni musical – ne peut rendre nos sentiments ; ce qui est perçu dans une œuvre d'art n'est que conçu, et la conception n'est que de l'invention. Les yeux et les caresses les traduisent mieux, mais ils sont, eux aussi, réels, tandis que nos sentiments sont du rêve.

La source et le commencement sont deux milieux différents ; la paix de ton soi inconnu gît dans tes sources, et l'intranquillité de ton soi connu préside à tout commencement créateur. L'unité primordiale, sans langage, sans représentation, sans frontières, règne dans les sources ; le déchirement, le déracinement, l'ouverture accompagnent toute éruption des commencements. *Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs* - La Rochefoucauld – et si ton vrai soi, le soi inconnu, était ailleurs ? - comme la vraie vie.

Pascal, avant Dostoïevsky et Nietzsche, discerna nettement nos deux hypostases – l'ange et la bête. Mon soi inconnu est l'ange, et mon soi connu – la bête. Et il n'y a pas d'états intermédiaires entre les deux ; l'un fournit la lumière, l'autre en profite, pour jeter ses ombres. C'est pourquoi je suis sceptique face au *grand midi nietzschéen* : *entre la bête et le surhomme - der grosse Mittag zwischen Thier und Übermensch*. Le matin du commencement, sacré par l'ange, inspire la bête.

## HOMMES

L'extinction de l'âme, l'hypertrophie du cerveau - tel est l'homme moderne. Matière sans manière, dans le spirituel et dans le charnel. *Ce n'est point la chair corruptible, qui a rendu l'âme - pécheresse, mais l'âme pécheresse a rendu la chair - corruptible* - St-Augustin - *Nec caro corruptibilis animam peccatricem, sed anima peccatrix fecit esse corruptibilem carnem.*

Dans leur être, les hommes se valent, tous ; c'est d'après leur devenir que l'on peut les diviser en hommes de l'inertie et en hommes de la création. Et puisque l'immense majorité des hommes relève de la première catégorie, la proclamation ampoulée : *on n'est pas poète (homme libre, femme, maître), on le devient* est une sottise. Au Commencement était l'être, et le créateur incarne les commencements.

Dans la monotonie des  $n+1$ -èmes pas, on oublie le frisson du premier. Le rêve du dernier est encore plus palpitant, mais le sommeil de l'homme libre est sans rêves. La liberté est la fidélité au commencement, dont on ne garde que le rythme, - un fleuve exauçant les vœux de sa source. *L'homme est libre, parce qu'il est un commencement et a été créé ainsi* - H.Arendt - *Man is free because he is a beginning and was so created.*

Romantique à l'époque de l'amour romantique, la musique est robotique aujourd'hui, où, dans les cœurs des hommes, règne le robot. Ce qui se déroule entre deux amoureux peut être deviné d'après l'époque, dans laquelle ils se plongent : *Le jeu des deux sexes, c'est de la musique pure* - A.Kontchalovsky - *Игра двух полов — это чистая музыка* - de la pureté troublante ou aseptisante.

Les plus pures des abstractions antiques se trouvaient à l'aise en compagnie des ivrognes, hétaires ou pâtres ; de quelles ivresses, de quelles voluptés peut se réclamer ce sage moderne, dont les seules quêtes sont : l'Être, l'Un et l'Ego (si enivrants et banals pour un Athénien et si sobres et ampoulés pour un Parisien), sont-ils transcendants ou transcendantsaux, immanents ou réels ? - des robots enrayés, des programmes, qui bouclent dans un vide stérile des circuits sans vie.

Ils vivent en robots et, sur leur lit de mort, se découvrent hommes. Je vis en homme, mais reconnais, de plus en plus, être réduit en profondeur, comme tous, à une affreuse machine. Heureusement, il reste l'épiderme.

Deux humains ne supportent pas un regard prolongé, dans les yeux, l'un de l'autre, sans se mettre à se battre ou à s'ébattre. Seuls les enfants et les poètes cherchent le regard soutenu comme confirmation de leur existence. Notre époque est sans enfance ni poésie, tout n'est que réel, même les ébats, qui sont de moins en moins imaginaires.

Des fleurs et des hommes émanent des arômes et des œuvres. Les premiers ne sont grands qu'Ouverts ; les seconds devraient être clos. Est-ce cela qu'a à l'esprit le Coran : *Les femmes et les parfums sont subtils, aussi faut-il les bien enfermer* ? Et l'on s'exciterait de la lecture d'étiquettes, sur des flacons poussiéreux ? Faire sauter ou consolider les bouchons, lorsque un besoin d'arômes me chatouille ? Chercher à lire le message, à l'intérieur de la bouteille, ou l'expédier en cave, à l'extérieur des châteaux ?

Il semblerait que la motricité de l'homme a deux contenus possibles : un concret - la prise (par la main, par les dents, par la bourse) et un abstrait - la monstration (avec un doigt, avec la tête, avec des rires ou des pleurs). On extrapole abusivement ces mouvements sur l'art, dont le contenu ne devrait être ni possession ni dévoilement, mais ce qui précède

la première et dépasse le second - la caresse.

Notre civilisation de déodorants, d'anesthésies et de contraceptifs rendit tolérable l'homme, qui, à part le cerveau, a des griffes, des organes digestifs et génitaux. Plus d'organes vitaux indépendants. Maître du monde, le mouton calculateur se moque des bêtes et des anges et se mue en robot.

Le calcul, l'action, la caresse - telles sont les facettes de notre être, se déployant dans la déduction ([Aristote](#)), la production (K.Marx), la séduction ([Nietzsche](#)), dévoilant la part du robot, du mouton, de l'homme.

L'essence apriorique de la psyché de l'homme comprend trois instincts : le pressentiment du danger, la concentration pour la chasse, l'attente de la caresse ; miraculeusement, ces trois axes se rencontrent et se focalisent dans la femme.

Les contemporains de Montaigne, de [Pascal](#), de Voltaire, de Hugo, de [Valéry](#) se lamentaient, exactement comme les nôtres, sur la dissolution des sens, l'effondrement des principes, la déchéance des hommes, la désintégration de l'humanité. La seule différence notable est que nous sommes contemporains des houellebecq. Ceux-là furent héritiers d'une grande culture, et ils concevaient leurs propres commencements ; ceux-ci sont porte-parole accumulatifs d'une inculture moutonnaire ou robotique.

L'homme réel, la cible électrisante ; l'homme potentiel, le magnétisme des flèches et la tension des cordes ; l'homme virtuel, mécanique ou électronique, sans vie des flèches ni mort des cibles. La fin qui recule, le début qui spéculé, le milieu qui calcule.

Le médiocre voit partout, et surtout sous son nez, des *tournants* - linguistiques, philosophiques, économiques, politiques. Le bel esprit se contente d'imaginer des points de départ, des points zéro des balances ou

de la création, des points invariants.

Aujourd'hui, avoir le courage de ne pas être au courant de certaines évidences sociales est souvent le seul moyen d'échapper à la contamination par le conformisme ; comment ne pas ricaner devant le suranné : *sapere aude* ! En plus, ce siècle d'inerties oublie, que la devise complète fut : *sapere aude, incipe* ! Le goût des commencements et des finalités s'efface, au profit des mornes parcours robotiques.

Ce qui distingue les pulsions et répulsions de l'homme d'élection ou de l'homme du troupeau : le premier les voue aux hauts projets, le second - aux bas objets ; le premier vit des impulsions primordiales, de la *laetitia incipiendi*, des commencements, le second - des impulsions mécaniques, de l'inertie. Les vrais commencements ne se calculent pas : *Rien ne prédétermine ce qu'est le commencement* - Hegel - *Das Sein des Anfangs ist bestimmungslos*.

La nostalgie des commencements disparus engendre des rites : *La tradition est oubli des origines* - M.Merleau-Ponty.

Toute la dégénérescence du genre humain se réduit à la mutation de rythmes en algorithmes - la reproductibilité mécanique d'idées, d'images, de sons ; les stades du commencement miraculeux ou de la finalité tragique devenant aussi programmables que toutes les étapes accumulatives ou déductives.

L'homme est union de l'organique (ce qui vit des commencements mystérieux) et du mécanique (ce qui propage des impulsions initiales), et l'ennui de la modernité est qu'on mécanise l'organique (en traduisant tout mystère poétique en prosaïques problèmes) et organise le mécanique (en substituant à la verticalité créative une horizontalité collective).

Le dessein divin plaça dans notre enfance les traits les plus humains : hurler de surprise, pleurer de désespoir, rire à gorge déployée, jouer pour ne pas voir la vie, transformer les percepts et affects en concepts - partout le commencement, la découverte du vertige initiatique du regard et du sentiment. Mais l'adulte suivit le sentier moutonnier et le circuit robotique - le morne enchaînement, dans un rôle banal et interchangeable. Ce n'est pas seulement l'enfance qu'on trahit, mais aussi bien Dieu lui-même.

La panoplie des sens : la vue te conduit à former ton propre regard ; l'ouïe te rend intelligent ; le goût forge l'art des contraintes ; l'odorat affine ton intuition ; mais je leur préfère le toucher, car il réveille ta capacité la plus secrète, la plus profonde, la plus universelle – la caresse.

L'homme moderne, c'est l'homme de l'inertie, de la succession de pas intermédiaires. S'opposent à lui l'eschatologue et le nihiliste. Le premier projette sur l'horizon tout ce qui est déjà fixe sous ses pieds ; le second abandonne à la platitude ce qui est acquis aux yeux des autres et cherche au firmament le point de départ de son propre regard initiatique.

Si j'ai un tempérament créateur, je dois commencer par choisir mes points de départ. Soit je reprends le fil d'une trame, entamée par les autres, et j'y ajoute un maillon de plus ; soit je refuse cette inertie et je crée mes propres sources, en devenant ainsi nihiliste : *filum – hilum – nec-hilum – nihil.*

Ils se disent trop savants pour s'obliger à revenir à zéro - c'est cela, *science sans conscience*, - tout début, ironique et philosophique, étant retour au degré zéro de la lecture du monde. Le fleuve-vie, toujours recommencé, d'Héraclite, en est une belle image, pour aboutir, sans quitter le rivage, à l'éternel retour ; l'arbre eût été encore plus éloquent, puisqu'il incorporerait des ramages déjà fixes, se hérissait de nouvelles



inconnues, aux feuilles, racines ou cimes, et en appellerait de vivifiantes unifications.

La tradition, comme la routine, est oubli, ignorance ou impuissance dans les commencements.

Le devenir ne m'ouvre pas à l'avenir ; le monde entama sa descente vers la platitude finale, où je ne me veux aucune place. Mes aboutissements, comme mes commencements, mon énergie, comme mes ressources, sont installés dans le passé, où je trouve et de bonnes oreilles et de vraies unifications et de beaux enterrements ; mon devenir ressemble étrangement à mon être.

Vivre couché ou caché, pour vivre debout et heureux - depuis Épicure (*vis caché*), cette coquetterie est propre de ceux qui baissent les yeux pour mieux attirer sur soi ceux des autres. *Se cacher pour vivre, c'est piller une tombe* - Plutarque. Dès qu'on agit, on n'est plus soi-même ; toute action est un masque : *Je m'avance masqué* - Descartes - *Larvatus prodeo*. Pour mieux te verser, cache ta source (si, par malheur, tu la connais). À comparer ce calcul tourné vers l'avenir, avec un regard, sur le passé, d'un poète : *Celui qui s'est bien caché a bien vécu* - Ovide - *Bene qui latuit bene vixit*. Et en plus, l'homme même serait, hélas, ce qu'il cache (A.Malraux), tandis que *les hommes se distinguent par ce qu'ils montrent et se ressemblent par ce qu'ils cachent* - Valéry.

Dans la mémoire, nos années passées n'ont pas le même poids ; l'enfant y est à part, étranger, trahi, abandonné ; pourtant, il est notre source. *L'enfant est père de l'Homme* - W.Wordsworth - *The Child is father of the Man*. Ce n'est pas un problème de l'heure tardive de notre maturité, mais bien des injections soporifiques et anesthésiques, que nous administre une vie aseptique, ennemie des aurores lancinantes.

L'homme, à partir d'un lien *syntaxique* imposé (sa naissance, résumant son essence, avec des organes innés du Bien, du Beau, du Vrai), devient créateur de liens *sémantiques*, répartis entre le vouloir, le pouvoir, le devoir, le savoir. Cette création s'appelle existence. L'existence, en accord avec l'essence, forme les seuls deux sujets, dignes d'une spéculation philosophique, – le besoin de consolation (ou le goût de la caresse, les deux - opposés à la possession) et la richesse (opposée à l'algorithme) du langage.

## INTELLIGENCE

Avec la lanterne vacillante de l'intelligence, ils cherchent le trésor, qui est la vraie vie ; mais le meilleur trésor, c'est notre faculté de jouir des jeux de la lumière et des ombres. *J'ai joué à l'ombre de la jouissance* - Pétrone - *In umbra voluptatis lusi*. Le souci d'alimentation de la lampe nous fait oublier le miracle de notre caverne vide et de ses belles ombres. L'obscurité est déjà une dyade, la lumière n'étant qu'une monade (Pythagore).

Tout commence par le corps, la-dessus même [Platon](#) est d'accord avec [Nietzsche](#). Mais que ce soit une déchirure, une volupté ou un contact mécanique, la première tâche de la philosophie consiste à le transformer en caresse.

Ces misérables et naïves proclamations des philosophes, voyant dans la passion de *connaître* le motif de leurs exercices. Je le verrais plutôt dans le désir de *caresser* : caresser, avec une humble pitié, la souffrance humaine et caresser, dans un style fier, le langage de la découverte du monde.

Les deux volets de la bonne philosophie découlent tout droit des deux faces, que la vie nous présente : d'un côté, elle est une collection de nos déconfitures, et de l'autre – un tableau grandiose d'une perfection, qu'il s'agit de peindre ou de mettre en musique. D'où le double souci de caresses ou de langages.

Rien de ce qui relève de l'intelligence ne résistera à la maîtrise par la machine : la logique, le langage, le style, la liberté, le hasard, l'invention.

Certains états d'âme – la dignité, la résignation, la mélancolie, l'optimisme - pourront également être imités. Je ne vois qu'un seul type de plaisir, la caresse secrète, et un seul type de chagrin, la souffrance dans la joie, qui ne sauraient être machinisés.

Dans un écrit de philosophie, la *culture philosophique* représente un apport négligeable ; l'esprit y est inséparable de la chair ; les horizons n'y attirent qu'à une belle hauteur de tempérament, de style ou d'émotion. La plus belle intelligence est celle qui écoute son âme et affine son goût, au lieu de scruter et confiner sa mémoire. Peu me chaut la supériorité oculaire de [Descartes](#) sur [Pascal](#), de H.Bergson sur Alain, de [Sartre](#) sur [Valéry](#), si les seconds surclassent les premiers en qualité de leur sensibilité et de leur regard.

Les lieux, où est encore possible l'audace du premier pas, ce sont l'art et la philosophie, et pratiquement jamais la science ou la technique. L'homme est le commencement, et le robot - l'enchaînement algorithmique ; on sait maintenant où nous conduirait la science.

L'émotion et l'intelligence sont d'immenses problèmes, que nous dicte le mystère de l'âme et de l'esprit, ces derniers n'étant, peut-être, que deux émanations ou deux langages de ce qu'ils appellent *être* ; l'être ne serait envisageable qu'à travers l'âme ou l'esprit, qui en seraient des trous ([Hegel](#) et [Sartre](#)) ou des plis (Spinoza et [Heidegger](#)), et que j'appellerais, dans la même veine érotique, - des excitants ou des excités.

Dans le noble édifice de l'esprit, les connaissances ne sont que la basse cuisine. Et se passionner pour les limites de ces connaissances, c'est faire de la chimie des calories et des molécules. Tandis que dans la salle d'apparat ou dans l'alcôve trône l'alchimie de l'âme ou du corps.

On sauve une idée en l'enveloppant de mots résistant au temps. L'idée

épreuve par l'exposition en foires a peu de chances de rester juste. Mais *une idée juste, dans laquelle on s'installe, à l'abri des contradictions, ce n'est plus une idée juste, c'est un préjugé* - G.Bernanos. L'idée juste est l'épouse, les préjugés sont des maîtresses. Mais l'art conjugal consisterait à métamorphoser, aux heures critiques, la maîtresse de la maison, la raison, en *folle du logis*, l'imagination, cette *fonction sans organe* (G.Bachelard).

Une bonne intelligence est aussi sensible à la caresse qu'un épiderme. Mais l'humanité devint pachydermique : émouvoir ou frapper, une âme ou une tête, se fait à travers calculer.

L'intelligence n'a pas de visage ; elle est à l'esprit ce que les muscles sont au corps - presque inutile en matière des caresses. Les meilleurs des regards ne forment guère un visage, mais le plus beau visage peut être privé de regard. La hauteur - rencontre du regard et du visage.

Les axes, qui polluent la scène philosophique, et sur lesquels dominant la grisaille et la stérilité : essence - existence, vérité - apparence, objectif - subjectif, vital - conceptuel. Les deux seuls axes, dont aurait dû s'occuper la philosophie : caresses verbales et musicales, apportant de la consolation à l'homme angoissé, et des réflexions sur le rôle du langage, pour traduire nos frissons ou nos intuitions.

En philosophie, là où l'on n'entend pas de musique (le marteau auriculaire de Nietzsche), il n'y a rien à chercher ; l'âme est l'esprit sachant réduire à l'ouïe tous nos sens, et la philosophie est exactement la fonction, qui réalise cette transformation. Le cœur réduit le même esprit au toucher, à la caresse. La musique, le regard, la caresse semblent être des synonymes, ou des traductions d'un même mot dans des langages divins différents.

Descartes ne voit aucun attribut commun entre nos substances corporelle et spirituelle. Comment veut-il séparer les attributs, attachés à notre vue, à notre ouïe et même à notre toucher ? Tout y est corps et tout y est âme.

La métaphore est au centre et de la philosophie et de la poésie ; mais chez le philosophe-prosateur, elle est vêtue et chargée de paillettes conceptuelles ; elle est nue, coquette et sensuelle, chez le poète.

Ceux qui sont incapables de broder une vision intellectuelle du monde, veulent l'en protéger en invoquant son manteau sacré, cousu de vie réelle et impénétrable à l'abstraction. Et ils l'habillent en paillettes, ignorants qu'ils sont du fait, que l'univers n'est sacré que nu. Un déshabillage conceptuel et artistique annonce plus de promesses chaudes que leurs habits imperméables.

Les commencements valent par la qualité des définitions (des objets) et des déterminations (des relations), ce qui ressemble à la formulation de théorèmes. Sans bonnes contraintes, l'amorce est vouée au hasard ou à la routine. Les contraintes sont des déterminations négatives, écartant le secondaire et difforme, pour se focaliser sur l'essentiel et l'élégant.

En philosophie, il y a des hautains du commencement, des profonds de la finalité, des plats du parcours – privilégiant le naître, l'être ou le (ap)paraître. Le concevoir du *cogito*, le fonder du *sum*, le propager du *ergo*.

L'intégrité, en philosophie, résulte en ennui, en tiré par les cheveux. L'unité d'une caserne. Le fragmentaire crée l'illusion de sincérité et de vivacité. L'unité devrait s'acquérir par une hauteur qu'on ne quitte pas. *Toute philosophie ne vaut que dans son état naissant et devient ridicule, si on essaie de la rendre mûre* - Valéry. Les meilleurs aèdes furent

rhapsodes.

Le désir et la foi en philosophie : la transcendance est le désir de preuves ; l'immanence est la foi, qu'en dernière instance, toute preuve est tautologique. Et l'on finit par comprendre, que seule leur valeur, l'intensité simultanée du désir et de la foi, la hauteur, qui en résume l'essence ; cet état ek-statique s'appelle éternel retour : *le retour à sa source, au suprême désir, au premier don de la nature* - Dante - *lo ritornare a lo suo principio, sommo desiderio, prima da la natura doto.*

Pour être inépuisables, les meilleurs cerveaux sont toujours initiaux : dans l'amplitude de la langue - [Heidegger](#), dans la hauteur du ton - [Nietzsche](#), dans la profondeur du regard - [Valéry](#). Les médiocres sont toujours dans le développement, remplissage ou collage.

On reconnaît la présence d'une pensée par son mouvement *vers* des commencements (*das Hindenken zum Anfang* – [Heidegger](#)) ; son contraire s'appelle inertie - partir des commencements. L'élan auroral, le poids vespéral. La philosophie est l'art de garder l'élan, une fois un commencement touché, elle serait même *la discipline des commencements* – E.Husserl - *die Disziplin des Anfanges*.

[Valéry](#) n'est pas un philosophe (il se posait lui-même en *anti-philosophe*), puisqu'il est adepte de l'acte (du savoir-faire), c'est-à-dire de quelque chose d'intermédiaire, tandis que les philosophes évoluent soit dans des commencements ([Descartes](#) ou [Nietzsche](#)), soit dans des fins ([Kant](#) ou [Hegel](#)). Mais, évidemment, le commencement l'intriguait davantage.

Philosopher, c'est être fasciné par le premier pas, *débuter* en miracle et *dé-buter*, détacher du but, l'enchaînement auto-suffisant des pas suivants. Se *rebuter* devant tout dernier pas imposteur. Confiée aux professionnels,

la philosophie devient indiscernable du chamanisme verbal. *Philosopher ne signifie pas autre chose qu'être aux commencements* - Heidegger - *Philosophieren heißt nichts anderes als Anfänger zu sein.*

Dans l'écriture, la pratique des commencements est très tangente, leur perception étant fonction du climat et des saisons, propres au lecteur : ce qui est ton grain sera perçu par les plus bêtes comme un choix du chemin, sur lequel il tomba ; par les médiocres – comme un net jalon d'un parcours ; par les sages – comme déjà un arbre, tendant partout ses inconnues, que les sages savent unifier.

Les pensées du sot préexistent toujours et s'annoncent avec des mots anonymes, sans éclat ni reflets. Les pensées du sage sont des effets de bord, des reflets dans des miroirs des mots, dans lesquels se mire l'esprit et y trouve son compte. *Je ne conduis pas ma plume, c'est elle qui me conduit* - L.Sterne - *Ask my pen, - it governs me, - I govern not it.* L'écriture crée des ombres inventées, et ensuite, l'esprit leur découvre une source de lumière réelle. *Comment il se fait, que ce n'est qu'en cherchant les mots, qu'on trouve les pensées ?* - J.Joubert. Celui qui part d'un éclairage accessible, au lieu de suivre son étoile inaccessible, ne pense pas, il copie ou imite. *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire* - L.Aragon.

La philosophie, digne de nos enthousiasmes, n'a que deux ambitions à justifier : la synthèse des consolations et l'analyse du langage. La consolation – une espérance excluant toute action ; le langage, cet intermédiaire entre la réalité et la représentation et qui est la demeure de notre regard sur les commencements et sur les fins. *La philosophie proclame les principes de nos espérances les plus hautes et de nos regards sur les fins dernières* - Kant - *Die Philosophie verheißt die Grundlage zu unseren größten Erwartungen und Aussichten auf die letzten*



Zwecke.

On divise les philosophes en ceux qui nous apprennent soit à vivre (agir) soit à mourir (se suicider), la science d'[Aristote](#) ou l'art de [Socrate](#). Ils devraient plutôt nous désapprendre toute notion de chaîne : que ce soit vers une vie accumulative (*carpe diem*) ou vers une vie ou une mort spéculatives (*purpose-driven life* ou *American way of Death*). Pratiquer une culture de la pose et non l'inculture du résultat. Donner un sens au point zéro de la pensée et de la douleur, commencer par une vie intranquille et finir par une mort tranquille. Ne pas oublier, que *la pensée de la mort aide à tout, sauf à mourir* - [Cioran](#). Pourtant on y *pensa* tellement comme à un aboutissement (au lieu de la vivre comme une contrainte), que même la mort devint impersonnelle : *Oh Seigneur, fais à chaque homme le don de sa propre mort* - [Rilke](#) - *O Herr, gib jedem seinen eignen Tod*.

Et la religion et la philosophie naissent dans le naufrage, dans la détresse de la vie, et elles ont le même but : contrer le néant, apporter un semblant de consolation (*la tâche de la philosophie est d'inventer le mot qui sauve* - L.Wittgenstein - *die Aufgabe der Philosophie ist, das erlösende Wort zu finden*) - et les mêmes moyens que la poésie - créer une tempête dans un verre d'eau, imaginer un message à destination lointaine et chercher fébrilement une bouteille : *Le poème est une bouteille jetée à la mer, abandonnée à la foi chancelante d'échouer quelque part sur une terre d'âme* - P.Celan - *Ein Gedicht ist eine Flaschenpost, aufgegeben in dem nicht immer hoffnungsstarken Glauben, irgendwo an Land gespült zu werden, an Herzland vielleicht*.

En visant les aboutissements de la vie, la philosophie se retrouve sur des sentiers battus ; en se limitant aux parcours, elle ne porte que la technicité de l'art ; seule la hauteur des commencements lui confère un

statut de noble consolatrice, nous attirant vers les firmaments et nous libérant du prurit des horizons communs, le natif l'emportant sur le votif. L'art personnel rejoignant la vie universelle.

En philosophie, la raison ne joue pas un rôle plus important qu'en serrurerie ; les connaissances n'apportent pas plus de rigueur au discours philosophique qu'au discours amoureux ; la sagesse ne distingue pas plus un philosophe qu'un comptable. Le philosophe est un talent, né d'une liaison entre un style poétique et une intelligence caressante.

## IRONIE

L'ironiste est celui qui pratique l'érotique de l'esprit, en inventant des caresses aux idées les plus excitantes. *Aucune sphère des représentations n'échappe à l'interprétation par les désirs sexuels* - S.Freud - *Es gibt keinen Vorstellungskreis, der sich der Darstellung sexueller Wünsche verweigern würde.*

Il vaut mieux *chanter* en langage géométrique que *narrer* en langage romantique. *Newton ne verrait, dans la poitrine d'une fille, qu'une courbe, et dans son cœur, n'admirerait que sa valeur volumique* - H.Kleist - *Newton sah an dem Busen eines Mädchens nichts anderes als eine krumme Linie, und am ihrem Herzen war ihm nichts merkwürdig sein als Kubikinhalt.*

Les plus belles pensées sont au féminin, et j'en apprécie souvent le visage en jetant un coup d'œil discret sur ce qu'elles ont derrière elles. Malgré toute l'excitation malsaine, je pourrais leur garder mon respect, exactement comme avec les femmes.

L'ironie est un *problème* de l'esprit, pour échapper aux défauts du corps. *La gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit* - La Rochefoucauld. La gravité et l'ironie dégringolent au grade des *solutions*, quand c'est l'inertie, et non plus l'invention, qui les façonne.

Le fond et la forme en littérature : mieux on maîtrise les entrailles, plus on se voue à l'épiderme. Au lieu de finasser en profondeur sur les idées qui avisent, on se met à caresser en hauteur les mots qui grisent.

Les yeux ou les cieux, pour mes témoins infidèles ? Mon château en Espagne s'ouvrant par une tour d'ivoire ou s'écroulant en ruines ? Vais-je devenir Sisyphe ou Narcisse ? *Avec les femmes, je prône un monologue, mais une explication à deux avec soi-même est plus alléchante* - K.Kraus - *Mit Frauen führe ich gern einen Monolog. Aber die Zwiesprache mit mir selbst ist anregender.*

Les sots cherchent à convaincre ; les subtils à séduire. Quand le sot se met à séduire, on entend le grincement de roues dentées. Mais lorsque le subtil se convertit en raisonneur, on dirait un rossignol en train de croasser.

Depuis que les sages nous font peur avec leurs vérités mortelles, dont personne n'est jamais mort, mais dont la grimace continue à faire jaser, *les femmes fuient les sages comme des animaux venimeux* - Érasme - *puellae sapientem haud secus ac scorpium horrent fugiunt*. Quand la femme s'en laisse contaminer, elle acquiert la capacité de poser tant de problèmes, tout en perdant celle d'exposer des mystères : *La femme n'est intelligente qu'au détriment de son mystère* - P.Claudé.

*Seuls les esprits superficiels abordent une idée avec délicatesse* - Cioran. Ils prennent l'idée pour un matériau cru et l'affinent par une forme verbale. Les esprits profonds s'amuse à réduire à l'état de matériau cru ce qui se concentra déjà en mots. Remarquez que les esprits hauts n'existent pas : dès qu'ils touchent la hauteur, ils se muent en âmes. Et les âmes se désintéressent des idées terrestres, pour se dédier aux rêves célestes.

*Le corps habite en trois étages : la tête, la poitrine, le bas-ventre. Souvent on réclame, que les habitants des étages inférieurs et supérieurs fassent moins de tapage* - G.Lichtenberg - *In drei Etagen lebt der Leib : der Kopf, die Brust und der Unterleib. Ich wünsche öfters, daß sich die*

*Hausleute der obersten und untersten Etage besser vertragen.* De jour, je devrais me réconcilier avec mon voisin d'en haut, de nuit - avec celui d'en bas. Hors du temps, Salomon et S.Freud se repentent devant Jésus. *Le corps est outil de l'âme, et l'âme est outil de Dieu* - Plutarque - l'âme serait donc l'outil, servant à fabriquer ou animer d'autres outils - l'un des métiers les plus nobles ! L'âme représente l'esprit et interprète le corps.

Le malheur du naufragé : avoir hurlé sa détresse, mais à sa bouteille on ne demandera que l'ivresse. *Le malheur du fétichiste : aspirer à un soulier de satin et recevoir la femme entière* - K.Kraus - *Unglück eines Fetischisten, der sich nach einem Frauenschuh sehnt und mit einem ganzen Weib vorlieb nehmen muß.*

*Il est plus facile de dessiner un ange qu'une femme. Les ailes cachent la bosse* - Flaubert. Mais, chez la femme, certains contours, de la famille des bosses, nous portent plus haut que les ailes des anges. Et l'on comprend, que le corps affamé est meilleur dessinateur que le peintre repu.

Les plus sensuels de mes désirs ne sont assouvis ni réussis que par des crapules à la délicatesse des pachydermes. L'ascèse doit venir du dégoût plus souvent que de l'enthousiasme. *Le goût est né de mille dégoûts* - Valéry.

Après un amour, qu'il soit fautif, irréel, angélique ou spectral, on accouche en vrai, et plus profond en est le secret, plus haute en sera la maternité.

Trouver une excellente raison de désespérer de l'avenir (des fins de l'homme) devint tâche plus facile et, surtout, plus mécanique que de s'accrocher à une chimère prometteuse - une raison bancale mais suffisante, pour cultiver l'espérance des sources. *Ton but, c'est la source* - K.Kraus - *Ursprung ist das Ziel.*

Parmi la gent philosophale, l'une des oppositions les plus flagrantes est celle entre la *source* et le *fondement* (le *Grund* de Heidegger), le choix des commencements - partir d'une hauteur (et la source se trouve toujours plus haut que tous nos *courants*) ou bien bâtir sur une profondeur (qui ne traduit souvent que la gravitation tout mécanique). On meurt de soif de vouloir, près d'une haute fontaine, ou l'on nourrit ses bas appétits de savoir.

Tant de mûrissement dans les parcours et finalités maîtrisés, avant de se dédier exclusivement aux commencements, c'est-à-dire de devenir jeune.

Déboulonner est plus facile que statufier ; inaugurer des ruines majestueuses serait le compromis.

Dans l'extase noétique ou la réflexion poétique, il faut être apprenti sourcier, pour conjurer la merveille du premier pas, et apprenti sorcier - pour disparaître, sans déclencher le pas dernier.

Travail de plume : porter le léger enthousiasme du premier jour de la vie, tout en en transportant la lourde dépouille du jour dernier.

Ne gaspille pas l'énergie de ton âme dans la réduction de toute chose profonde à rien ; l'esprit critique tout seul suffit, pour que toute profondeur aboutisse tôt ou tard dans la platitude. Le bon nihilisme est créatif : au-dessus de n'importe quel rien, il imaginera de hautes choses. Le nihilisme est dans les commencements ascendants, dans les contraintes, qui se moquent des pieds et se fient aux ailes.

Le nihilisme des commencements - ne pas se hisser sur les épaules des autres ; le nihilisme des contraintes - en être le seul auteur ; le nihilisme des moyens - savoir se servir de ses faiblesses ; le nihilisme du parcours - tenir davantage au regard qu'aux pieds ; le nihilisme des finalités - en

reconnaître l'insignifiance. Je pense en être très proche.

L'avantage de tenir aux points zéro : on tendra vers l'infini par une simple *inversion* de son néant originel, tandis que les intermédiaires, les médiats, les nains sur les épaules des géants s'efforcent à *convertir* le fini en infini.

L'intensité comme but et contrainte : que le premier et le dernier pas se fassent par enchantement. Les sots de tous les temps : partir de l'enchantement et aboutir au désenchantement ; les naïfs font un parcours en sens inverse. La bêtise moderne : partir et finir par désenchantement.

Chose, objet, substance, essence, existence, étant, être, l'Un, Dieu - quand je réussis à les traiter, tous, comme des objets, je peux proclamer la mort de Dieu comme l'aboutissement de l'éternel retour du Même, étalé en mille facettes : *Dans l'infini - l'éternel retour du même ; au ciel, le multiple devient l'Un, le système - Goethe - Wenn im Unendlichen dasselbe sich wiederholend ewig fließt, das tausendfältige Gewölbe sich kräftig ineinander schließt. Semper alternum* des commencements extérieurs n'est possible que grâce à *semper idem* des naissances intérieures.

Où peut mener la création *ex nihilo* est bien illustré par l'étymologie du Plan divin : *Je créerai comme c'est écrit !* Ce qui, en araméen, se dirait - *abracadabra !*

Dans la peinture des commencements, l'arbre originel ouvre plus d'horizons que la source, mais la source apporte la hauteur ; une haute généalogie laisse cohabiter l'archéologie et la téléologie.

Le bonheur de ma traversée de la vie, c'est l'ivresse et, donc, la fête. La fête de la fin de voyage, fête de l'esprit ; ou la fête du commencement, du

départ, fête de l'âme. L'ivresse sur la route même ne promet que des accidents.

Le médiocre aime la peinture de la fin du monde, le scientifique en scrute le commencement, et l'ironique cherche, chez les deux, de la hauteur, celle d'un déluge ou celle d'une source, pour y deviner la solution d'une vie humaine ou le mystère d'une vie divine.

Progrès de ma lucidité : je refuse le titre de sagesse, successivement, aux actes, aux motifs, aux attitudes, aux idées, et je ne l'attends plus que des métaphores. La seule lutte, que je reconnais noble et plénifiante, est celle avec les mots, tandis que les hommes actifs parlent de leur sagesse finale, une fois qu'ils sont fatigués par les luttes indignes mais épuisantes. Toute sagesse est initiale, sagesse des commencements.

Toute la poésie, qu'elle soit verbale ou musicale, doit sa belle liberté aux contraintes. *Il arrive qu'on s'impose des contraintes, pour pouvoir créer librement* - U.Eco - *Occorre crearsi delle costruzioni per potere inventare liberamente*. Plus de lâches libertés on donne à la forme de son premier pas, plus servile sera le fond du dernier.

Encore des contraintes : toute poésie commence par l'exclusion du bois de mon arbre, de la matière première de ma montagne, de la lumière de ville de mon ciel étoilé.

Si je dis, que l'art est la maîtrise, la jouissance, l'ardeur, et A.Blok rétorque : *L'art est là où règnent la chute, la perte, la douleur, le froid* - *Искусство там, где ущерб, потеря, страдание, холод* - qui a raison ? Les deux, puisque l'un est dans la finalité, et l'autre – dans le commencement.

Étant partisan des commencements, je vois de travers l'image de la souche, qui est la fin de l'arbre ; pourtant, faire souche est un acte de



*débutant*, ne visant pas encore la finalité – faire mouche.

Je suis sûr de la divinité de mon Enfant ; je sais, que Sa Mère, la langue, s'offre à tout le monde ; mais j'en fais une Vierge et de mon message - une Bonne Nouvelle.

Celui qui manie les dates de sa naissance s'accommode bien d'ignorer la date de sa mort.

Les yeux ont deux fonctions disjointes : être source des larmes ou commencement du regard. Il serait sage de les équilibrer, sans négliger aucune : *Plutôt pleurer qu'explorer* - W.Faulkner - *Ever complain, never explain*. Pleurniche sur le beau, déniche le vrai. Le corps complique, l'esprit explique. La contagion, entre eux, passe par les oreilles, source d'une ironie anti-tintamarre ou d'une cacophonie amplificatrice.

Il y a trois familles mystiques : les eschatologiques du Jugement Dernier, les cléricaux du parcours salvateur, les nihilistes des points zéro de la réflexion, du regard, de la passion. Les deux premières sont constituées, essentiellement, de nains ahuris, balançant sur les épaules des géants ; la dernière se dévoue à fabriquer elle-même les mesures ironiques de la grandeur et de la vision.

F.Schlegel voit dans la maxime un hérisson, qui n'adresse au monde que ses piquants. Je la verrais plutôt en chat, cherchant et portant des caresses, charnelles ou musicales, au lieu des combats pour la survie du genre.

## MOT

Plus on touche à la prétendue profondeur des idées, plus on aspire à la délicieuse surface des mots. La meilleure possession naît des meilleures caresses, et celles-ci se dévouent plus efficacement à la peau sensible qu'aux fonds insondables.

Pour les uns, penser et écrire sont du même genre ; pour d'autres, le penser-mâitre déniaise l'écriture-servante ; enfin, pour les meilleurs, l'écriture-Muse inspire le penser-poète.

Avec l'idée on épuise les choses, en les saisissant par leur centre. Avec le mot on les caresse en surface. La vraie possession est profonde et basse, la vraie caresse est superficielle et haute. Vertige des armes, vertige des charmes.

Les mots devraient faire deviner mon âme comme les caresses, qui sculptent un corps, ou comme le regard, qui cligne à Dieu et dédaigne de s'attarder même sur l'air. Le mot, c'est Orphée, l'idée, c'est Eurydice ; et je sais ce que doit devenir l'idée, une fois que je lui aurai adressé le regard définitif.

Les rapports entre le mot et la pensée sont du pur érotisme ; le mot est un excitant, qui donne au corps d'une pensée des contours et des profondeurs à caresser ou à explorer. Et K.Kraus s'avoue incompetent : *La langue est la mère et non pas la maîtresse de la pensée - Die Sprache ist die Mutter, nicht die Magd der Gedanken.*

Le meilleur habit d'une pensée excitante est transparent ; c'est dans la nudité du mot que le contact avec elle me fait retrouver son sens et perdre ma tête.

Sans idées charmeuses et séduisantes, le mot n'atteindra pas une pénétration. Mais sans le mot viril, tout charme des idées se fane si vite.

La langue apporte autant à la hauteur d'une écriture que le muscle à la profondeur d'une volupté : presque rien, mais c'est par ce rien que tout le reste perce.

La Bible nous invite à négliger la chair, *pour* la livrer aux concupiscences. En français, il n'est pas clair si ce *pour* nous invite aux concupiscences ou au mépris de la chair. Et une perversité hygiénique y perce.

Reflétée par nos sens, la perfection du réel s'appellera, pour l'œil et l'oreille - *beauté*, et, pour le palais, le nez et le doigt - *caresse*. La caresse est la beauté incarnée, et puisque le mot est l'incarnation de l'esprit, il devrait aussi être surtout une caresse, tendant vers la beauté.

*Le mot juste conduit ; le mot, qui n'est pas juste, séduit* - F.Kafka - *Das rechte Wort führt ; das Wort, das nicht recht ist, verführt*. Par le premier on déduit des idées ; le second, on l'éconduit auprès du rêve. *Charme* viendrait de *carmen* - invention, poésie, maxime. *II ne suffit pas, que ton poème soit joli ; il doit séduire* - Horace - *Non satis est pulchra esse poemata ; dulcia sunt*.

*Plus un mot est ancien, plus loin en profondeur il pénètre* - L.Wittgenstein - *Je älter ein Wort ist, desto tiefer reicht es*. Plus un mot excitant oublie l'œil du temps, plus de chances il a de s'élever vers la hauteur. Sur cette dimension, le meilleur regard est plus proche de la caresse que de la vision, même si *jamais le champ tactile n'a l'ampleur du champ visuel* - M.Merleau-Ponty.

*Le pire, c'est quand la pensée et le langage vont le même train : là commence l'ennui* - J.Baudrillard. Aux bals de l'écriture, c'est le mot qui

mène la danse, et dans les figures les plus aristocratiques sa cavalière, la pensée, n'est enlacée que d'un regard discret et amoureux. Hors musique leurs pas ne parlent que caserne ou cuisine.

On a beau chanter la fonction, c'est-à-dire l'âme et la pensée, c'est l'organe, c'est-à-dire le corps et le mot, qui procure la jouissance la plus indubitable. *Le corps est l'organe-obstacle de l'âme, et les mots - l'organe-obstacle de la pensée* - V.Jankelevitch - en matières divines, le créateur, c'est-à-dire l'homme de l'imagination et de l'élan, est porté par la contrainte plus loin que par les moyens.

À cause de sa double origine - sons ou sens - le mot est une espèce de griffon, Minotaure ou sirène. Et sa lecture, elle aussi, peut être double : l'un songera au vol, à la course ou à la nage, et l'autre - à la puissance, à l'appétit ou à la séduction. L'un se tournera vers ce qui s'écrit, l'autre - vers ce qui aurait pu être vécu.

L'ambiguïté du mot *possession* - jouissance ou appartenace : je suis jouisseur du mot et propriétaire de l'idée. Le mot est plus proche de la chair et de l'âme que l'idée, affectée à la raison et à l'esprit. Je ne possède l'idée que par le mot bien membré. L'intuition dépourvue de mots n'est que désir commun ; or, l'idée vaut surtout par l'extase unique, que je lui imprime.

La parole fut donnée aux vulgaires, pour traduire leur *pensée* (Ch.Talleyrand), aux sages - pour la déguiser (Dante et Machiavel), aux intuitifs - pour la dépister, en passant. Les uns forment, avec la vérité, un couple, les autres s'en réjouissent comme d'une maîtresse, enfin les troisièmes l'approchent en dilettantes et vivent les faveurs des Muses comme promesses de rendez-vous. Convention (la règle), religion (la honte), superstition (l'extase). La poésie est la superstition du mot.

La langue est un habit de la pensée, dont la royale nudité n'en ressort que grandie. Et non pas l'inverse : *La langue est le corps de la pensée. C'est dans le mot que nous pensons* - Hegel - *Die Sprache ist der Leib des Denkens. Wir denken im Worte*. Peu importe que le sens, l'esprit de la pensée, soit hors la langue, celle-ci en porte les sens : le désir, la séduction, la promesse. Mais les sens s'éveillent en moi ; les objets et les liens sémantiques entre eux, visés par les sens, sont, la plupart du temps, dans la représentation ; les relations syntaxiques, que j'interroge, relèvent de la logique. Il ne reste au mot qu'envelopper ces élans, ces tentatives d'accès à l'extra-langagier. Dans le mot, nous nous exprimons ; nos pensées naissent et s'impriment hors la langue.

Ni l'idée ni le verbe n'emplissent le premier élan créateur. Au commencement était quelque chose, qui ne parle pas encore, mais, déjà, console. *'Au commencement était le Verbe' - un appel à redécouvrir dans ce monde la force créatrice de la raison* - Benoît XVI - *'Im Anfang war das Wort' - Aufruf dazu, in der Welt die schöpferische Kraft der Vernunft neu zu entdecken* - avant le mot, avant la raison, il y a le désir, caresse à donner ou caresse à recevoir. Le mot lui donne une forme et la raison - un fond. Et la création, c'est l'heureuse rencontre des deux.

*Au commencement était le verbe ?* - non, au commencement étaient les intentions (desseins ponctués), suivies des conjonctions/disjonctions d'énoncés ; le verbe ne vient qu'en troisième position, et le douteux sujet **cartésien** - quand il s'y trouve, par extraordinaire ! - n'apparaît qu'après. Le Verbe n'est premier qu'en énoncés élémentaires.

Si au commencement divin était le Verbe (penser ou faire), au commencement humain devrait être l'adverbe, répondant aux questions de comment (peindre) et de pourquoi (chanter), *initiative imitative, un commencement relatif, qui est la réédition du commencement absolu* - **V.Jankelevitch**. Même si l'adverbe s'attache au Verbe, l'intensité de cette

attache est affaire du sujet, c'est-à-dire du talent.

*Au commencement était le verbe et non le bavardage, et à la fin, ce ne sera pas la propagande, mais de nouveau le verbe - G.Benn - Am Anfang war das Wort und nicht das Geschwätz, und am Ende wird nicht die Propaganda sein, sondern wieder das Wort.* La diffusion évinça en effet la propagation, et le verbe énumératif fit taire tout nom, qui chante au lieu de narrer. Souhaitons qu'au prochain commencement, ce soit le déluge.

*Au commencement était le Verbe* - on peut en ricaner sur trois niveaux : en syntaxe - les substantifs n'ont qu'à bien se tenir (on est avec les logiciens) ; en sémantique - les relations précèdent les sujets/objets (on est avec les structuralistes) ; et en pragmatique - il n'y a rien à chercher *avant* le mot, tout peut être réduit au mot (on est contre [Platon](#)). Heureux qui est *ab-origène* du pays du Verbe !

Le Verbe, peut-il, doit-il, veut-il devenir Chair ? Ce qui semble être la raison principale, pour rendre vivante ma plume. La Chair s'adonne trop souvent à la Lettre, la pâle incarnation du Verbe. L'Esprit innommable, c'est cela, le Verbe.

*Celui qui écrit en une langue étrangère doit chercher à courtiser sa manière à penser, tel un amant - J.G.Hamann - Wer in einer fremden Sprache schreibt, der muß seine Denkungsart, wie ein Liebhaber, zu bequemen wissen.* Ce qui le pousse à séduire ses mots plutôt qu'à conduire ses pensées, à vibrer des seuls commencements, sans s'installer dans la routine des durées, à vénérer ses amours à la verticale, au lieu de les étaler dans l'horizontalité banale. La tête au milieu des mots, l'âme au milieu des pensées, c'est ainsi qu'on perd la terre sous ses pieds, c'est-à-dire - devient amoureux. Ses déclarations d'amour seront décousues et fiévreuses, défiant les routines des sobres communications entre autochtones ; qui devinera ses soupirs ou ses chants, au milieu des mots

déchaînés ?

La conception d'une pensée, comme d'un enfant, est souvent due au hasard. La volupté génératrice se joue autour du mot. *Pour que la pensée surgisse, il faut posséder la parole, dans laquelle la pensée germe* - K.Kraus - *Nur der hat einen Gedanken, der das Wort hat, in das der Gedanke hineinwächst.*

La langue me fournit un stock d'étiquettes, dont j'enveloppe (mes visions) des choses ; pour que ces étiquettes dépassent les choses et atteignent au noble grade de mots, il faut qu'elles caressent ou blessent.

La pensée s'occupe de podiums, d'angles d'éclairage, d'ordre de défilé. Les mots-caresses et les mots-promesses s'occupent et de vêtements et de corps. *Le style et les mots sont non le vêtement, mais le corps des pensées* - G.Leopardi - *Lo stile e le parole sono non la veste ma il corpo dei pensieri.* La pensée seule, qui, dévêtue, monte sur les planches, sans être sacrée par le mot d'un haut couturier, ne peut servir que de portemanteaux ou d'épouvantail.

Ce livre, malgré quelques pulsions réussies, par étouffement ou exhibition, ne peut compter que sur un regard indulgent de frère ; aucune caresse spontanée d'amante ne naîtra, hélas, de son écoute, puisque la musique des images y est trop souvent trahie par le balbutiement incontrôlable des mots infidèles.

L'emploi intensif de mannequins jetables finit par rendre aux vêtements leurs lettres de noblesse. *Le style n'est que le vêtement ; la pensée est le corps caché par ce vêtement* - Dostoïevsky - *Слог - это, так сказать, внешняя одежда ; мысль - это тело, скрывающееся под одеждой.*

Les mots et les concepts habitent deux sphères profondément différentes,

avec quelques intersections minimales. Le mot est un habit, et le concept – un mannequin. Le mannequin est le plus séduisant, lorsqu'il est nu. *Méfiez-vous des concepts, chamarrés de mots ; réjouissez-vous des mots, qui mettent en valeur la nudité des concepts* - M.Tsvétaeva - *Бойтесь понятий, облакающихся в слова, радуйтесь словам, обнажающим понятия.*

Mon écrit part d'un besoin de caresser le mot ou d'être caressé par un regard complice ou fraternel. Comme le corps, il est travaillé par des fantasmes fous ou honteux, mais s'exprimant, allégoriquement, par le cerveau libre ou le muscle servile.

La caresse est la première fonction du mot, pour envelopper une idée, illuminer un tableau, élever un état d'âme, embrasser un visage aimé : *Il y a de tendres mots, ceux qui caressent l'âme, les mots-paumes* - M.Tsvétaeva - *Есть нежные слова, глядящие по сердцу : слова-ладони.*

Le langage est une création divine, et donc, à son commencement était aussi la Caresse : *La clé de la langue est dans l'affection, et sa pleine séduction n'est maîtrisée que par les tendres* - J.Ruskin - *The secret of language is the secret of sympathy and its full charm is possible only to the gentle.* Cette clé (d'accès) est déjà, hélas, câblée dans des langages sans affection des hommes-robots triomphants, ce qui justifie sans doute mon renfermement au milieu des défections, dans mes ruines sésamiques.

Face aux *choses hautes*, mon mot devient pudique, comme mes caresses - face à la chose charnelle. Mais après le mot, la pudeur redouble, tandis qu'après l'acte elle retombe. La hauteur, dans le premier cas, joue le même rôle que les cloaques du désir, dans le second.

Le corps désiré par le poète est le mot. Et sa noblesse est sa meilleure caresse. *L'extase poétique du langage correspond à la phase libertine*



*d'une sexualité sans reproduction* - J.Baudrillard.

On se sépare ou se rencontre par le mot ou par le corps, sur des facettes illisibles ou invisibles, que seule découvre la volupté. *Que la langue te soit ce que le corps est aux amoureux. Il n'y a que lui qui sépare les amants et qui les unit* - F.Schiller - *Laß die Sprache dir sein, was der Körper den Liebenden. Er nur ist's, der die Wesen trennt, und der die Wesen vereint.*

Étonnant parallèle entre les rôles joués par la langue, au cours du temps, dans l'évolution de mon regard sur la vie, avec celui qu'y joue la femme : *Sans les femmes le commencement de notre vie serait privé de secours, le milieu - de plaisirs et la fin - de consolation* - N.Chamfort - la mère, l'amante, la consolatrice.

L'antique Chaos païen et le Commencement évangélique - l'Idée, le Substantif, et le Mot, le Verbe. Le jalon et le souffle. On est chrétien, peut-être, quand on reconnaît, que le Mot sauveur est à l'origine des idées païennes ; mot inchoatif, face à l'idée terminative. L'éternel - par le commencement ; le commencement - dans l'éternel.

Un mot est vraiment *dernier* non pas parce qu'il clôt une chaîne d'autres mots, mais parce qu'il n'a pas besoin d'un suivant. L'idéal est, qu'il soit, en même temps, la consécration du premier. Par l'humilité d'une conclusion en points de suspension recueillis.

L'idée entache l'âme, le mot donne à l'esprit une chance de pureté. Mais chercher à lessiver l'idée, pour faire apparaître le mot use le cœur en manque de blanchisseuses. Si la naissance du mot n'est pas suivie par vagissement de l'idée, autant étouffer ce mot au berceau, il n'est pas viable.

Si, une fois épuré de tout ce qui est héritage ou tradition, ton mot

continue à vibrer, étinceler ou scintiller, c'est qu'il est apparenté au Verbe. Le Commencement fut toujours opposé à la tradition, qui est un euphémisme pour routine ou plagiat.

De la place du Dire et du Faire dans l'écriture : leurs rôles sont complètement différents aux trois stades - avant la prise de plume, pendant la naissance de l'écrit, enfin, l'appréciation d'un écrit fixe. Au commencement, les niais sont pleins d'idées mûres à traduire dans le dit, et les délicats attendent le premier son ou la première image imprévisibles - le faire, leur métier, ayant besoin d'une matière rare. Au milieu, le niais ne fait que dire, tandis que le mot du délicat naît dans le fait - le style et le ton. À la fin, on ne voit que le fait du niais (son dit étant pâle ou vide), ou le dit du délicat (son fait, c'est-à-dire son pinceau, étant absent).

Dans le langage, il y a une partie magique, qui créa l'homme, et une partie mécanique, que l'homme créa. Il faudrait revoir ce qu'on entend par *commencement*, en glorifiant le Verbe.

J'ai beau peser bien mes mots, pour les munir d'une grâce virtuelle ; c'est par une pesanteur réelle qu'ils me répondent, distants et moqueurs.

Chez celui qui ne maîtrise pas le mot créateur, c'est-à-dire le mot poétique, la grande matière se profane par le mot inexpressif. Mais celui qui est, à la fois, philosophe et poète, sent l'espace de liberté entre l'expression et la pensée et, tout en visant la pensée, il laisse le mot inventeur tracer le chemin ou dessiner les fins ou esquisser les commencements. Seul le poète peut se permettre de *commencer par faire la chasse aux mots plutôt qu'à la matière* - F.Bacon - *to begin to hunt more after words than matter*.

Tout écrivain se penche sur ses états d'âme ; au début, on les *évoque* dans l'ampleur des faits ; ensuite, on les *représente* par la profondeur des

idées ; et l'on finit par les *peindre* dans la hauteur des mots. Symptômes, thérapie, résurrection.

Les mots sont de trop, quand une belle proximité se présente. Venue de trop loin, toute cadence prend l'allure d'un hymne sans paroles et presque sans sons. Mais il semblerait, qu'aucun relevé de distances ne remplacera le mot, qui non seulement fut au commencement, mais qui assisterait à la fin, au milieu des ruines des actes et des mystères.

La langue n'est qu'un attouchement, une blessure ou une caresse du corps de la pensée qui est la représentation sous-jacente ; elle n'a rien de vivant, tout en réveillant les plus vives des sensations. Pour les ignares : *La langue est le corps de la pensée - Hegel - Die Sprache ist der Leib des Denkens.*

Attendre, saisir, s'approprier une idée aguichante, dépourvue de mots virils, est une posture stérile, n'échappant guère à la platitude. Il faut attendre l'appel d'un mot, c'est-à-dire d'une mélodie, d'une image, d'un élan, d'un état d'âme. Mon soi connu se pavane devant les idées impotentes ; mon soi inconnu caresse les paroles séduisantes.

## NOBLESSE

Le bonheur, c'est l'autre, c'est la caresse ou la reconnaissance. *Toute joie de l'âme se réduit à la soif de gloire* - Th.Hobbes - *Animi autem voluptas omnis, ad gloriam refertur*. L'un des contraires du bonheur s'appelle la noblesse : bâtir une fontaine inaccessible pour son âme assoiffée.

Pourquoi les âmes finirent-elles par devenir, comme les cervelles, tièdes, sans frisson ni fièvre ni éclat ? Parce qu'on suivit la recette [platonicienne](#) mal comprise : les nourrir. Mais au lieu de ne sélectionner que des aliments immatériels, composés d'élan et d'étonnements, pour en entretenir la pure flamme, on les encombra avec des matières lourdes, lois ou algorithmes, qui y éteignirent toute étincelle. *Étant grossier, tout esprit s'ignore et désire la chair, comme aliment et volupté* - J.Boehme - *Ein jeder Geist ist rohe, und kennet sich nicht : nun begehret ein jeder Geist Leib, beides zu einer Speise und Wonne* - c'est dans l'image ou dans la donzelle que l'esprit entretient la belle illusion de soi.

Le sentiment vaut par la part de la noblesse, qui est l'équilibre entre la forme et le fond, entre la profondeur et la hauteur. C'est pourquoi il se traduit le mieux par la caresse d'épidermes ! Là où le Fond domine, le Sentiment est vrai, net et ... insignifiant ! Pour se couvrir de beaux voiles, il faudrait que dominât – la forme !

Bonheur des étiquettes, bonheur d'une liqueur en bouche, bonheur d'une ivresse - muni d'un bon goût, toute lecture, érotique ou logique, peut tourner en fête heureuse. *La belle femme et la vérité, toutes les deux, donnent plus de bonheur lorsqu'on les désire, que lorsqu'on les possède* - [Nietzsche](#) - *Eine schöne Frau hat doch Etwas mit der Wahrheit gemein : beide beglücken mehr, wenn sie begehrt, als wenn sie besessen werden.*

Plus immatériel est mon désir, de moins de rêves on pourra me déposséder ; le romantisme se moquant du stoïcisme : *Quel est celui qui possède le plus ? - Celui qui désire le moins* - Sénèque - *Quis plurimum habet ? Is qui minimum cupit.*

Ceux qui s'enorgueillissent d'aller jusqu'au bout font, la plupart du temps, du bourrage et de l'étalage - dans cette détermination je reconnais plutôt un gueux. La noblesse est dans l'art des commencements fiers et des fins humbles. Aimer la musique, mais en ignorer le sens.

*L'aristocratie : le corps devenu âme ; l'héroïsme : l'âme devenue corps* - M.Tsvétaeva - *Аристократизм : тело, ставшее душой ; героизм : душа, ставшая телом.* L'esprit, outil de ces métamorphoses, plaçant le regard avant les yeux, devient créateur, fusion de l'outil et de la fonction, le logos cédant au pathos.

La seule *nourriture terrestre* est la vie, tout écrit ne vaut qu'en tant qu'un *excitant* (Valéry jugeant Pascal ou Nietzsche). Mais c'est, curieusement, Nietzsche qui considérait comme *excitants* pernicieux, *barbarica*, ce qu'est la vraie vie : *erotica, socialistica, pathologica*.

Nous sommes tous visités par des pulsions grossières et par des pulsions sublimes ; ce qui les valorise, ce n'est pas la présence angélique de l'esprit ou la présence bestiale du corps, mais leur absence, en présence de l'âme, qui sanctifie tout, qui purifie tout, qui empêche nos élans de sombrer dans la platitude.

Le désir de s'abandonner est le plus violent et le mieux réussi chez ceux qui voient la volupté suprême dans une maîtrise de soi.

Quand on introduit, bêtement, la temporalité dans l'éternel retour, on obtient la platitude du : *rien de nouveau sous le soleil* ; mais dès qu'on n'y voit que la même intensité sur un axe de valeurs, on comprend, que tout

point de cet axe peut être *nouveau* et servir de commencement ou de soleil.

Le vrai commencement est un recommencement : effacer le nom et le réinventer. Si, en chemin, on ne perd pas d'intensité, cela s'appellera éternel retour. *II m'est indifférent de commencer d'un côté ou de l'autre ; car en tout cas, je reviendrai sur mes pas* - Parménide.

Sur un axe de valeurs, il y a toujours une extrémité facile, servant de point de départ et de pierre angulaire, et une extrémité difficile, servant de pierre de touche de ton talent. Le retour du même signifie : parcourir l'ensemble de l'axe, munir tous ses points d'une même intensité, constater, au point de départ, qu'il n'est en rien supérieur aux autres, ni éthiquement ni esthétiquement. *En quête du savoir, on finit par arriver au point de départ, qu'on découvre pour la première fois* - T.S.Eliot - *The end of all our exploring will be to arrive where we started and know the place for the first time* - ce sont des symptômes du retour du même, chez celui qui vit non pas des lieux visités, mais de l'intensité du regard sur les pas, premier ou ultime.

On pardonne tout à celui qui a et le talent et la noblesse : [Nietzsche](#) n'a aucune intuition du poids capital des contraintes, mais sa belle peinture fait oublier la niaiserie de ses buts (le surhomme), de ses moyens (la réévaluation de toutes les valeurs, la volonté de puissance) et de ses chemins (l'éternel retour). La grandeur des génies est dans leurs commencements, où le devenir présente toutes les caractéristiques de l'être.

Encore une aberration dimensionnelle d'origine teutonne - l'image d'abîme (*Abgrund*), associée, bêtement, à la recherche de causes premières (*Grund*). [Kant](#) et [Nietzsche](#) passèrent par là, pour nous détourner de la hauteur, cette vraie source, qui entretient les meilleures soifs.

J'ai beau me détacher de tous les noms, de tous les courants, - ma recherche de points zéro ne pourra jamais réussir complètement dans le domaine des mots ou des idées, où je suis soumis à mon époque et à ma mémoire ; c'est du point zéro des tons que j'ai le plus de chances de me rapprocher, puisque ce domaine se voue surtout à la hauteur, dimension désertée par d'autres chercheurs d'originalité.

Le nihilisme civilisationnel - le politique, l'économique, le technique - ne peut venir que de l'ignorance tout court, puisque inventer des points zéro y est ridicule, toute création y étant accumulative ; c'est une ignorance étoilée qui justifie le nihilisme culturel - dans l'art ou en philosophie. Trois sortes de nihilisme honorable : l'éthique - le souci des moyens, l'esthétique - la noblesse des contraintes, le mystique - l'obscur vénération des commencements et des fins. Trois sortes de points zéro de la création initiatique.

Ma hauteur atopique est assez proche de l'intensité physique ([Nietzsche](#)), mais je crois, que le seul point d'arrivée non dérisoire d'une intensité est bien la hauteur, ce qui entretient la stridence, initiale ou finale. De l'état de glace à l'état de grâce, sans s'attarder à l'état de race.

On peut tolérer, que la surface soit profonde, mais la source ne doit être que haute.

Préférer la hauteur des sources à la largeur des estuaires, les contraintes, climatiques ou paysagistes, des rives - au volume et à la profondeur du fleuve.

La rencontre du vrai et du beau produit l'intelligence, celle du beau et du bien - l'amour, celle du bien et du vrai - la foi. Mais le faisceau de ces trois axes crée un seul foyer, à égale distance des origines et des fins, - la

noblesse.

Le sage est pessimiste des fins et optimiste des commencements ; et pour assurer un fond joyeux de son existence, il tient à donner à son essence une forme toujours initiatique.

L'aristocratie n'est pas dans ce que j'hérite, mais dans ce que j'engendre ; j'hérite ce que mon soi connu m'énumère, j'engendres ce que mon soi inconnu chante dans son être. Au procès de ma vie, il ne suffit pas d'être témoin : *Afin qu'il témoigne d'avoir hérité ce qu'il est* - F.Hölderlin - *Damit er zeuge, was er sei, geerbt zu haben* - il faut aussi savoir se mettre dans la peau d'accusé ou dans les oripeaux de juge.

La noblesse des commencements est dans leur hauteur, la noblesse des fins est dans leur ouverture, la noblesse du parcours est dans l'intensité.

La façon la plus noble de présenter les valeurs est d'en peindre le vecteur : l'origine, l'unité de souffle, le sens du regard. Laisse les orgueilleux patauger dans des *tournants* et les sots - dans des *suites* d'idées.

Dieu ou le rêve ne méritent notre emballement que recherchés et non pas trouvés ou réalisés. Il vaut mieux les perdre de vue qu'imaginer les tenir. Au-dessus de leurs sources je retrouverai toujours une bonne étoile. Mais les pragmatiques vivent des yeux et non pas du regard, c'est-à-dire du rêve : *C'est faire preuve de peu de sagesse que de placer le rêve si haut, qu'on le perde en le cherchant* - W.Faulkner - *The end of wisdom is to dream high enough to lose the dream in the seeking of it.*

La noblesse : l'ardeur et la fraîcheur des commencements, la hauteur et l'ampleur des contraintes, la froideur et la rigueur des moyens.



Je ne connais pas de chemins entre le profond et le haut, contrairement à ce que voit Nietzsche : *C'est de la sublime profondeur que le haut sublime doit jaillir vers sa hauteur - Aus dem Tiefsten muß das Höchste zu seiner Höhe kommen.* Le vrai rapport est d'ordre musical : l'ample crée l'acoustique, le profond fabrique et accorde les instruments, le haut écrit la musique. La hauteur, c'est la fidélité à la profondeur des sources, c'est le sacrifice des bas bruits, à l'autel de la haute musique.

*Le commencement est la chose la plus inquiétante. Ce qui vient après est une simple propagation - Heidegger - Der Anfang ist das Unheimlichste ; was nachkommt ist blosse Verbreiterung.* Et c'est en étouffant cette salutaire inquiétude du premier pas, que l'homme est pris dans la *branche infernale* (ni cercle, ni cycle, ni spirale, mais bien un accroissement linéaire !) de la propagation. Si, au moins, il voyait au bout une fleur ou une cime... Mais il y voit *être, non-être* ou *néant* - des souches sans sève.

Les philosophes du paysage ou du climat : les premiers narrent les volumes et les surfaces et font des forêts – les parcs, des impasses personnelles – les routes communes, des horizons – les clôtures ; les seconds éprouvent la caresse des épidermes, l'embrasement des cœurs, la palpitation des âmes - ils trouvent au firmament la place de leur étoile.

Aucune imitation humaine de l'œuvre de Dieu n'est possible, puisque celle-ci ne concevait que des miracles et des mystères, tandis que toute œuvre humaine, même mystique, ne produit que des problèmes et des solutions. Mais il y a un parallèle incompréhensible entre l'extase (prévue par Dieu) devant la beauté érotique du corps et l'extase (réservée aux esprits nobles) devant la beauté romantique de l'âme. Seul un rêveur peut s'inspirer des merveilles de la c(C)réation.

L'âme m'éblouit avec la lumière de la beauté, le cœur me fait réjouir des ombres de la caresse, le corps m'apprend les ténèbres de la souffrance, et

l'esprit unificateur les place sous l'étoile de la noblesse.

La puissance et la noblesse ne peuvent irradier que de celui qui s'illumine de ses faiblesses et de ses caresses.

Se parler, entre âmes-sœurs, dans le noir le plus complet, sans la moindre lumière physique ou intellectuelle, me fait penser, que ceux qui savent qu'il n'y a rien au-dessus des caresses, ce sont les aveugles. Dans le noir, non seulement la peau, mais aussi le mot et le sanglot, font ressentir la vraie merveille de la vie.

Ils sont *torturés* par des questions profondes ; moi, je ne cherche que des *caresses* des hautes réponses.

## DISTANCES

Quand la proximité est maintenue par le contact des épidermes, on peut ignorer les plaies du cœur de l'autre. Mais quand s'entrelacent, à une distance infinie, les cœurs, le moindre attouchement par l'autre parle bonheur ou souffrance. Le meilleur usage d'une proximité naissante doit être la sauvegarde de la distance : *Éros, où, dans la proximité de l'autre, est maintenue la distance, dont le pathétique est le fait de cette dualité* - E.Levinas.

La volupté est dans l'art d'entretenir la distance, de refuser le tête-à-tête et de favoriser le corps-à-corps. *Deux formes de rupture : l'une par éloignement, l'autre par l'excès de proximité. Rupture de charge, rupture de charme* - J.Baudrillard. Routine de terre, routine de chair - distance calculée en mètres ou en ancêtres. La rupture promet un élan ; la continuité se complaît dans la platitude.

Il suffit, que tu *t'adresses* non pas à tes collègues mais à Dieu, pour que tu me *touches*. Cet attouchement devient caresse, s'il se répercute de l'esprit à l'âme. Le talent, c'est l'art de réussir cet heureux glissement.

Dieu est peut-être : Verbe - pour l'esprit, Amour - pour le cœur, Musique - pour l'âme et Caresse - pour le corps. Un corps, voué à la déchéance, a plus besoin de consolation que l'âme immuable : *Dieu n'est pas une exigence de l'âme, mais du corps* - R.Debray - l'esprit et l'âme se chargeant d'anesthésies ou d'euthanasies.

Un athée est souvent un homme châtré, soit de l'intelligence, soit de la sensibilité, soit de l'âme. Ce qui peut rendre sa voix plus pénétrante. La greffe au cerveau ou aux glandes lacrymales, que subit un homme pieux,

ayant rencontré Dieu, ne rend plus viriles ni sa pensée ni ses lamentations. Seule la compagnie d'un Dieu inconnu conduit à l'invention, cette seule authenticité humaine.

Le lieu des sacrifices, c'est la hauteur, le lieu des autels et des gloires, comme la fidélité sied surtout aux profondeurs, aux lieux des défaites et des hontes. Mais les hommes perdirent ce sens des dimensions divines : *Les hommes, pour ces dieux, disposent leurs tisons non point sur des autels, mais dans des trous profonds* - J. Donne - *Men to such Gods, their sacrificing Coles, did not in Altars lay, but pits and holes*. Qu'il s'agisse de souterrains ou de femmes, trop de fenêtres et pas assez de murs laissent refroidir ma flamme.

Aujourd'hui, tous les lointains ont rejoint la proximité du présent. L'art, qui est le présent du passé, se trouve dans une familiarité dégradante avec le futur du présent, qu'est la technique. L'intimité impossible tuera la séduction de l'art et l'artiste séducteur.

C'est dans ses commencements, que l'artiste met le maximum de son énergie et de ses visées ; pour lui, la croissance, le progrès, l'avancement n'ont pas beaucoup de sens. S'il réussit à garder l'intensité de ses préludes jusque dans ses finales, il aura pratiqué le *retour musical du (au) même*. Il faut choisir entre la marche de la vie et la danse de l'art.

Pour S. Weil, la pesanteur et la grâce s'excluent, pour O. Mandelstam - se complètent : *Vous renvoyez les mêmes signes, sœurs-jumelles, - la pesanteur, la grâce* - *Сёстры тяжесть и нежность ; одинаковы ваши приметы*. Elles sont parallèles, pour St-Augustin : *Ce que la pesanteur est au corps, la grâce l'est à l'âme* - *Quod enim est pondus in corporibus hoc est charitas in spiritibus*.

Plus je mets de rigueur dans mes mots, plus je suis sûr d'habiller un épouvantail ou une figure de géométrie. *Les mots ne doivent être que le*

*vêtement, sur mesure rigoureuse, de la pensée* - J.Renard. La haute couture du mot doit être au-dessus de l'anatomie de la pensée, et leur homologie est toujours suspecte. *En l'habillant, la langue dissimule la pensée* - L.Wittgenstein - *Die Sprache verkleidet den Gedanken* - mais le couturier peut se moquer de mannequins. La valeur des mots séduit la vie ; les pensées en rédigent l'état civil ou en fixent le prix.

L'air, qui est l'élément de la liberté et de la musique, sert d'étape à notre regard sur le ciel. Et le corps, peut-être, est cette terre, à partir de laquelle on aperçoit le mieux le feu divin : *Ainsi l'âme s'unit à l'âme, fût-ce par le chemin du corps* - J.Donne - *Soe soule into the soule may flow, though it to body first repaire*. Comme le mot, cherchant à embrasser ton âme obscure, est condamné à se fier à la transparence des pensées.

La volupté nous attire vers les voies, impénétrables pour la raison, déviantes pour la routine, inexistantes pour le bon sens ; ce sont donc des voies de liberté. Les Idées pour Platon, Dieu pour Spinoza, le Beau et le Bien pour moi-même, ce sont des essences sans existence, des contraintes sublimes sans fins atteignables, l'exercice et la volupté de notre liberté, la musique interne naissant de la lecture mystique des notes indéchiffrables externes.

L'invention face à la reproduction, le sacrifice d'un soi si insaisissable face à la fidélité à un soi bien déterminé, - dans cette opposition des poses philosophiques, la première l'emporte largement sur la seconde, en qualité et même en cohérence : il suffit d'imaginer Marc-Aurèle vanter les vertus de la force, ou Montaigne se lamenter sur la souffrance, ou Nietzsche faire l'apologie de la faiblesse, ou Tolstoï se vautrer dans l'érotisme, ou Cioran en appeler au rire ; en revanche, Spinoza, Schopenhauer ou Sartre sont dans leurs soi respectifs, ce qui les rend plus ternes. Je ne connus que deux cas, où l'écrivain et l'homme, tous les deux pleins de noblesse, vécussent main dans la main, regard sur le regard, talent du talent -

R.Char et R.Debray.

L'égale présence divine dans la merveille des choses, dans la vision que l'homme en a, dans le mécanisme des yeux. Mais, pour comprendre le dessein de Dieu, il faut se demander : quel savoir et quelle jouissance sont possibles sans recours aux yeux ? Et l'on constate que la seule science, pouvant se passer d'yeux, est la mathématique et la seule émotion, invitant même à fermer les yeux, réside dans la caresse. Aux commencements étaient le nombre et la caresse.

Au commencement *humain* était certainement la caresse, dédiée à l'épiderme, à la frontière, mais les Commencements *divins* sont quelque part dans les profondeurs de l'intelligence et dans les hauteurs de la noblesse. *Tu fus plus profond que mes profondeurs et plus haut que mes hauteurs* - St-Augustin - *Eras interior intimo meo et superior summo meo*.

Deux âmes, attirées obscurément, l'une vers l'autre, du tréfonds de leurs lointains respectifs, connaissent le mieux la proximité astrale. *Les cœurs les plus proches ne sont pas ceux qui se touchent* - proverbe chinois.

À quel moment le Créateur songea au Bon et au Beau ? Ou à leur dénominateur commun qu'est la Caresse ? Avant ou après avoir établi l'Intelligence du Vrai ? Le Verbe ou l'Action sont déjà des manifestations de l'intelligence. *La première chose, créée par Dieu, est l'intelligence* - le Coran.

La main crée la proximité, et le regard – la distance. Deux erreurs à ne pas commettre : l'orgueil de ta main qui viserait le ciel, la familiarité de ton regard qui se profanerait dans des choses basses. L'heureuse rencontre entre la main et le regard – la caresse : le proche voué au lointain.

Le Verbe, peut-il, doit-il, veut-il devenir Chair ? Ce qui semble être la

raison principale, pour rendre vivante ma plume. La Chair s'adonne trop souvent à la Lettre, la pâle incarnation du Verbe. L'Esprit innommable, c'est cela, le Verbe.

Types de proximités, qu'on atteint, ayant ou son propre sol ou son propre ciel : intimité et sympathie, ou bien éros et pathos.

Aucune trace intelligible de Dieu dans les buts ni dans les moyens. Au commencement était la Contrainte. La création humaine est le but, et la liberté humaine - le moyen. Ch.Darwin, faisant de contraintes la cause première de la sélection naturelle, marchait sur les pas de Dieu.

Tout, dans la matière, dit, qu'au commencement était le Chiffre lisible - lumineux (le Ciel) ou sombre (la Terre). Tout, dans le domaine de l'esprit, dit, qu'au commencement était le Verbe incompréhensible. Un Dieu créateur fort et un Dieu rédempteur faible, pouvaient-ils être la même personne ? S'appelait-Elle - Caresse ?

Pour affirmer que Dieu est mort, il n'y a qu'un seul moyen - prouver qu'au commencement était le Hasard et non pas une Chiquenaude divine. Pour conclure, que la fin est dans le robot et le mouton : *Là où il n'y a plus de Dieu, il n'y a plus d'homme non plus* - Berdiaev - *Где нет Бога, там нет места и для человека*. La *volonté* ou l'*intensité*, en revanche, ne sont que d'anodins sobriquets de Dieu.

En matière des premiers gestes divins, l'opposition la plus fréquente est entre ceux qui penchent pour le verbe ou pour le nom, donc pour la relation ou pour l'objet. La relation semblerait être au commencement, l'algèbre l'y emporte sur l'analyse. Tout algébriste ou linguiste t'y suivrait, seul le poète sait convertir toute relation en chose pour ne réserver la primauté qu'à la hauteur du verbe-relation ou du nom-chose. Scruter les choses est stérile ; c'est le regard sur leurs relations *syntaxiques* -

l'instanciation-appartenance (substance première, ou le suppôt) ou la dérivation-inclusion (substance seconde, ou le modèle) - qui les vivifie.

C'est la caresse, et non pas le regard, qui remplit le mieux l'horizontalité, le lointain se substituant à la proximité, le caressé se détachant du caressant. Quant au regard, son lieu de naissance n'est pas l'horizon, mais le firmament, l'enveloppant motivé par la hauteur, l'enveloppé tenant à la profondeur.

La distance apporte de la lumière à l'amitié et de l'obscurité à l'amour. Mais le meilleur, et le plus rare, en toi, perd en saveur, à tout afflux de netteté. Cherche donc la compagnie de l'ami et dérobe-toi à l'assiduité de la maîtresse : dans la clarté amicale, réjouis-toi de l'attrait des ombres vacillantes et dans des limbes amoureux, inspire-toi d'une lumière intraitable.

Vivre non pas des rencontres, mais des prétextes d'attouchement ou de détachement. Béni soit tout instant, qui nous unit dans une proximité céleste : en chair, en sourire, en spasme. Béni soit tout instant, qui nous désunit dans un lointain terrestre : en pensée, en rêve, en parole.

La bonne musique naît des gammes larges, elle est la démesure par rapport à la musique des autres ; si je cherche la mesure [platonicienne](#) dans la finalité, dans l'égale distance entre l'exagération et l'inachèvement, entre l'excès et le défaut, je risque fort de me retrouver dans la platitude ; je dois composer au nom des commencements hyperboliques, c'est-à-dire des *rythmes* de mes sources. *L'exagération doit être continue* - Flaubert.

Peut-être le Dieu-analyste ne créa que le temps, l'espace ayant été préalablement créé par le Dieu-géomètre. Celui-ci créa le vrai, et Celui-là - le bon et le beau. Ils laisseraient l'homme divaguer sur les



commencements et les fins, tandis que Eux-mêmes ne créeraient que l'algorithme, s'appliquant aux atomes et aux esprits. C'est à Eux que pensait Spinoza : *Dieu, pour agir, n'a ni commencements ni fins - Deus agendi principium, vel finem, habet nullum.*

Le nihilisme, et non pas l'athéisme ou le panthéisme, est le véritable antagoniste de la *vraie* foi. Celle-ci explique les origines et déduit les fins ; le nihilisme, c'est la libre sophistication des sources et la libre dogmatique des finalités, la vénération et l'espérance ne découlant pas du passé et n'étant pas tournées vers l'avenir, mais remplissant le présent plein de magie. Le nihilisme est le fond altier de la foi, comme le panthéisme est *la forme altière de l'athéisme* – A.Schopenhauer - *die vornehme Form des Atheismus.*

Les poètes inventèrent les dieux, les moutons les mirent aux temples ; les poètes comprirent pouvoir s'en passer, les robots se crurent libres. Virgile se trompe dans sa chronologie : *De Jupiter commença la muse - Ab Iove principium musae.* Et puisque le terrible précède ou suit le poétique, c'est Pétrone qui a raison : *La terreur donna au monde ses premiers dieux - Primos in orbe deos fecit timor.*

Doit-on être plus proche de la nature ou de la culture ? La culture se soucie des finalités, et la nature, étymologiquement, nous renvoie aux commencements. Je dois donc écouter davantage la nature, mais la meilleure écoute doit presque tout à la culture ! Munir le fond naturel initiatique – d'une forme culturelle eschatologique.

La pensée vivante est la pensée des commencements, cette poésie naissante ; la pensée soi-disant religieuse (oxymoron !), qui se tourne vers les fins ultimes (par exemple, *Endzweck* de Heidegger), est de la poésie sans élan.

Le Dieu populaire s'avéra être aussi vulnérable que toute belle idée : il serait mort sous les coups de la mesquinerie humaine, grégaire dans les buts, avide de moyens et indifférente aux contraintes. Heureusement, le Dieu des commencements ne s'en mêle guère et se recueille dans sa belle inexistence.

Ne cherche pas Dieu dans ton cœur (qui peut, heureusement, être vide !). *Cœur humain, temple des idoles* - J.Bossuet. Dieu n'est même pas dans la vie. N'en déplaise aux âmes sensibles, on ne peut L'apercevoir que dans de bons livres, remplis uniquement de commencements : *Livre, qui pousse de tous les côtés à la fois. C'est un arbre* - J.Renard.

Pour juger une œuvre d'art, il serait illusoire de la mettre à côté d'un objet créé par Dieu, un arbre ou un papillon, et d'évaluer la distance qui l'en sépare. La création ex nihilo est inaccessible à l'homme ; dans le meilleur des cas, je me vouerai aux commencements, mais l'origine restera hors de ma portée. Trois mesures ascendantes sont à la disposition de mon œil : la géométrie (intelligence), la mécanique (raison), l'âme (mystère) ; et c'est mon regard, si j'en suis capable, qui me rendra humble et fier, face au génie divin. *Je suis dans le commencement, mais l'arbre, c'est Toi* - Rilke - *Ich bin das Beginnende, du aber bist der Baum* - un commencement poétique aussi est un arbre, et s'il a assez d'inconnues, il pourrait s'unifier avec l'arbre divin.

Dieu est hérité par le sot, inventé par le théologien, soupçonné par le scientifique - le parcours, le commencement, la fin. *Pour un croyant, Dieu est le premier pas de ses méditations, pour un savant - le dernier* - M.Planck - *Für den gläubigen Menschen steht Gott am Anfang, für den Wissenschaftler am Ende aller seiner Überlegungen*. Soit Dieu agit dans la platitude ; soit Il veille dans la hauteur ; soit il se montre en profondeur.

Si la raison cède à la foi, c'est la raison et non pas la foi qui doit en donner

la raison. La foi n'accompagne que les commencements et les fins (où la raison est impuissante), tandis que tous les parcours doivent être guidés par la raison.

Même sans Dieu, ils continuent, présomptueusement, à chercher le salut, au lieu de ne créer, humblement, que des consolations, face à un tel vide terrifiant. Le carillon trompeur des commencements, vers un Dieu inconnu, plutôt que le glas certain des fins certaines, qu'un Dieu *connu* te prépara.

Dieu est omniprésent : dans l'objet matériel (la réalité), dans ma main qui s'en saisit (le moyen), dans la fonction d'appropriation (le but), dans mon choix d'objets à saisir (la contrainte), dans ma création d'objets (le commencement). Omniprésent pour le regard, absent – pour les yeux. Et tout miracle organique s'éteint dans la débâcle mécanique : les robots proclament mort ce Dieu invisible et *visiblement* inexistant.

La connaissance commence à justifier son beau nom dès qu'elle nous libère des noms et des dates et nous fait aimer la profondeur de leur conception et la hauteur de leur interprétation. Mais votre religion est toute de noms et de dates. Il faudrait garder à leur place – la caresse ! Ne pas épurer la jouissance spirituelle des images corporelles. La vraie religion est l'adoration de ce qui enfante les verbes sauveurs caressants.

Impossible de trancher, si au commencement était le verbe ou la concordance verbale ; en tout cas, ces deux faces de Dieu, dédiées à la création ou à la perpétuation de l'espèce, ne sauraient relever du Diable : *Le Nous est de Dieu, le Je est du Diable* - E.Zamiatine - *Мы - от Бога ; Я - от Дьявола*.

Les hypostases divines chez l'homme : le cœur (pour tendre vers le Bien), l'âme (pour s'émouvoir devant le Beau), l'esprit (pour prospecter le Vrai).

Les sens produisent ses hypostases humaines : le regard, le goût, l'intuition, la musique, la caresse.

La vie devrait être une alternance des lointains et des proximités, donc des vertiges et des caresses, une rencontre de l'étoile et de l'arbre. *Quand la nef s'approche, la falaise lointaine se dresse en arbres, là même où le Lointain ne voyait rien* – F.Pessoa.

Que ta maîtresse, ton œuvre, ta limite restent dans un mystérieux lointain – tel paraît être le sens de ton existence créatrice. Mais, pour garder cette sainte distance, une mystérieuse proximité est nécessaire, et elle semble s'appeler – la Caresse, une jouissance sans trace, sans compréhension, sans raison.

## RUSSIE

Un bel amour entre le Rêve et la Justice aboutit à la naissance d'un avorton. Le père, stérilisé de force, creva de honte, la mère se vendit au plus offrant, leurs ébats de jadis déclarés criminels. L'histoire du communisme russe.

*La Russie des Soviets, c'est Tolstoï moins l'Évangile* - A.Suarès. Tolstoï sans l'Évangile est aussi insipide que Dostoïevsky sans Satan ou Pouchkine sans Éros. Ce que devint la Russie des pourceaux en garde des perles.

Le Français a raison de sentir de la profondeur – dans la peau, puisque, primo, il sait apprécier la caresse et, secundo, sa surface touche à sa profondeur, tandis que l'Allemand profond n'a pas de peau, et le Russe blessé n'a qu'elle.

En français et en russe, la *pensée* (мысль) est au féminin, elle est en attente du *mot*, qui la pénètre. En allemand (*der Gedanke*) et en italien (*il pensiero*), elle se masculinise en vue d'inséminer le mot efféminé (*la parola*) ou neutre (*das Wort*). En tout cas, une relation érotique, hétérosexuelle, entre la passion et la pulsion, entre la source sacrificielle et le fleuve fidèle, entre la création et sa muse, partout, est nette, qu'il s'agisse de la littérature, de la noblesse ou des voluptés charnelles.

La verticalité n'est pas la dimension préférée des Russes ; les sous-hommes et les surhommes ne font pas parties des catégories préconisées par ceux qui voient en tout homme une pénible cohabitation de la bête (la chair), de l'homme même (l'âme) et de l'ange (l'esprit), sur la même

terre, vaste et chaotique. Rien d'étonnant, que celui qui n'entre pas dans la dyade [pascalienne](#), c'est-à-dire n'est ni ange ni bête, n'interpelle que l'âme.

Comment voit-on, sous l'angle gastronomique, les commencements et les fins du Seigneur ? - à Sa Noël française, s'associent les huîtres, le foie gras, le champagne, la dinde ; la Pâque russe Le glorifie à travers les œufs, les blini, les zakouski, l'oie. Pour adoucir les indigestions, on inventa les jeûnes.

La France sait donner au premier pas la certitude du parcours et la profondeur des fins. *La France est le pays du premier pas et du premier début des idées* - [Dostoïevsky](#) - *Франция есть страна первого шага и первого почина идей*. Du temps de Néron, déjà, on le savait : *Le Gaulois, créateur des commencements* - Suétone - *Initium facientibus Gallis*. La Russie attrape les idées des autres, cherche à les placer à une hauteur utopique, sans savoir ni construire le deuxième ni mesurer le dernier pas. *La Russie est un pays, où tout se commence et rien ne s'achève* - D.Mérekjovskij - *Россия – страна, где всё начинают и ничего не оканчивают*.

Pouchkine, par ses caresses, me fait sentir Russe ; [Rilke](#), par ses noblesses, me place chez les Allemands ; [Valéry](#) , par ses finesses, me fait reconnaître Français. Et, soudain, je me rends compte, qu'ils sont, tous, - poètes ! Étranger à tous les clans, je ne suis fidèle à mon soi, solitaire et vrai, qu'au milieu – virtuel ou réel - des poètes !

Toute superficialité veut sauver la face en s'accrochant aux extrêmes. L'âme russe se croit plus près des débuts et des fins et voue l'esprit européen au milieu, pour ne pas dire à la médiocrité. *Poème du Commencement, Poème de la Fin* - tels sont les titres de deux visions, poétiques et eschatologiques, typiquement russes, où sont chantés la

caresse et le feu, le Naître et le Disparaître. La liberté étant dans le premier et peut-être dans l'avant-dernier des pas, et l'esclavage - dans leur enchaînement, on peut ne pas avoir honte d'errer avec la *première* plutôt que de compter avec et sur le *second*. Mais sans savoir bien compter, on risque de ne pas apercevoir beaucoup de zéros cachés derrière le chiffre *1* et n'en voir que trop derrière tout signe d'infini.

La passion russe est la liberté, sa routine - l'esclavage. De qui, au juste, parle A.Camus - *La passion la plus forte du vingtième siècle : la servitude* ? Le Russe n'est libre qu'en eschatologie : *La passion russe : le désir du contact direct avec tout ce qui est initial* - V.Jankelevitch.

Le Russe est un Ouvert, puisqu'il n'a aucun contact avec ses limites : *Cette pensée lointaine, sans bornes, où s'incarnera-t-elle, si ce n'est en toi, ô Russie, qui ignores les bornes !* - N.Gogol - *Русь !... Здесь ли, в тебе ли не родиться беспредельной мысли, когда ты сама без конца ?*. Perplexe devant le premier pas et fascinée par le dernier, - les seuls pas lointains, pas des sources et de l'au-delà des horizons - tu répugnes aux empreintes immédiates et ignores les pas intermédiaires.

Pour le Russe, l'Apocalypse, c'est le commencement que redoute sa sainte paresse ; et le salut, c'est un Messie qui s'attarderait près de lui, par soif, pitié ou inadvertance. La grandeur des commencements perd toute son aura, et la pitié est confiée, comme partout ailleurs, aux services municipaux.

Lorsque je parcours les romans-fleuves de H.Balzac, É.Zola, M.Proust, J.Joyce, je pense aux romans-sources de Dostoïevsky et/ou romans-deltas de Tolstoï.

La hauteur de mon regard sur la vie est déterminée par l'attention que je porte soit aux origines et commencements, soit aux buts et finalités.

L'inspiration passive ou l'aspiration active. Le Russe penche pour la première de ces attitudes : *Napoléon s'adressait au Destin, Alexandre – à la Providence* - Chateaubriand.

Un lourd désespoir marque le présent russe et pousse le Russe dans ses derniers retranchements eschatologiques, superstitieux ou fatalistes, peignant un avenir fantasque, sans chair ni Histoire ni moteur. Dans cette apathique obsession par des horizons impossibles, pour trouver une place pour des commencements réalistes, il faut être surréaliste, avec un titre comme *Nadja* (A.Breton) - en russe, c'est le commencement du mot espérance.



## SOLITUDE

Nos meilleures attentes – d'amour, de consolation, de caresse, de fraternité – ont toujours quelque chose d'affolant, d'impossible, d'incompréhensible. Elles deviennent prière, lorsque aucune oreille, aucune main, aucun cœur ne s'en aperçoit plus.

Avec la solitude comme avec la gloire ou avec la femme : c'est en la négligeant qu'on a les meilleures chances de l'attraper. La guigne de Nietzsche ne prouve rien : *Le philosophe se reconnaît à ce qu'il évite trois choses éclatantes et bruyantes : la gloire, les princes et les femmes - Man erkennt einen Philosophen daran, daß er drei glänzenden und lauten Dingen aus dem Wege geht : dem Ruhme, den Fürsten und den Frauen* - il les évite à la lumière des lampes et dans le bruit des sens et s'y baigne à l'abri des regards et dans le silence du sens.

La caresse ou la douceur sont toujours superficielles et exigent la présence de l'autre ; la solitude ne peut qu'être amère puisqu'elle est profonde ; Narcisse, en arrêtant son regard sur la surface du lac, tenta de le déjouer, mais il finira par s'y noyer.

La joie de créer se loge dans l'imaginaire, et le bonheur de vivre - dans le réel ; un élan solitaire, une rencontre, fragile et irresponsable, entre le beau, le bon et le noble, au fond de mon soi inconnu, ou une caresse, venue d'autrui, pour enivrer mon soi connu, mon soi vrai ; un hymne à ce que je suis, ma création, ou une récompense de ce que j'ai, de ma possession.

Les musiques et les esprits de deux solitudes, s'entre-pénétrant et

s'unifiant – voilà une belle image d'arbres ! Ce sont la musique et l'esprit qui munissent l'arbre monologique de variables dialogiques, pour qu'il puisse s'unir avec un regard ou un visage, c'est-à-dire avec un autre arbre. Une analogie érotique nous mènerait même jusqu'à l'*accouplement* (*Paarung*) husserlien comme symbole de l'unification heureuse.

En voulant se toucher, on s'élève ; mais, curieusement, en voulant se voir, on s'abaisse. *Pour se rencontrer, tous les hommes s'abaissent* - R.W.Emerson - *All people descend to meet*. La carence des yeux, la caresse des regards.

Si le pathos de ces lignes ne sombra pas dans un rôle clanique d'incompris, je dois en remercier ce siècle de sourds et d'aveugles, car il ne m'adressa aucun mot ; aucun écho n'infléchit ma voix, aucune main ne s'offrit à ma tendresse, aucun regard ne croisa mes vides. Solitude sans sons, sans mots, sans caresse.

En effet, Dieu est peut-être amour. Je me résigne assez facilement, que tous fassent la sourde oreille face aux mots, soufflés par mon esprit, ou que personne ne soit attiré par la hauteur que je vise, - mais, mon Dieu, comme il est difficile de porter la caresse non sollicitée par personne ! Dieu serait-Il caresse ? La caresse serait-elle Son commencement ? Suivie de ou précédée par l'émotion : *Au commencement était l'émotion* - F.Céline. Même l'éternel retour est le mieux illustré par les métamorphoses de la caresse, vues par Lucrèce : *Vénus-volupté, Vénus-amour, Vénus-paix, Vénus-nature* - le monde, au bout de la chaîne, retombant sur la caresse.

Et l'amour et l'amitié naissent du besoin de caresses, pour amortir ma solitude – caresser les sens, rêvant de clôtures secrètes, ou caresser le sens, tourné vers l'ouverture discrète. Et toute écriture noble vise une amitié ou un amour : j'écris, parce que je veux caresser ou être caressé, mais je dois être seul, pour qu'on ne confonde pas la caresse d'avec la

folâtrerie.

L'homme libre : dans le noir de la solitude il garde le regard ; dans le brouhaha de la multitude il garde l'ouïe ; dans la fadeur des gestes il garde le toucher des caresses rêvées.

Seul celui qui a de bonnes ressources propres, gagne à descendre au degré zéro de la pensée. Les autres risquent de n'exhiber ensuite que leur indigence. Mais les pires des raseurs écolâtres sont ceux qui pensent, que *qui n'a pas d'abord des sources, n'a pas ensuite d'autonomie* - P.Ricoeur. Toutes les bonnes sources sont en moi ; si je les cherche ailleurs, je suis condamné à l'hétéronomie, que je le veuille ou pas.

Fonder sur le sable ne fut jamais signe d'une grande sagesse. En premier lieu, le sage créa un bon désert autour de lui ; ensuite, il choisit le mirage comme le meilleur cadre de ses tableaux ; le style architectural, qui s'imposa ensuite à son goût, ce furent les ruines ; et c'est dans leurs souterrains qu'il découvrit enfin l'essence des meilleures fondations, qui se réduisit au sable, seul porteur crédible des souvenirs de la tour d'ivoire.

*Le culte des commencements infondés ne peut ni durer ni être hérité* - L.Chestov - *Культ беспочвенности недолговечен и непреемственен*. Ce culte est la communion secrète avec la source des premiers pas. Le bon sens durable est la subordination aux ressources des derniers itinéraires réussis. Être de plus en plus près de la sortie - la sensation triomphante de l'homme du progrès ; rester, tout le temps, aux seuils de la vie - celle de l'homme de la défaite ou de la torpeur.

Tenant à mon éloignement de tout réseau routier, dans mes ruines intemporelles, je m'intéresse moins à ceux qui, en regardant en avant, ouvrent des chemins, qu'à ceux qui, en regardant en arrière, remontent aux origines des chemins et en inventent leurs premiers pas.

La distance ou le dégageant, par rapport aux idées et actes des autres, est une bonne contrainte, indiquant de beaux chemins à ne pas parcourir (pour ne pas en faire des sentiers battus) ou de belles causes à éviter par mes bras (puisque leurs effets ne peuvent que désespérer). L'élan et ses ressorts doivent se trouver en moi-même, c'est mon soi, ma liberté, mon commencement et ma finalité.

La sensation d'exil naît d'une méconnaissance soudaine, salutaire et solitaire, - je ne comprends plus qui m'a pétri et pour quel contenu. Et je me désintéresse des breuvages et m'enivre des étiquettes ou de la forme des flacons.

Celui qui se sent héritier de la culture reproduit, banalement, l'arbre ancestral, doté d'insignifiantes greffes. Dans ma déshérence, je donne naissance et vie à tout élément de mon propre arbre, quitte à unifier quelques racines, rameaux ou fleurs avec autrui. Mais toutes ses ombres ne sont qu'à moi.

Cultiver l'*âtre*, au milieu des ruines, mon défi phonétique à l'*être* (comme le *Paraître* le fut pour Pyrrhon, le *Non-Autre* pour le Cusain, le *Naître* - après *Sein und Schein* - pour Nietzsche, l'*Outre* pour M.Bakounine, l'*Autre* pour E.Levinas ou le *Neutre* pour M.Blanchot). Les contraires logique (le *Urteil* de Hölderlin), spatial (le *néant* de Sartre) ou temporel (la *Zeit* de Heidegger) sont moins chauds et plus ternes.

La lumière du monde ne me parvient plus, ou mes murs deviennent trop translucides, ou les choses ne traversent plus mon esprit - je quitte la Caverne - et voilà le début de la traversée du désert, de la solitude. Le choix y est triple : chercher la raison des ombres dans le parti pris des choses, inventer le Soleil pour les ombres, m'identifier avec les ombres, rester inconnu ou me mettre à créer mon propre halo.

Les faux solitaires pensent être les seuls ; les vrais commencent par être seuls.

Une énigme que je ne parviens pas à m'expliquer : les rapports les plus spontanés et immédiats qu'a la solitude avec d'autres vicissitudes se maintiennent non pas avec l'intelligence ou la souffrance, mais avec - l'amour ! Tout amoureux, même le plus grégaire, se sent soudain seul et voit dans l'être aimé - un solitaire, appelant au secours. Et puisque Dieu est amour (même s'il ne s'appelle ni [Christ](#) ni Krishna), la solitude, ne serait-elle pas l'une de ces rares créations originelles, parvenues jusqu'à nous intactes, avec le Verbe divin ? « *Le mot de solitude sonne faux, comme s'il provenait encore de Dieu - E.Canetti - Das Wort Einsamkeit hat einen falschen Ton an sich, als stammte es noch von Gott.*

Contrairement au point de vue (l'horizon de rayon zéro), le regard (l'horizon devenu firmament) renonce à la continuité et part du point zéro, se détache des choses vues et se forme en solitude : *Résumer d'un regard la vierge absence éparse en cette solitude* - S.Mallarmé.

On peut juger de la créativité d'un auteur d'après ce qu'il attend des autres : il changerait d'opinion finale, il modifierait sa conduite pendant le parcours, il tiendrait davantage à son goût de ses propres commencements. Le soi d'artiste doit être solitaire, même si le soi d'ami ou de citoyen appelle des fraternités.

Être nihiliste, c'est vouer la naissance de nos valeurs ou de nos points d'attache - à une solitude radicale, dans laquelle se forgent le mieux les points zéro de nos attachements ou détachements ; refuser, par un travail de déracinement, de se maintenir sur les épaules des géants. *Le surhomme ? - le sous-homme, sur les épaules de l'homme* - F.Iskander - *Кто сверхчеловек ? Недочеловек, верхом на человеке.*

Potentiellement, l'homme est une bête sociale et un ange solitaire. Dans son premier milieu, il déploie son urbanité, orientée vers les finalités et animée par les moyens ; dans le second, il invente son île déserte, où il place ses commencements. Malheureusement, on le convainc, qu'il ne pouvait plus y avoir des îles inexplorées ; il ne les cherche plus ; même seul devant son âme, il n'est plus Robinson, mais citoyen, contribuable, collaborateur.

Il paraît, que seuls les anges et les bêtes peuvent supporter la solitude. Je renonce aux ailes et aux rauques, me voilà attrapé par la multitude, rampante et glapissante. *La solitude exige une vie d'ange, elle fait périr les malhabiles* - Nil de Sora - *Уединение требует ангельского жития, а неискусных убивает*. Une fois les ailes pliées, l'ange, comme l'albatros, se rapproche dangereusement de la brute ; il est rattrapé par la routine ou par les fins, alors que n'est angélique que le commencement : *L'ange doit déployer ses ailes, pour que Dieu se remette aux obscures pages des commencements* - Rilke - *Nur wenn die Engel ihre Flügel breiten, als ginge Gott im dunklen Buch des Anbeginns*.

Il faut avoir cru au révélé dans le désert pour oser placer, dans le désert au carré, le révélable. *J'appelle l'avant-premier pas le désert dans le désert* - J.Derrida. Dans mes abîmes de solitude, la nuit du premier pas me suffit ; je ne recule plus, pour garder le scintillement des étoiles, qui me promettent la nuit de la nuit, l'exil dans l'exil - du dernier pas. La solitude me détache de la marche, me mets face au degré zéro du visible et à l'infini de l'invisible, les deux - inentamés. Et, grâce au culte des commencements, elle a la vertu de nous conserver neufs.

## SOUFFRANCE

Le meilleur en nous n'a ni langage ni émetteur ni force - ce terrible constat est source de la vraie souffrance. Ne communiquer avec le ciel qu'avec notre épiderme - et l'esprit et la langue en font partie - à croire que Dieu n'est pas amour *verbeux*, mais souffrance muette.

La volupté, si ombrageuse et pressentant la douleur, est presque le contraire du plaisir, si rayonnant et gai. *Plus grossier est l'œil, plus facile est le contentement ! D'où l'éternelle pétulance du troupeau. D'où la tristesse et cet air ombrageux, proche d'une mauvaise conscience, - du penseur - Nietzsche - Je stumpfer das Auge, desto weiter reicht das Gute ! Daher die ewige Heiterkeit des Volkes und der Rinder ! Daher die Düsterteit und der dem schlechten Gewissen verwandte Gram der Denker !*. La bonne conscience est donnée en prime à tout gagnant de la vie. D'où la lubie du penseur : s'introduire auprès des perdants, pour satisfaire son avidité de neurasthénies, sa volupté de l'échec et sa volonté de capitulation, pour ranimer sa bile dans une *écriture du désastre* (M.Blanchot). *Allègre en tristesse, triste en allégresse* - G.Bruno - *In tristitia hilaris, in hilaritate tristis*. *L'ignorance étoilée, ou que le penseur rie* - Martial - *ride si sapis*.

Les plus sublimes des voluptés nous visitent grâce aux souffrances annonciatrices traversées : un mal d'amour, un désespoir de solitaire, un amour-propre froissé. Dans quel état se trouverait l'homme, s'il fut privé de douleurs ? - dans une léthargie (Kant) !

L'expérience de la vie réelle, qu'elle soit parsemée de souffrances ou de dîners en ville, n'apporte rien à un écrit artistique ; n'y comptent que le

don de plume et l'intelligence. D'ailleurs, les plus troublantes voluptés comme les plus féroces douleurs furent peintes par des rats de bibliothèques (le voluptueux et le tragique, qu'oppose, à tort, C.Pavese, sont des matériaux d'égale substance). Une raison de plus de ne pas quitter ma tanière ou mes ruines et d'éviter les ateliers ou les forums.

Dans la vie banale, le corps souffre, l'esprit calcule, l'âme dort. Dans la vie haute, l'âme s'adonne à l'émerveillement, l'esprit - à la souffrance, le corps - à la caresse.

La caresse semble être non seulement au commencement de la Création, mais elle en serait même la fin ultime, puisque mes souffrances les plus irrésistibles viennent du manque de caresses pour ma peau, mon visage ou mon esprit ; car ma mère ou ma maîtresse, mon pair ou mon frère, mon collègue ou mon adversaire ne sont pas toujours là pour entretenir mon intranquillité grandiose et glisser vers l'angoisse morose.

La souffrance vient soit de l'excès de l'instinct de survie, soit du manque de l'instinct de vie. L'instinct de survie naît du danger et se manifeste par une lutte farouche ; l'instinct de vie loge dans l'amour et dans l'amour-propre, la caresse étant leur besoin commun. Donc, la souffrance - le muscle mobilisé ou l'épiderme non sollicitée.

L'homme se débat contre la vie, sans la percevoir ni, encore moins, la concevoir. *J'ai beau voir et comprendre la vie, je ne peux la toucher* - F.Pessõa - tes yeux manquent de regard ou ton toucher est trop loin d'être une caresse. Combattre un ange, plutôt que scruter une bête. Être un ange et en vivre la souffrance, plutôt que *se faire une bête, afin d'étouffer la douleur d'être un humain* - S.Johnson - *to make a beast of himself in order to get rid of the pain of being a man.*

La valeur d'une chose violente - d'une pensée, d'une femme, d'un



enthousiasme - se révèle dans la douceur de ses crépuscules.

La plus pure des mélancolies naît de l'enthousiasme : on ne parvient pas à se maintenir à son pic extatique et finit par vivre de sa mémoire, douce, évanescence, enivrante et toujours belle. Une chute amortie en caresses. La mélancolie la moins noble gît dans les déceptions : on s'attendait aux gouffres ou cimes, et l'on se retrouve dans la platitude – l'ennui déguisé en mélancolie.

La débâcle finale de tout ce qui est grandiose est une telle certitude, qu'au lieu de *conduire l'homme vers une vie heureuse*, cette ineptie pseudo-philosophique de tous les sots, la philosophie aurait dû chercher à l'accompagner dans le malheur, amorti par la caresse.

La mélancolie et le ressentiment ont la même origine : un manque de caresses ; mais, pour le ressentiment, c'est l'amour-propre qui en éprouve l'aigreur, tandis que, avec la mélancolie, c'est l'âme ou l'épiderme qui en souffrent ; le ressentiment fait haïr le monde, et la mélancolie - l'aimer.

En philosophie, il n'y eut jamais de séparation entre le camp du plaisir et celui de la souffrance ; toutes les bonnes écoles portent une part de caresses et une part de tortures, en tant que, respectivement, le souffle des commencements et la musique des fins.

Les malaises qui nous guettent, à toute étape vitale spatio-temporelle, sont si pénibles qu'il faut chercher des remèdes de cheval, pour nous étourdir. Les plus désirables s'appellent consolations philosophiques, ces caresses de l'esprit, administrées à un corps ou une âme malades. C'est le mot grec *pharmakon* qui le rend le mieux : à la fois poison, sorcellerie et charme, neutraliser l'angoisse, valoriser le rêve, embraser le regard.

Pour l'âme, vivre, c'est vibrer dans l'inquiétude des voluptés et des souffrances, et pour la raison - baigner dans la quiétude d'un gras

bonheur.

Le hasard peut suffire pour assouvir une soif précoce ; il faut laisser le fond du petit bonheur-chance prendre la forme d'un grand bonheur-danse ; laisser mûrir sa soif, mûrir en hauteur, pour que seules des sources profondes puissent la satisfaire ; vivre de la soif et rêver des sources. Pour les naïfs : *La première coupe – pour la soif, la deuxième – pour la joie, la troisième – pour la volupté, la quatrième – pour la folie* - Apulée - *Prima creterra ad sitim, pertinet secunda ad hilaritatem, tertia ad voluptatem, quarta ad insaniam*. Celui qui sait entretenir la soif, sans l'assouvir comme dans une étable, souffrira, mais connaîtra la volupté et la folie des sources solitaires.

La volupté est l'art sublime de faire sentir la pesanteur profonde et la grâce haute, tout en restant sur la surface. Tandis que je n'arrive pas à imaginer une haute souffrance ; de même je ne peux placer la joie qu'en hauteur, jamais en profondeur. Et Nietzsche : *La volupté est plus profonde que la peine de cœur - Lust ist tiefer noch als Herzeleid* - a raison de rester avec une projection imaginaire plutôt qu'avec l'original réel. Ailleurs il est encore plus précis : on peut *classer les hommes d'après la profondeur, que peut atteindre leur souffrance - die Rangordnung, wie tief Menschen leiden können*, mais la hauteur de leurs joies les discrimine encore plus nettement.

Tout bon discours philosophique s'écrit dans la nuit troublante et prend, subrepticement, la forme de caresse. Plus l'espérance est extatique, plus douce et furtive doit être la caresse ; c'est ainsi que l'excitation et la béatitude montent, lorsque je descends, sagement, sur cette échelle des promesses : salut, pardon, consolation. De sotériologue et pédagogue devenir paraclet – consolateur. La consolation est la caresse des nobles. Et la bonne philosophie est *souveraine consolatrice des âmes découragées* - Boèce - *summum lassorum solamen animorum*.

La philosophie apollinienne est impossible, elle doit être dionysiaque, c'est-à-dire pénétrée d'Éros, et dont elle devrait s'inspirer, pour atténuer nos désespérances ; la volupté est virtuellement plus profonde que tout désespoir réel.

Pourquoi disparurent les sirènes ? - parce que tous les marins, au lieu de s'attacher voluptueusement à un mât, se bouchent leurs oreilles d'auto-pilotes ; rien n'est plus destiné aux naufrages ; les bouteilles de détresse ni ne reçoivent ni n'émettent aucune ivresse ; les ménades sont au chômage technique. Et après avoir perdu leurs plumes, les sirènes perdirent leurs voix.

L'amour est la plus flagrante preuve, que la belle espérance ne dépasse pas le stade des commencements. *Le désespoir consiste à manquer de commencements* - Kierkegaard.

La bonne espérance : s'inspirer des fins illisibles, s'identifier avec des commencements sensibles, se détacher des pas intermédiaires, trop visibles, trop intelligibles.

Ce n'est pas un fumeux néant qui nous menace, à l'extinction de la dernière illusion, mais un trop plein d'une réalité transparente. À moins que la réalité soit synonyme du néant, comme semble le penser Pascal : *Les premiers principes naissent du néant*. Ce néant sourcier nous aide à retrouver dans des illusions perdues non plus un breuvage, mais un flacon, aux étiquettes enivrantes, flacon que nous remplirons de messages de détresse et en vivrons.

Pour parler de soi, geindre paraît plus propice que jubiler. La souffrance, bizarrement, prend la forme de ton essence, tandis que la jouissance est étrangement anonyme. On serait tenté de croire, que *in principio* le verbe était accompagné de la douleur, n'exprimait que la douleur.

Le meilleur en nous n'a ni langage ni émetteur ni force - ce terrible constat est source de la vraie souffrance. Ne communiquer avec le ciel qu'avec notre épiderme - et l'esprit et la langue en font partie - à croire que Dieu n'est pas amour *verbeux*, mais souffrance muette.

Les pas - le premier, l'intermédiaire, le dernier - se font sur ces échelles respectives : plaisir-douleur, extase-souffrance, paradis-enfer. Avec l'humilité de la première, cultiver la deuxième en visant la troisième !

Comment me débarrasser du désespoir ? - vivre dans un Ouvert et ne me passionner que pour les perspectives se perdant hors de cet Ouvert. Tout ce qui débouche sur un monde clos est source d'ennui. Cet Ouvert est plus près du Fermé de [Valéry](#) que de l'Ouvert *révélé* (*entborgen - aléthéia - illatence*) de [Heidegger](#). La passion est fusion, désirée, impossible et imaginaire, de mon élan et de mes limites : *Quand la forme vitale, créée par l'union naturelle de l'illimité et de la limite, vient à se détruire, cette destruction est souffrance ; et le retour à son essence constitue le plaisir - Platon.*

Prométhée, [Socrate](#) ou [Jésus](#) cherchent à rendre joyeuse l'attente du dernier jour, en la mettant sous le signe d'un au-revoir minable. Il vaut mieux, que nous apprenions à entonner un adieu majestueux à chaque instant vécu en grand et à attendre, que chaque jour nous chante la merveille du jour premier.

La souffrance nous rétrécit et nous renvoie à nos origines axiales : de la profondeur des commencements, de l'étendue des moyens, de la hauteur des contraintes ; tout mouvement est alors ressenti comme primordial, ce qui crée l'illusion que pour comprendre il faille souffrir.

L'algorithme vint se substituer aux trois origines de nos parcours vitaux :

au destin, au hasard, au mérite. Les naïfs continuent, pourtant, d'évoquer les ombres disparues. *Seuls les malheureux croient encore en Destinée ; les heureux, eux, attribuent leurs succès à leurs propres mérites* - J.Swift - *The power of fortune is confessed only by the miserable, for the happy impute all their success to prudence or merit.* Ils ne veulent pas reconnaître qu'un calcul, bas et précis, détermine leurs vies, réduites aux pas intermédiaires d'un projet collectif. Personne ne cherche plus une consolation, vague mais haute, du premier pas ou du pas dernier, qui sont les deux limites inaccessibles du *nec plus ultra* ?

Le bonheur, même tout inventé, nous fait sentir notre source divine, mais la souffrance bien réelle nous rappelle tout de suite notre source humaine. *La joie fait de toi un dieu ; tu deviens homme dans la souffrance* - M.Tsvétaeva - *Богом становишься через радость, человеком через страдание.*

Le mystère de notre origine (la terre cosmique ? l'air poétique ? l'eau biologique ?) apporte une certaine consolation à nos souffrances, mais notre avenir n'en a aucune : il n'est qu'une solution finale, avec le feu froid de nos cendres. Jadis, le souci du bon ou du beau nous arrachait aussi à la réalité trop transparente ; aujourd'hui, il ne nous reste plus que la souffrance, pour nous rappeler le mystère de la nature, dont nous faisons partie ; ce mystère est celui des naissances et des agonies, face à l'enchaînement mécanique de problèmes ou de solutions trop clairs.

L'agonie d'une espérance sur le déclin ou l'extase d'un désespoir montant, ces mouvements chiasmiques exigent des tempéraments opposés et, pour les peindre, même des talents opposés : des traits mélancoliques tout en ruptures ou un ton sanguin en continu – l'art des crépuscules ou l'art des aurores.

Fonder sa vision sur les finalités ne promet que le désespoir et/ou le

cynisme. On ne peut s'accrocher à l'espérance, cette courte et belle consolation, qu'en ne quittant pas les commencements, c'est-à-dire en restant un nihiliste conséquent.

Le bonheur, c'est un aboutissement, une convergence, qui traduit une continuité. Mais la souffrance, c'est une rupture, un début incertain, une porte entrouverte vers l'inconnu. Et l'art et la vie ont tellement besoin de commencements désespérés et imprévisibles. *Dieu nous envoie le désespoir non pas pour nous tuer, mais pour réveiller en nous une vie nouvelle* - H.Hesse - *Die Verzweiflung schickt Gott nicht, um uns zu töten ; er schickt sie, um neues Leben in uns zu erwecken.*

Les beaux états d'âme sont ceux qui ne peuvent pas durer. D'où mon refus, le désintéret pour les enchaînements. Le rire prolongé sent le salon, le sanglot entretenu sent le cabanon - *Quand on pleure, seule la première larme est sincère* - M.Kundera. Le feu s'éteint d'autant plus vite, qu'il fut plus vif ; le génie dédaigne l'éclairage et le chauffage pour mourir sur un bûcher ou dans une étincelle.

Nul n'a besoin d'incantations philosophiques, pour s'adonner aux plaisirs ou béatitudes, et plus aveuglement on s'y livre mieux ça vaut ; en revanche, c'est l'irrésistible angoisse, qui finit par glisser dans les plus optimistes des âmes et qu'aucune raison n'efface ni ne calme, c'est cette intranquillité qui se tourne vers le sage, pour que celui-ci détourne l'intensité d'une souffrance muette vers une musique caressante, consolante, irrationnelle, grandiose.

Un peu d'esprit suffit pour constater, au bout de tout chemin, - un désespoir. Un bon esprit l'étouffe par l'action ou le cynisme. Un esprit noble découvre son allié charitable, l'âme, porteuse de chimères et souffleuse d'espérances, hors chemins, hors temps, hors désir même, une caresse tout intérieure, c'est-à-dire une chaleur sans ressources et une

lumière sans sources.

Celui qui n'a pas besoin de consolation est mouton ou robot. Comme l'est celui qui ne vibre pas à la vue de la beauté divine de notre planète. *Une consolation, venant de l'harmonie du monde, m'indigne* – Berdiaev - *Утешения мировой гармонии вызывали во мне возмущение*. L'indignation, comme toute négation, est la forme la plus banale du conformisme moderne.

Tout homme délicat associe la consolation avec la hauteur et la caresse. La douceur manquant, l'homme, dans sa hauteur fébrile, est pris de vertiges et s'effondre ; dans cette chute, il trouve souvent une fausse consolation – la pensée du suicide (Nietzsche).

La tragédie, la trahison, la honte, la caresse perdue, immémoriale, immatérielle, l'amour à perdre la raison, c'est ce qu'on doit éprouver au souvenir de nos parents disparus (pour apprécier le *Requiem allemand* de Brahms, il faut savoir, qu'il est dédié à la mort de sa mère). Et c'est ce que j'entends chez Mozart : *Dieux de vengeance, entendez-vous le serment d'une mère* (*Hört, Rachegötter, hört der Mutter Schwur - die Zauberflöte*) – ce furent ses dernières paroles ; pensait-il à sa mère ? pensait-il à son père, avec le Commandeur ? derrière les oiseleurs et cocuficateurs s'y profilent le Mal et l'enfer. Tout bon fils finit par se sentir scélérat (*Pentiti, scellerato*).

La plus grande liberté consiste en indépendance, vis-à-vis de l'esprit, - du cœur ou de l'âme. Du Bien ou du Beau, vis-à-vis du Vrai. Et donc, cette liberté doit apporter de la consolation et non pas des blessures ou des amertumes. Le philosophe de la liberté, Berdiaev, s'y trompe lourdement : *La liberté apporte la souffrance et une vie tragique* - *Свобода порождает страдание и трагизм жизни*. C'est la vérité, ce produit irréfutable de l'esprit, qui amène ces calamités, qu'adouçissent le cœur ou l'âme.

Dans une mélancolie sans raison perce une tendresse inexplicable, qui est comme le souvenir d'un paradis, perdu et oublié.

Le salut est affaire des fanatiques ; les doux se contentent de la consolation.

Aucune noblesse des hommes, que je croisai dans mon existence d'homme d'action, noblesse héréditaire, intellectuelle, sentimentale, ne dépasse, à mes yeux d'homme de rêve, en pureté, hauteur ou dramatisme, celle de ma mère, ouvrière, dans une usine délabrée, au fin fond de la Sibérie, au sol en terre nue, avec des outils et tâches, réservés aux hommes robustes. Et aucune plainte ; le soir - ses chansons mélancoliques ou la lecture de contes de fées ; la nuit - ses sanglots étouffés, qui me pétrifiaient. De jour - la ruine, la famine, la vermine. Le goût de caresses et de liberté me vint de cette horreur, multipliée par mon statut d'orphelin de père.

Mon soi connu se reconnaît le mieux dans l'enchantement ; les douleurs sont trop communes pour n'éclairer qu'un seul individu. De plus, la douleur frappe l'esprit ou le corps, tandis que l'enchantement caresse l'âme ; et l'âme sait transformer ses douleurs en élans ou rêves.



## VÉRITÉ

Tout le charme des vérités est dans leurs habits. Quand on le comprend, on n'est plus obsédé ni horrifié par leurs grâces évanescentes ni rides naissantes ; dans la haute couture on apprend surtout l'art de coupures.

Une fois séduits par la vérité nue, tirée de son puits, ils l'y replongeaient, pour retrouver leur nouveau souffle langagier. L'ambition de la vérité étant d'ensorceler, c'est dans les ténèbres qu'elle puise le plus de fraîcheur et de profondeur, en préservant quelques chances d'y passer pour un séduisant mensonge. Aujourd'hui, les puits et les fontaines sont bouchés, devenant purement décoratifs, à cause de l'extinction de bonnes soifs ; la vérité, même nue, n'est plus excitante qu'un mannequin de vitrine.

Bientôt, la machine, en quelques secondes, produira plus de vérités que l'humanité entière, dans toute son histoire. Et ils continuent leurs litanies de désir de vérité, au lieu de créer de nouveaux voluptueux langages, où la facette logique serait la moins désirable de toutes.

La vérité est une chatterie à but hygiénique, la chimère est une hygiène à but orgiaque.

Le but est une belle phrase-arbre, habillée d'étincelantes inconnues-idées. Et le chemin, ce sont des mises à nu, de savantes substitutions naissant au bout de nos doigts ingénus et fébriles. *Le tableau est fini, quand il a effacé l'idée* - G.Braque.

La vérité est bardée de prémisses solides ; le bonheur repose sur une illusion désarmée et en feu. *Tout est vanité hormis les belles illusions* -

G.Leopardi - *Tutto è vanità fuorché le belle illusioni*. Ce fut une illusion, mignonne et longue, que de s'imaginer un bonheur grave : *Le bonheur est un ange au visage grave* - A.Modigliani, *Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité* - N.Chamfort. Il n'est qu'aérien, quand il n'est dû à un élément liquide : larme, sang, encre.

Un immense mystère : pourquoi le vrai, dans la réalité, est si souvent mêlé au beau ? Au point, que la séduction par le réel est attribuée souvent au vrai et non seulement au beau, comme la déduction dans la représentation débouche si souvent sur le beau. La justesse de l'esprit se muant en caresse de l'âme. *La tentation est la sollicitation de la beauté, sans bonté ni vérité* - V.Jankelevitch - la tentation est une séduction aveugle.

La vérité ne vaut que par l'étincellement, avec lequel les mots jouent tantôt l'habillent et tantôt la déshabillent. *Seule la pensée insuffisamment belle doit craindre la parfaite nudité* - A.Gide. Les pensées parfaitement nues ne s'exhibent qu'en édifices géométriques, où ni âge ni appâts ne sont de mise.

Les plaisirs de l'esprit ou du corps ne sont pas si différents de nature ; il suffit d'observer, que la source des meilleures voluptés, que procurent soit les images fortes soit les mains accortes, est la même - la caresse. Le philosophe doit y être aussi expert que l'amant. Nietzsche, ne voulait-il pas être amant de la vérité même (*der Wahrheit Freier*) !

L'art est plus entaché de gratuites prétentions à la vérité que l'artisanat. Le vrai est mieux à sa place parmi les moyens que parmi les buts. Le vrai inexplicable du premier pas s'appelle mystère. Le vrai des buts s'appelle fanatisme ou algorithmes. La foi précède l'art et la machine l'achève. La mauvaise conscience l'alimente, la bonne - l'abandonne.

Le doute, créateur de belles vérités, entoure la source de ton premier pas. Les vérités-constats sont de mécaniques enchaînements de pas intermédiaires. Le pas immédiat devint le seul contenu des trajectoires humaines, ce qui propulsa la vérité au grade d'arbitre unique. Le géomètre se substitua au laboureur et devint le vrai propriétaire des terres fécondes.

La vérité légitime, sur ses fonts baptismaux, mérite attendrissement ; la vérité sous perfusion de mots ne m'inspire aucune pitié, elle devrait être abandonnée de plumes et d'étoiles. La bâtardise de tout mensonge saute aux yeux de tout préposé aux enfants trouvés, mais une belle ascendance peut se découvrir à la lecture de registres secrets.

Les vérités ne sont bonnes qu'en tant que sources vitales. Une fois tariées, elles ne sont plus que des ressources banales.

Le dogmatique et l'aporétique n'ont aucune raison de se vouer des anathèmes et des hargnes. On n'a même pas besoin d'être ironique, pour savoir être dogmatique, dans un langage et modèle fixes, et être aporétique, dès qu'un nouveau langage ou modèle se mettent à poindre. Le dogmatique s'intéresse aux vérités, l'aporétique - à ce qui les fait naître et périr, l'ironique - à leurs habits.

Le succès d'une requête contient une vérité, dans le langage courant ; le succès d'un énoncé impératif n'est ni vrai ni faux (L.Wittgenstein), il annonce la naissance d'un nouveau langage.

La chimère pseudo-philosophique de *néant* n'a rien à voir avec le nihilisme : le néant n'est qu'absence d'éléments d'une recherche, il est un résultat vide, une finalité sans contenu, mais compatible avec la vérité tandis qu'un bon nihilisme est tout entier dans la trouvaille initiatique de nouveaux commencements, en contradiction avec l'inertie des autres.

Le vrai est toujours logé dans un univers clos, et la création est modification de l'univers, donc – défi explicite au vrai ancien et naissance implicite du vrai nouveau. Le vrai, contrairement au beau, ne demande ni volonté ni intelligence internes ; il est produit collatéral et secondaire d'une volonté de la création externe. *Volonté du vrai - c'est l'impuissance dans la volonté de créer - Nietzsche - Wille zur Wahrheit - die Ohnmacht im Willen zur Schaffung*. Le créateur produit des images, qui forment un arbre requêteur, et que l'observateur unifie avec son propre monde, l'unification devenue possible grâce à l'adaptation au nouveau langage et à la vérité établie, fugitivement et mécaniquement, de la proposition.

Les vérités se conservent dans des livres, et les mots restent en contact permanent avec la vie ; c'est pourquoi ceux-ci deviennent vétustes plus tôt ; les vérités se renouvellent par recopie ou par traduction, et les mots - par (re)création et par représentation initiatiques ; les commencements, c'est ce qu'il faut reprendre le plus souvent possible, tandis qu'il n'existe pas de vérités premières.

Les étapes de la dévaluation des vérités : très vite, je ne vibre plus à l'évocation des vérités immortelles des autres, de celles qui *sont* ou de celles qui *se donnent* ; ensuite, je m'ennuie avec mes propres vérités mortelles, avec celles que je *conçois* ou avec celles que je *crée*. Aux certitudes et aux finalités des réseaux je préférerai mon arbre d'incertitudes et de commencements.

Dans les meilleures têtes philosophiques, le privilège des commencements exista de tous temps, mais il s'appuyait souvent sur de mauvaises prémisses : sur l'illusion de représentations univoques (idées ou substances) ou sur celle des interprétations aussi univoques (origines ou causes premières), la vaseuse vérité leur servant de point de mire. Ces démarches sont celles des sciences et non pas de la philosophie, qui

devrait se dédier à la beauté, à la liberté, au rêve, toute vérité collatérale n'y étant que métaphorique. Le vrai commencement, c'est une belle et profonde forme, tendue vers la hauteur et refusant toute étendue causale.

Le réel est vrai, pour celui qui contemple, et le vrai est réel, pour celui qui réfléchit. Le vrai, lui aussi, comme le réel, relève de l'imaginaire. On ne crée, c'est-à-dire on ne fait naître le premier pas d'un savoir ou d'une preuve, que dans l'imaginaire. Dans le réel, on implémente.

L'âme ne peut ni ne doit fonder son essence sur la vérité, cette affaire des parcours et des finalités. L'âme est dans les commencements, mus par le bien et le beau. Elle n'a pas à intervenir dans les péripéties des vérités triomphantes ou déclinantes. *L'âme doit se baigner dans l'éther d'une substance unique, dans laquelle tout ce qu'on avait tenu pour vrai s'est écroulé* - Hegel - *Die Seele muß sich baden in dem Äther der einen Substanz, in der alles, was man für wahr gehalten hat, untergegangen ist* - ce sobre éther est toujours assez bas, il est dépourvu de tout arôme et ne sert qu'à aérer des machines poussiéreuses. En hauteur, on respire un autre éther, un éther enivrant, le bon ou le beau.

Tant qu'on parle de cette fumeuse *adéquation des choses et de l'intellect*, on peut se permettre la grandiloquence gratuite sur l'*universalité* de la vérité et sur le particularisme des erreurs. Quand on touche à la vérité sérieuse, celle des logiciens, on voit tout de suite, qu'elle est on ne peut plus *particulière* (car dépendant de la rigueur de la représentation et du langage associé, de la maîtrise de ce langage, de la rigueur interprétative – bref, tout ce qu'il y a d'individuel). C'est l'erreur qui est universelle, car il est rare qu'on soit en conformité parfaite avec les systèmes des autres, et toute non-conformité y serait jugée comme une erreur.

Le mot n'est presque pour rien, dans le surgissement de la vérité. Et c'est émettre un double charabia que de dire : *C'est avec la dimension du mot*

*que se creuse, dans le réel, la vérité* - J.Lacan - puisque non seulement la vérité se creuse dans la représentation et non dans le réel, mais le mot, en dehors de l'expression, n'a d'autres dimensions que la grammaticale (règles) et l'instrumentale (étiquette) ; la vérité ne surgît que sur le fond du modèle conceptuel, dont l'origine, le réel, ne reçoit que le sens.

Le temps n'est pas père de vérité, il en est gardien, le temps qu'un nouveau mensonge la séduise et conçoive une nouvelle naissance sans douleur ou dans la douleur du verbe.

Se soucier du vrai, c'est se soucier du soi connu : *Si je connais ma relation à moi-même, je l'appelle vérité* - Goethe - *Kenne ich mein Verhältnis zu mir selbst, so heiß ich's Wahrheit*. Là où commence la foi, initiatrice et invérifiable, gît mon soi inconnu, dont je ne vois aucune relation traçable.

La Vérité est une propriété d'une proposition langagière (transformée en formule logique et démontrée dans le contexte d'une représentation), et le Sens est un résumé intuitif (ni langagier ni conceptuel) des substitutions effectuées dans la proposition (formule) démontrée (et donc débarrassée complètement du langage) et visant à confirmer (la *vérité* des scolastiques et charlatans) ou à infirmer la représentation sous-jacente. Comment les tenants de la philosophie analytique ou de la *French theory* américanisée peuvent-ils partir du seul langage (et oublier la représentation), pour aboutir au sens ?

Quand on n'a que les yeux pour voir, on n'exhibe que les choses vues, alourdis de leurs pesantes vérités. Les vérités aériennes entourent le rêve, porté par le regard. *Dans tout bon discours, le premier mouvement doit être dans le regard et non dans la démonstration* - Épicure. L'élan du premier pas, au point zéro de l'intelligence et du goût, est donné par l'intuition de l'âme. C'est l'un de ces miracles, qui s'attardent au-dessus

des berceaux plus souvent qu'au-dessus des tombes.

Si le discours ne tient qu'au vrai courant, il peut marcher souvent, il ne dansera jamais. Mal à l'aise dans l'inconnu des commencements, les bavards sont incapables de maximes, annonciatrices d'un vrai à naître. *Toute maxime générale ayant du faux, c'est un mauvais genre* - Stendhal. Toute platitude discursive particulière, exhibant du vrai intégral, mérite la poussière des archives.

La source commune des vérités et des erreurs s'appelle langage (et non pas *sagesses immortelles* ou *malices infernales*), et en me tenant à la routine du verbe, dans des eaux croupissantes, je ne ferais que maintenir en vie des vérités cadavériques. Plus profondément je trouble la source, plus haut sera l'envol de ce qui cesse d'être une erreur, pour créer de nouvelles vérités, auprès d'une nouvelle source.

*Le plus simple écolier sait maintenant des vérités, pour lesquelles Archimède eût sacrifié sa vie* - E. Renan. Celui-là les empile, celui-ci savait les dépiler. Celui-ci connaît la merveille et la douleur des naissances, celui-là ne voit que de la fabrication.

- Même en vérité -



## Index des Auteurs

Adorno Th.	62	Byron G.	95,110	Épicure	99,123,
Alain	126	Camus A.	169		192
Angélu S.	83	Canetti E.	175	Érasme	28,134
Apulée	180	Celan P.	131	Faulkner W.	55,139,
Aragon L.	66,130	Céline F.	83,172		154
Arendt H.	5,81,	Cervantès M.	50	Fernandez D.	34
	118	Chamfort N.	147,188	Feuerbach L.	109
<b>Aristote</b>	I,8,15,58,	<b>Char R.</b>	II,11,13,	Feynman R.	113
	64,84,89,91,100,120,		41,55,103,160	Flaubert G.	106,107,
	131	Chateaubriand F.-R.	56,		135,162
<b>St-Augustin</b>	59,		58,78,170	Fontenelle B.	18
	62,68,110,118,158,	Chestov L.	26,37,	France A.	71
	160		41,44,173	<b>Freud S.</b>	3,67,78,
Bach J.S.	50	Cicéron	83,114		86,133,135
Bachelard G.	19,21,58,	<b>Cioran É.</b>	6,38,	de Gaulle Ch.	4
	81,127		44,52,105,115,131,	Gibran Kh.	87
			134,159	Gide A.	82,188
Bacon F.	148	Claudel P.	50,134	<b>Goethe J.W.</b>	3,33,
Bakounine M.	174	le Coran	119,160		38,62,89,100,100,137,
Balzac H.	84,102,	Dante A.	75,89,129,		192
	169		142	Gogol N.	169
Baudelaire Ch.	77	Darwin Ch.	3,35,	St-Grégoire de Nysse	16
Baudrillard J.	33,60,		161	Grothendieck A.	5
	141,146,157	Debray R.	5,9,14,	Hamann J.G.	69,84,
Bélinzky V.	95		157,160		144
Benda J.	63	Démocrite	7,60,	<b>Hegel J.G.</b>	14,15,16,
Benjamin W.	103		114		33,96,121,126,129,
Benn G.	99,144	Derrida J.	3,22,		143,149,191
Benoît XVI	143		72,176	<b>Heidegger M.</b>	3,10,21,
<b>Berdiaev N.</b>	3,24,25,	Desbordes-V. M.	86		27,64,77,80,101,116,
	44,161,185,185	<b>Descartes R.</b>	3,15,		126,129,130,136,155,
Bergson H.	63,68,		35,46,58,63,66,75,		163,174,182
	126		116,123,126,128,129,	Héraclite	8,9,17,
Bernanos G.	127		143		28,122
Bias	52	Diderot D.	101	Hésiode	6,8
la Bible	141	Diogène	60	Hesse H.	5,35,42,
Blanchot M.	93,174,	Donne J.	15,86,		96,184
	177		158,160	Hilbert D.	II
Blok A.	7,26,	<b>Dostoïevsky F.</b>	6,10,	Hippius Z.	94
	138		15,34,36,38,44,96,	Hobbes Th.	150
Boèce	180		99,117,145,167,168,	Hofmannsthal H.	78
Boehme J.	150		169	Hölderlin F.	11,15,
Bossuet N.	164	Eco U.	138		154,174
Boulgakov M.	62	Einstein A.	87	Homère	63
Brahms J.	185	Eliot T.S.	11,152	Horace	103,141
Braque G.	187	Emerson R.W.	102,172	Houellebecq M.	120
Breton A.	170	Empédocle	3,114	Hugo V.	97,120
Bruno G.	177				



Virgile	52,163	Wittgenstein L.	11,131,	Zamiatine E.	165
Voltaire A.	20,89		141,159,189	Zénon de C.	99
Weil S.	89,92,158	Woolf V.	35	Zola É.	169
Wilde O.	88,92	Wordsworth W.	123		



## Table des Matières

Avant-Propos	I				
Commencement	3				
Caresse	57				
Action	77	Hommes	118	Distances	157
Amour	82	Intelligence	125	Russie	167
Art	99	Ironie	133	Solitude	171
Bien	109	Mot	140	Souffrance	177
Doute	112	Noblesse	150	Vérité	187
Index des Noms	195				



[www.philiae.eu/Archives/PDL\\_Extraits/02\\_ComCar.pdf](http://www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/02_ComCar.pdf)